

# L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

ÉDUCATION — INSTRUCTION

## PÉDAGOGIE

### ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

**dans la famille, à l'école, au collège, à l'université et dans la vie chrétienne (1)**

*(Conférence donnée par S. G. Mgr F.-X. Ross, évêque de Gaspé, dans la salle des Promotions de l'Université Laval, à Québec, le 10 octobre 1929, à la Journée diocésaine organisée par l'Action Catholique).*

Le sujet qu'on m'a demandé de traiter ne peut l'être convenablement dans le temps mis à ma disposition. Mon travail sera nécessairement incomplet et imparfait, et je vous demande d'avance une indulgence plénière.

Nous allons suivre l'ordre logique qu'on nous a tracé des diverses phases de l'enseignement: dans la famille, à l'école, au collège, à l'université, dans la vie chrétienne. Vous ne serez pas surpris si je suis forcé d'escamoter quelque chose dans les dernières parties.

#### I

##### LA FAMILLE

Jusqu'à quel point est nécessaire l'enseignement religieux dans la famille,—que faut-il enseigner et—comment enseigner?—Essayons de répondre à ces questions.

Dans le milieu auquel je m'adresse, il me semble superflu de demander si l'enseignement religieux est nécessaire dans la famille. Pourtant n'est-il pas bon d'insister lorsque les mille occasions de dissipation, qui caractérisent la vie d'aujourd'hui, fournissent à beaucoup de parents le prétexte de se faire croire qu'ils peuvent se décharger de ce soin sur l'école et le catéchisme donné à l'église. C'est une grave erreur, pleine des plus lourdes conséquences, et il faut bien graver dans la tête de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir religieux et moral des enfants, que la première éducation religieuse doit se faire dans la famille.

Et pourquoi cela?

1° Parce que l'auteur de la nature a créé la société domestique pour assurer la triple éducation physique, intellectuelle et morale des enfants. C'est une thèse de droit naturel. L'école prolonge la famille, elle ne peut s'y substituer. L'Église, qui a charge d'âmes, n'a pas reçu la mission de décharger les parents des devoirs que leur impose l'Auteur de la nature et de la grâce, mais doit au contraire faire observer l'ordre établi par Dieu, en obligeant les parents à s'acquitter de leurs devoirs envers leurs enfants.

L'éducation religieuse doit se faire dans la famille, 2° parce que l'éducation première ne peut être assurée qu'au sein de la famille, laquelle, organisée en société hiérarchique et autonome, investit les parents, avec une puissance inviolable, des droits et des devoirs inhé-

(1) Nous remercions Mgr l'évêque de Gaspé d'avoir communiqué à *L'Enseignement Primaire* son précieux travail sur l'enseignement religieux.  
C.-J. M.

rents à leur mission d'éducateurs. C'est la thèse générale contre laquelle on ne peut alléguer que de rares exceptions.

C'est la voix de l'histoire qui nous apprend que sous tous les climats et à toutes les époques, la masse des hommes demeure ce que la première éducation les a faits. Une infime minorité change dans un sens opposé à l'éducation reçue dans la famille. Les principes, les méthodes et les leçons d'éducation qui prévalent dans la famille marquent chacune d'elles d'un caractère nettement distinctif, même au sein des mêmes classes sociales et chez les peuples soumis aux mêmes lois, au même gouvernement, aux influences des mêmes traditions nationales.

La difficulté de corriger une éducation familiale est un fait historique constaté par les missionnaires: ils ne réussissent à former une race de convertis qu'en atteignant les enfants, qui leur fournissent des conversions durables. C'est la constatation quotidienne dans les collèges, couvents, universités: l'éducation publique réussit rarement à effacer les mauvais plis dont l'éducation familiale a été l'origine, et le travail d'éducation devient facile quand une bonne orientation a été imprimée au sein de la famille.

3<sup>e</sup> Autre raison d'ordre psychologique. Pour trouver son orientation dans la vie, l'enfant, incapable d'analyser, de raisonner, de déduire, est doué par Dieu d'une disposition naturelle très forte à suivre les directions qui lui sont imprimées dès que son âme s'ouvre à la vie: il regarde, il écoute, il agit d'instinct d'après ce qu'il voit faire et ce qu'on lui dit: il apprend avec ses sens. De plus il aime ses parents et croit ingénument tout ce qu'ils lui disent: il apprend aussi avec son cœur, plus qu'avec son intelligence. Les paroles, les exemples créent chez lui des sentiments, un état d'esprit; les actes conformes à ces directions créent des habitudes qui se transforment en seconde nature. Il en reçoit des impressions qui marquent sa vie et lui donnent une orientation. Si ces impressions sont saines, religieuses, si cette orientation le dirige vers la vertu, vers le devoir, vers Dieu, son être entier sera pénétré d'une douce influence qui lui permettra plus tard de résister aux assauts ou de se relever après des défaillances passagères. "L'homme est formé à dix ans", dit de Maistre. S'il fait erreur, c'est en reculant jusqu'à dix ans, l'âge de la formation.

Encore une quatrième raison, d'ordre surnaturel celle-ci. L'enfant a reçu au baptême une vie nouvelle, celle de la grâce qui, l'élevant à l'ordre surnaturel, lui confère, par des vertus infuses, les facultés par lesquelles il pourra exercer les actes proportionnés de cette vie.

Or, de même que dans la vie naturelle, les fonctions de la vie rationnelle réclament chez l'enfant une initiation par les sens, ainsi en est-il dans l'ordre surnaturel: la foi s'éveille par l'ouïe, nous dit saint Paul, *fides ex auditu*. La vertu infuse de la foi est bien là, comme une lampe remplie d'huile, de même que dans l'ordre naturel l'âme est là avec ses puissances en germe. Mais, fait remarquer saint Ambroise, il faut qu'une étincelle vienne du dehors allumer la foi, tout comme il faut que le monde extérieur vienne par les sens en contact avec l'âme de l'enfant pour provoquer les actes de la vie rationnelle.

L'étincelle arrivant du dehors à l'âme surnaturalisée, l'acte de foi en jaillit. Cette étincelle ou plutôt ces étincelles successives qui allument la foi dans l'âme du baptisé sont non seulement les paroles qui frappent l'ouïe, mais encore toutes ces visions sensibles qui, s'adaptant à la nature surélevée de l'enfant, atteignent le sanctuaire de son âme de baptisé pour en provoquer les surnaturelles énergies: récits d'histoire, visions d'images sensibles, excitations de sentiments, actes journaliers d'un milieu qui le pénètre, évocations de choses invisibles à l'occasion des perceptions sensibles.

Et quel est le premier foyer "où se gardent les réserves de ce feu caché que Notre-Seigneur est venu apporter et dont il veut que la terre s'embrace?"—Si le prêtre est officiellement la lumière du monde, et s'il en a reçu le foyer sacré pour la faire rayonner dans l'exercice de son ministère sacerdotal, il faut bien se rendre compte que la mission des parents, de la mère surtout, dans les bras de laquelle l'âme de l'enfant s'ouvre à la vie, sur le sein de laquelle l'enfant puise la vie sous toutes ses formes, que la mission de la mère, dis-je, entre dans l'économie providentielle de la communication de la foi. Relevée par la Vierge Mère, la mère chrétienne participe à sa mission de répandre sur la terre la lumière divine qui est Jésus-Christ: *Lumen æternum mundo effudit Jesus Christum Dominum Nostrum*. Si le foyer familial en est le sanctuaire, la mère est, à l'instar de Marie, la porte par laquelle la lumière de ce sanctuaire pénètre dans l'âme des enfants qu'elle "enfante de nouveau, suivant l'expression de saint Paul, jusqu'à ce que le Christ soit formé en eux", comme elle les a engendrés à la vie naturelle: *porta ex qua mundo lux est orta*.

“Dieu, dit Mgr L. Paulot, a voulu que la foi nous vînt sous deux formes, comme saint Paul le laisse supposer : celle du lait et de la nourriture solide. La foi ne commence pas par faire irruption à haute dose dans l’intelligence, ni sous la forme sèche d’une définition dogmatique. Elle s’insinue goutte à goutte, s’inocule doucement, tendrement, à la manière d’un allaitement mystérieux. Et il est dans l’ordre que la créature destinée à nourrir de son lait le corps de l’enfant et à le réchauffer de ses caresses, soit aussi et en même temps celle qui alimente son âme lentement, délicatement, sous la chaude influence de son regard et de sa voix. Lumière du monde, elle aussi ! Le premier astre qui a lui sur notre berceau ! Ce rôle des mères, l’histoire des saints n’en est-elle pas l’éloquente démonstration ?” Et je pourrais ajouter : n’en est-elle pas aussi l’éloquente démonstration, l’histoire de la conservation de la foi dans nos familles canadiennes ?

Pour ne pas nous exposer à rester dans le vague de la théorie, demandons-nous ce que l’enfant peut apprendre dans le milieu familial, sous l’influence de parents souvent incapables d’expliquer le catéchisme.

Qu’il apprenne *les choses* d’abord.

Je m’attarde à souligner ce point d’une importance pédagogique que je voudrais buriner dans l’esprit de tous ceux qui remplissent le rôle d’éducateurs des enfants.

La nature, le bon sens, l’économie divine de la grâce réclament que l’on fasse l’éducation religieuse de l’enfant avant de lui donner des textes. Il faut qu’il expérimente sa vie religieuse avant d’en connaître les formules, qu’il vive sa religion d’abord, qu’il en apprenne les réalités avant d’apprendre à les exprimer dans un langage qui n’est pas encore à sa portée. C’est la conséquence des principes que nous avons posés plus haut : toute forme d’enseignement scientifique présuppose une initiation par les sens. C’est une loi de la nature qui s’applique dans l’ordre surnaturel, puisque la grâce ne détruit pas la nature, mais l’élève et l’utilise en respectant ses lois.

Comment l’enfant a-t-il appris à parler ? Est-ce par les règles de grammaire ? A-t-il appris à connaître papa et maman par une définition du père et de la mère ? Comment a-t-il appris l’amour filial, l’amour fraternel, la soumission, la politesse, la propreté ? Qu’on commence donc, si on l’ose, par faire apprendre aux enfants des définitions de papa, de maman, du petit frère, de la famille, de l’obéissance, les règles du langage, la théorie des bonnes manières, quelques pages d’un traité d’hygiène, que sais-je ? Le seul énoncé fait rire. On fait vivre ces choses-là, les formules viendront plus tard. Une formule, une règle, c’est absolument inapproprié à l’intelligence du petit, c’est une chose qui ne pourra ni l’éclairer ni le sauver. Les sens, le cœur, voilà les voies par lesquelles on pénètre dans son âme, quitte à mettre plus tard des formules sur ces réalités qu’il a expérimentées, qu’il a vécues ; il a appris les choses avant les textes et ceux-ci viendront en leur temps éclairer d’un jour nouveau des réalités qui auront passé dans son âme, dans son sang, dans ses habitudes pour éclairer et orienter sa vie.

Sur ce point fondamental nous reviendrons quand il s’agira de l’enseignement religieux à l’école.

En attendant, affirmons la nécessité d’une éducation religieuse comme préparation à l’étude du manuel de catéchisme.

Et voici comment se fait naturellement cette éducation dans une famille chrétienne.

Par les actes d’abord. Les agissements des parents sont les premières leçons qui ouvrent à l’enfant les portes du monde invisible de l’intelligence, du cœur, de la morale, de la religion. Le sourire de la mère est le premier rayon de la bonté qui s’épanouit au regard de l’enfant ; ses caresses et ses soins assidus, les premières manifestations d’une Providence qui veille sur ses jours et pourvoit à ses besoins. C’est dans ses yeux souriants ou sévères, encourageant ce qui est bien et reprouvant ce qui est mal, qu’il lira les premières leçons de morale et recevra les premières initiations à l’existence d’une autorité et d’un ordre auxquels il doit se soumettre.

Le bras de la mère, a-t-on dit avec justesse, est le premier banc d’école de l’enfant. Son cœur est aussi le premier tabernacle où il apprend l’amour de Dieu. C’est l’amour de sa mère qui lui servira de point de départ pour s’élever à l’amour de Dieu. Également ses genoux forment le premier prie-Dieu où l’enfant apprend à parler à son Père des Cieux. C’est là qu’il apprend à joindre ses petites mains, à murmurer les noms saints de Dieu, de Jésus, de Marie, là qu’il apprend à adresser ses premières suppliques à ce Dieu bon et tout puissant qu’il ne voit pas, mais auquel il croit, et qu’il aime parce que ses parents, qui lui parlent et qui l’aiment, en sont l’image vivante mise à sa portée.

Mais voici que l’esprit de l’enfant s’ouvre, que ses observations vont devenir réfléchies. Il voit le père et la mère s’agenouiller et prier. Il les entend parler de Dieu avec respect, le

père se découvre en prononçant les noms sacrés, la mère s'incline; le crucifix pend au mur et c'est à ses pieds que les cœurs s'ouvrent le soir pour rendre à Dieu les hommages d'adoration, le remercier des bienfaits reçus, lui demander pardon, solliciter ses faveurs; il entend le père et la mère recommander les enfants absents, prier pour les affligés, demander la conversion des pécheurs, intercéder pour les morts: sa curiosité s'éveille, il va commencer ses éternels *pourquoi*, et dans des conversations bien intimes et à sa portée, sans formules, sans grands mots, sa mère, tout en se livrant aux travaux de son intérieur, va jeter dans cette petite intelligence, les notions fondamentales sur Dieu, sa grandeur, sa bonté, sa miséricorde, sa justice, sa loi, sur le péché et ses sanctions, sur la vie future. La mère, exploitant la passion de l'enfant pour les histoires, lui raconte tout bonnement les histoires si captivantes de la création, de la chute originelle, de Caïn le fratricide, du déluge qui punit les méchants, de l'arche qui sauve les justes, de la jalousie cruelle des frères de Joseph et de leur rencontre, au pied du trône de Pharaon avec celui qu'ils avaient vendu, de Moïse et du Sinaï. . . Mais c'est tout l'Ancien Testament qui y passe avec le fait divin de la Révélation et de Dieu, qui conduit l'homme à ses fins en le châtiât ou le récompensant de ses actions et en faisant tourner ses mauvais desseins contre les méchants eux-mêmes et à la gloire de Dieu.

Puis vient le nouveau Testament avec les récits de l'Annonciation de Marie, de la naissance du Sauveur, de sa vie humble, de ses souffrances et de sa mort. Mais c'est tout le dogme en histoire, c'est-à-dire présenté sous la forme la plus attrayante pour l'enfant et le plus à sa portée. Aussi quand il apprendra son "Je crois en Dieu", il ne fera que mettre des formules sur des vérités déjà connues depuis longtemps et devenues "sa" vérité à lui, un principe de vie pour son imagination, son intelligence et son cœur: c'est, suivant l'expression de S. Paul, le Christ qui se forme en lui.

Voici la morale. Les agissements des parents la lui enseignent de la manière la plus intuitive possible. Les parents parlent de Dieu avec respect et n'endurent pas qu'on parle mal des choses saintes. Le Dimanche, on cesse de travailler, on va à l'église ou l'on prie à la maison, et pour mieux marquer son respect du jour du Seigneur, on met ses habits propres, on soigne la toilette de bébé: c'est dimanche! Oh! comme elle entre bien dans l'âme et les habitudes du petit cette grande loi du respect de Dieu, de son saint Nom, de son saint jour! Quelles impressions profondes qui nous reviennent encore, sous nos cheveux blancs, comme des tressaillements de bonheur au souvenir de ces années ensoleillées!

L'enfant est témoin de l'affection mutuelle des parents; il vit dans une atmosphère de charité et d'affection qui supporte, qui pardonne, qui se dévoue au bien des autres; il voit vivre l'honnêteté qui respecte le bien du prochain, la charité qui respecte sa réputation, qui s'apitoie sur les malheurs et s'empresse de lui porter secours: il apprend ainsi, il boit la grande loi du respect de ses parents et de ses semblables.

Dans la famille règne une atmosphère de pudeur dans les paroles, dans le vêtement, dans les relations; toute atteinte à cette belle vertu est si vertement réprimandée par des parents chrétiens et avec un visage si consterné, des accents si épouvantés, que la loi du respect de soi-même pénètre comme un instinct naturel tout l'être de l'enfant.

Respect de Dieu, respect du prochain, respect de soi-même: c'est toute la morale chrétienne et l'enfant l'apprend avant les formules qui l'expriment, par les actes constants qu'il a sous les yeux et qu'il pratique lui-même. Il en a le sens, le sentiment profondément gravé. Quand on lui en apprendra les formules contenues dans le catéchisme, elles ne seront plus des sons vides pour lui: le contenu, il le possède déjà et l'explication du catéchisme donnera à ses connaissances qu'il porte en lui la précision et le relief de la vérité, la profondeur des perspectives, l'animation et la vie, comme fait la lanterne pour les images qu'on y glisse dans les projections.

Nous pourrions continuer indéfiniment pour montrer comment la religion entre sans formules dans l'âme de l'enfant, parce qu'il la boit par ses yeux, par ses oreilles, qu'il la pratique, grâce à cette influence du milieu familial créé tout exprès pour l'imbiber de ce qui doit pénétrer toute sa vie. Nous verrions encore comment la mère initie son enfant à la grande loi du sacrifice, en provoquant graduellement ses libres initiatives, qu'elle dirige et qu'elle soutient, pour lui faire éviter le mal, combattre ses défauts, dominer ses passions naissantes et pratiquer les vertus qui le rendent agréable à Dieu: nous verrions encore comment la mère la moins lettrée, si elle a reçu elle-même sa formation première, complétée par les dons du Saint-Esprit, comment cette mère, dis-je, sait élever les motifs de son enfant par ces simples paroles qui valent tout un traité de perfection: "Mon petit enfant, fais cela pour faire plaisir au bon

Dieu, au petit Jésus"; ou bien: "Ne fais pas cela, tu vas faire de la peine au bon Dieu." Sans grandes formules, elle lui a appris que la valeur des actes dépend du degré d'amour qui anime l'intention.

Mais j'ai déjà été trop long et je tire la conclusion: C'est qu'il faut à tout prix entretenir ou réhabiliter l'éducation religieuse au foyer, si nous voulons garder notre caractère de peuple religieux, que l'orientation actuelle de la vie, il serait naïf de le nier, menace de compromettre gravement. Et gardons surtout les mères! Que ce soit le mot d'ordre! Rien ne remplace le foyer et personne ne peut remplacer la mère. (à suivre).

F.-X. Ross,  
Évêque de Gaspé.

## L'ÉDUCATION ET LA FAMILLE

*Discours prononcé à l'Université Laval, Québec, jeudi, le 10 octobre 1929, Journée diocésaine, par l'honorable Cyrille-F. Delâge, Surintendant de l'Instruction publique.*

Messeigneurs,

Mesdames, Messieurs,

Si j'ai été flatté de recevoir l'aimable invitation que les organisateurs de cette journée pédagogique, entièrement consacrée au complexe problème scolaire dans notre province, m'ont faite de me joindre à eux afin de l'étudier pendant leur retraite fermée et de lui trouver, si possible, une meilleure solution, par la précieuse et nécessaire collaboration de la famille, ce n'est pas sans hésitation ni crainte, veuillez le croire, que je l'ai acceptée, et ces sentiments sont surtout légitimes, vous l'admettrez promptement, j'en suis certain, lorsqu'il s'agit de traiter une question aussi délicate, sous la coupole de cet auguste temple, devant l'auditoire qui s'y presse en ce moment. Pour la preuve de bonne volonté que je donne, j'escompte, une fois de plus, votre grande indulgence.

### ÉDUCATION ET INSTRUCTION

Les mots éducation: la formation morale de l'enfant, "cet anneau de chair et d'esprit", "espoir et parure de la famille, de la société", et instruction, sa formation intellectuelle, n'ont jamais frappé chez nous une oreille indifférente, encore moins sourde. Ils y ont, au contraire, toujours trouvé une oreille largement ouverte, particulièrement sensible, éminemment sympathique. Grâce soient rendues qu'il en ait été ainsi, car en n'ignorant point l'existence de droits imprescriptibles et n'oubliant point l'accomplissement de graves devoirs, nous avons d'abord assuré l'existence de notre nationalité puis sa survivance sur cette terre, nous y avons opéré ce que l'on a appelé avec raison un véritable miracle, "le miracle canadien".

Les nationalités, au légitime désir, à la noble ambition de résister à l'assimilation, en d'autres termes, à leur absorption comme groupe ethnique distinct, se sont toujours préoccupées de cette importante question: l'instruction publique. Elle a été leur souci constant; aussi la nôtre, née du geste fécond des semeurs de civilisation chrétienne et française, s'y est-elle toujours vivement intéressée.

Que dis-je? Elle s'y est étroitement cramponnée comme à une planche de salut; l'instinct de la conservation l'inspira heureusement; oui, elle s'y cramponna étroitement afin de ne point disparaître sous les vagues d'une mer que les souffles les plus violents et les plus malsains devaient soulever si souvent, hélas! trop souvent.

Lorsque le cercle de la famille s'agrandit, s'augmenta d'une unité, qu'un nouveau convive prit place autour de la table et qu'il y demanda la nourriture dont il avait besoin pour développer sa constitution physique, pour former sa mentalité intellectuelle et morale, elle ne commença point par lui nier l'existence de ce droit. Non, au contraire, elle l'écouta avec la plus grande bienveillance et avec autant d'empressement que de bon sens; elle répondit: "Cet être a raison de tenir un pareil langage et de réclamer avec énergie les aliments dont il a besoin pour assouvir sa faim, satisfaire les élans de son cœur, les aspirations de son âme, les goûts de son esprit, tous les appétits de sa nature dont il sent les puissants aiguillons. La

Famille, l'Église et l'État sont tenus à l'accomplissement de cet important devoir. Ces trois entités y sont tenues: la FAMILLE, par le droit naturel; l'ÉGLISE, gardienne de la foi et de la morale, par le droit divin; l'ÉTAT, en vertu d'un droit indirect, car il est l'auxiliaire de la famille et de l'Église, et, à leur défaut, le protecteur de l'enfant, de la famille, de la société. En toutes circonstances, elles ont été à la hauteur de la tâche, et noblement fait leur devoir.

Comme vous le savez, un système scolaire, respectueux de ces droits, soucieux de ces responsabilités, a été organisé et, depuis, fonctionne à la satisfaction de toutes les parties intéressées. Il n'est pas, il n'est probablement pas parfait; à tout événement, il n'a jamais servi de tremplin pour poursuivre ceux qui, chez nous, ne constituent pas la majorité, n'en parlent la langue ni n'en pratiquent la religion. Il n'a surtout provoqué aucune crise intestine, nous pouvons l'affirmer avec fierté et aussi avec satisfaction, parce qu'il a respecté et respectera toujours, c'est notre vœu le plus sincère et le plus ardent, la lettre et l'esprit des diverses chartes sous lesquelles nous vivons depuis la grande séparation.

La famille a la part la plus large dans le partage de ces obligations. Sans doute, l'instruction de l'enfant se fait surtout à l'école, mais son éducation, principalement sous le toit paternel. Les genoux de la mère, on l'a dit avec justesse, sont le premier banc de l'école sur lequel il s'assied. Toutefois, il ne faut pas être exclusif. Un premier développement intellectuel peut se faire et se fait à la maison, maintes fois nous l'avons constaté à notre grande satisfaction, comme la contribution de l'école à la formation du caractère ou au parachèvement de l'œuvre à peine ébauchée.

C'est en effet à la maison, sous l'œil vigilant de ses parents, que l'enfant passe ses premières années et quand il en sort pour aller à l'église ou entrer à l'école, il a déjà reçu une formation dont il sentira pendant toute sa vie les salutaires ou néfastes influences, car les parents, étant en meilleure posture que le prêtre ou l'instituteur pour observer la conduite de leurs enfants, peuvent intervenir plus promptement et, en conséquence, exercent sur eux une influence prépondérante.

Mais les enfants sont nombreux, parfois très nombreux, les obligations sociales et familiales de plus en plus lourdes et, partant, le coût de la vie augmente avec rapidité, d'une manière alarmante. Il faut absolument travailler davantage pour subvenir aux besoins de la famille, gagner le pain quotidien. Conséquence naturelle, inévitable, les heures de labour s'allongent, tandis que celles que l'on consacrait à l'éducation et à l'instruction de l'enfant diminuent. Manque de temps, manque de ressources, manque de savoir ou de la préparation requise, manque enfin peut-être de courage, à tout événement, pour l'une ou pour l'autre de ces raisons, la famille ne remplit qu'avec grande difficulté ses nombreux et importants devoirs, ou ne peut plus ou ne veut plus les remplir. Mais l'enfant ne doit point souffrir de cette pénible situation. Il faut qu'il en sorte indemne. Il n'en souffrira point. La notion du devoir n'est pas disparue. Le souci des responsabilités persiste toujours. La famille se décide donc d'appeler au secours, de solliciter un auxiliaire, un précieux auxiliaire. Son appel n'a pas été lancé en vain; il a été entendu et un auxiliaire, un auxiliaire en même temps de l'Église et de l'État, lui a été fourni dans la personne de l'instituteur par l'intermédiaire d'un organisme qu'elle a créé: la corporation scolaire à laquelle ont été délégués des pouvoirs d'une portée considérable. Ne l'oublions point! ne l'oublions jamais!! Grâce à la création de cet organisme, un maître a surgi, le véritable maître de la situation. Veillons donc avec un soin jaloux au choix de ces éléments essentiels, les commissaires ou les syndics d'écoles. Que désormais il ne se fasse plus d'une manière indifférente, mais, au contraire, avec la plus grande discrétion et le meilleur esprit. L'an dernier, nous comptons dans notre province au delà de dix-huit cents corporations scolaires, c'est-à-dire que cinq mille commissaires d'écoles ou syndics ont été choisis ou élus, cinq mille mandataires ont été constitués avec mission spéciale de choisir le personnel enseignant, laïque ou religieux, requis pour la formation physique, morale et intellectuelle des 600,000 enfants de notre école primaire, la petite école comme on l'appelle dans nos villes, l'école du rang comme on la désigne dans nos campagnes, bref, l'école des éléments, des éléments nécessaires à tous, sans distinction, à l'enfant du pauvre comme à celui du riche, au fils de l'ouvrier comme à celui du paysan, et qui forment comme une pierre angulaire de leur bagage intellectuel lorsqu'ils commencent leur marche à l'étoile sur le chemin de la vie.

Insister sur l'utilité, l'importance, la nécessité de celui, l'instituteur, auquel on s'adresse ainsi afin qu'il exécute un travail aussi difficile, aussi délicat, aussi lourd de conséquences, est-il opportun? Non! Toutefois, permettez que j'attire votre attention sur le fait suivant

Pour couvrir le champ des opérations, chaque année, 20,000 instituteurs, laïques et congréganistes, dont il faut d'abord assurer le recrutement, puis surveiller la formation pédagogique dans les écoles normales ou autres institutions similaires, sont requis; je m'exprimerais d'une manière plus précise en disant: vingt mille auxiliaires de la Famille, de l'Église et de l'État, vingt mille experts dans l'art difficile d'ouvrir les cerveaux afin d'en faire sortir les ténèbres et y faire pénétrer la lumière, de graver dans les cœurs ces principes qui font de l'enfant d'aujourd'hui le citoyen de demain, sont annuellement requis.

Si, après avoir entendu l'appel, ces précieux collaborateurs y répondent, que pendant des mois, des années, afin de remplir d'une manière plus efficace leur difficile, importante et parfois, sinon toujours, ingrate besogne, ils ne reculent devant aucun sacrifice et qu'ensuite ils viennent mettre à notre disposition le fruit de leur pénible labeur, à ces insignes bienfaiteurs dont la diminution serait une calamité, la disparition, un désastre, ne perdons jamais une occasion de donner la preuve tangible de notre profonde admiration et de notre plus vive reconnaissance, de notre inaltérable confiance.

Jusqu'ici, le fardeau de cette lourde responsabilité: la formation physique, morale et intellectuelle de l'enfant, parure de la famille, espoir de la société, n'a pratiquement reposé que sur les fortes et larges épaules de l'instituteur. D'ailleurs, le fait n'est pas difficile à constater, à contrôler. La famille, sans se désintéresser complètement, sans se libérer entièrement, lui a confié pour une large part cet important devoir, le plus important de ses devoirs. L'école est devenue le prolongement de la maison paternelle. Une fois installé, il s'y est mis à l'œuvre avec une inlassable ardeur, une indomptable énergie, et les résultats obtenus proclament plus éloquemment que nos paroles qu'il a rudement travaillé, fidèlement servi, remporté de nombreux et remarquables succès. Oui, si le verbe français résonne encore aux bords de notre majestueux fleuve, si la religion catholique y prouve toujours sa vitalité par la ligne pénétrante de ses flèches qui en jalonnent les rives, si les mœurs ancestrales n'y ont pas succombé sous les coups violents et répétés venus de toutes parts, si la voix du Pays de Québec, "à moitié un chant de femme, à moitié un sermon de prêtre", au doux murmure "que rien ne doit mourir, que rien ne doit changer", y a été sans cesse entendue, religieusement écoutée, nous le devons sans doute à la famille, à l'Église et à son admirable clergé; nous le devons surtout à notre corps enseignant dans les rangs duquel instituteurs laïcs et membres de congrégations religieuses, dès la première heure jusqu'à ce jour, se sont généreusement mêlés, confondus, avec un réel zèle apostolique, sous l'anonymat du dévouement, afin de servir, de toujours mieux servir la cause si intéressante, pour notre nationalité, de l'instruction publique.

Hier, ce résultat dont nous avons raison de nous réjouir, l'instituteur, seul ou sans une très étroite collaboration, en était certain, mais aujourd'hui il est difficile, sinon impossible, de caresser un tel espoir sans que plus grand secours ne soit porté, plus forte assistance ne soit donnée à notre mandataire, à notre auxiliaire, à l'instituteur.

Hélas ! les temps ne sont plus les mêmes. Les mœurs payent la rançon de la guerre. Les ondes aériennes prêchent un nouvel évangile, aux accents d'une langue étrangère. Le travail de la jeune fille, de l'épouse, de la mère, devenu chose normale, prépare la désorganisation de la famille dans un avenir prochain. La population rurale, cette grande réserve de nos forces les plus vives, diminue avec rapidité; la route large draine si facilement vers les centres urbains. La vie plus facile séduit les caractères les mieux trempés. L'amour du luxe, le goût du confort ont comme résultante la peur de l'effort. Les cœurs sont plus faibles, les volontés moins fortes, les esprits lents à découvrir la véritable voie. Il y a fléchissement dans la production du capital humain. Il vaut mieux se rendre à l'évidence et chercher de suite un remède au mal. La famille est prête à le fournir et elle le fournira, je n'en ai aucun doute, par une collaboration plus étroite avec l'éducateur, avec l'instituteur, collaboration jadis utile, désormais nécessaire, essentielle, comme l'affirmait ces jours derniers, à Vancouver, le révérend F. G. Scott, avec toute la force de sa logique et de son expérience. Et s'il en est ainsi, la situation s'améliorera, nous pourrons ouvrir nos cœurs à l'espérance et envisager l'avenir d'un œil plus serein. Le petit rameau, "né au grand arbre dont les racines plongent au vieux sol de France", produira les fruits que nous promettement actuellement ses fleurs, pour notre avantage, pour l'honneur de ceux qui l'ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang, et que nous devons entourer d'une sollicitude, d'une vigilance de tous les instants.

CYRILLE-F. DELAGE,  
*Surintendant.*

## DE L'INFLUENCE DE L'INSTITUTRICE

### Comment elle doit en user (1)

(suite et fin)

#### L'AMABILITÉ

Au sommet de cette armature morale que je viens de tracer bien imparfaitement, n'oublions pas de fixer solidement, mais avec délicatesse, cette fleur de la bonne éducation: l'amabilité.

Savoir rendre l'étude aimable à ses élèves, c'est là encore, pour l'institutrice, un moyen très agréable d'augmenter son influence en classe et, par ricochet, dans les familles du rang, du village ou du quartier où elle enseigne.

L'amabilité dans l'enseignement, nul n'en a mieux parlé que le bon Rollin. "Le grand secret, dit-il, pour faire aimer l'étude aux enfants, c'est que le maître sache lui-même s'en faire aimer. A ce prix, ils l'écoutent volontiers, ils se rendent dociles, ils tâchent de lui plaire, ils se font un plaisir de prendre ses leçons, ils reçoivent ses avis et ses corrections de bonne grâce, ils sont sensibles à ses louanges, ils s'efforcent de gagner son amitié en s'acquittant bien de leur devoir".

Et encore: "En tout art et en toute science, les éléments et les principes ont toujours quelque chose de sec et de rebutant. C'est pour cela qu'il est bien important d'en adoucir l'amertume par tout ce qu'on peut y repandre d'agrément."

Une doublure de l'amabilité, qui est en même temps une forme exquise de la politesse, c'est la correction et la pureté du langage. Bien penser et bien dire, double le prix de son enseignement. C'est une chose réellement morale que de donner partout à l'expression de la pensée la noblesse et la pureté qui contribuent à un si haut point à l'influence du maître ou de la maîtresse. En vous entendant chaque jour bien parler, sans recherche, avec naturel et correction, vos élèves contracteront l'habitude du bon langage.

Enfin vous serez polie en classe et hors de la classe. La politesse est naturelle à la piété. La vraie piété inspire des sentiments de délicatesse à tous ceux qui la pratiquent humblement et sincèrement, même aux personnes élevées au milieu de la rusticité. A plus forte raison, la vraie piété inspirera donc à l'institutrice des sentiments exquis de politesse et de délicatesse. C'est par là que vous complèterez la somme de votre influence.

#### PRINCIPAUX ÉLÉMENTS D'INFLUENCE

En totalisant tous les éléments d'influence dont je viens de parler:

Bonté et charité—Générosité et dévouement—Fermeté de caractère—Maîtrise de soi-même—Compétence professionnelle—Patience et étude—Piété et discrétion—Gravité, calme et réserve—Dignité personnelle—Bonne humeur, toujours—Science et conscience—Probité professionnelle—Sentiment de l'honneur—Amabilité et politesse—Correction du langage, on arrive à la somme de perfection qui donne à l'institutrice une grande et bienfaisante influence sur ses élèves, les parents des élèves et sur tous ceux au milieu desquels elle vit.

Cette somme de perfections vous effraie, peut-être, et vous pensez qu'elle est d'acquisition impossible en dehors de la vie de communauté. Ah! je sais que nos chères collègues, les Religieuses, ont sur nous bien des avantages précieux. Néanmoins, en y regardant de plus près, nous est-il impossible d'acquérir et de perfectionner chez chacun de nous les qualités essentielles que je viens d'énumérer? Ayons confiance, observons-nous et perfectionnons ce qu'il y a de bon en nos âmes. Un savant célèbre, Jussieu, avait importé du Pérou en Europe une fleur peu brillante, mais d'une odeur infiniment suave, connue sous le nom d'héliotrope. On dit que toutes les fois qu'en passant dans les rues de Paris, il apercevait cette fleur sur quelque balcon, il éprouvait un tressaillement de joie. Telles seront les douces émotions que vous éprouverez chaque fois que dans votre cœur, votre esprit, votre âme vous verrez fleurir l'incomparable fleur de la perfection, cette fleur divine, fille de la grâce et du courage.

Eh bien! nantie de toutes les qualités *possibles* dont je vous ai parlé, il est *impossible* que vous n'ayez pas de l'influence en classe et hors de la classe.

(1) Voir *L'Enseignement Primaire* de novembre 1929.

## COMMENT USER DE SON INFLUENCE

Vous avez donc de l'influence, et plus que vous ne le croyez.

Vous en avez comme toute femme honnête et bien élevée.

Vous en avez par votre dignité de vie et votre distinction naturelle.

Vous en avez par vos succès dans l'enseignement, succès dus à votre compétence et à vos belles qualités d'éducatrice.

Vous en avez par votre instruction supérieure et votre bonne éducation.

Donc vous avez de l'influence, mais quel usage devez-vous en faire ?

Sans effort et tout naturellement, parce que vous êtes un *bon exemple vivant*, vous exercerez en classe et hors de la classe une influence bienfaisante pour tous, sans que vous y songiez même.

Les préceptes sont bons, mais les exemples sont irrésistibles.

Parce que vous posséderez votre cœur, qu'il est tout entier à Dieu et au devoir, il rayonnera autour de vous une sympathie discrète et subtile, mais pénétrante comme le parfum de l'héliotrope.

Parce que vous êtes soumise et obéissante aux autorités dont vous dépendez et que vous avez conscience de la haute dignité de votre état, vous obtiendrez facilement la soumission et l'obéissance en classe.

Parce que vous êtes ponctuelle, toujours à l'heure, à votre poste, en un mot, vos élèves feront comme vous et seront à l'heure et à leur poste.

Parce que bien préparées, vos leçons seront intéressantes, efficaces, et vos élèves aimeront votre classe et s'appliqueront à leurs devoirs.

Parce que pieuse et invariablement de bonne humeur, la piété et la bonne humeur règneront dans votre école.

Parce que patiente et maîtresse de vous-même, vous aurez de l'autorité vis-à-vis de vos élèves, une autorité aimable mais irrésistible.

Parce que digne toujours dans votre tenue comme dans votre langage, à votre contact, vos élèves acquierront la distinction, apanage de la bonne éducation.

Parce que vous avez la tête saine et du jugement, du bon sens et du tact, appréciant les choses à leur juste valeur, vous vous éviterez bien des difficultés et gagnerez la confiance des élèves, des parents et des autorités.

Parce que vous ne méconnaissez pas les petits défauts, car il n'est si petit ennemi qui ne puisse nuire à la longue, vous vous observez et surveillez afin de donner en tout et partout le bon exemple que les parents doivent à leurs enfants, que tout supérieur doit à ses subordonnés. Vous le savez, ce ne sont pas les éléphants qui détruisent les moissons et ruinent les laboureurs certaines années, ce sont les sauterelles et les petites chenilles quand les blés sont en herbe; les charançons et autres insectes imperceptibles quand ils sont mûrs.

En visant ainsi avec humilité et persévérance à la perfection, vous donnez le plus bel exemple de savoir-vivre et d'intelligence mis au service du bien, du bon et du beau.

Par le bon exemple, donc, vous ferez excellent usage de votre influence.

On a dit et écrit: "Le bon exemple est la meilleure leçon de morale". Montrer que l'institutrice, par la dignité de sa conduite publique ou privée, les qualités de son caractère, le scrupuleux accomplissement de ses devoirs professionnels, doit non seulement agir d'une façon efficace sur la moralité de ses élèves, mais sur la population au milieu de laquelle elle vit et dont elle gagne l'estime et la sympathie, en même temps que celle de ses supérieurs.

Elle fera aimer ce qu'elle aime: les enfants, la famille, le clocher natal, la patrie, Dieu.

Mesdames, comme conclusion de cette conférence, je ne crois mieux faire que de citer ces lignes d'une haute élévation de pensée, écrites à l'intention des institutrices, religieuses ou laïques, par cette grande éducatrice de notre époque, Janet Erskine Stuart, et que j'emprunte à son admirable livre: *de l'Éducation des jeunes filles catholiques*, édition française:

"Donner beaucoup, et demander peu en retour constitue la plus noble des libertés. La foi seule nous la fait trouver. Elle imprime à l'âme cette orientation spéciale qui l'affranchit des intérêts personnels d'ici-bas, en lui parlant des comptes à rendre Là-Haut. Pour les unes, c'est le devoir et le signe de la conscience; pour les autres, le détachement et le triomphe de l'amour divin, le vol joyeux de l'âme vers les régions célestes. Le nom importe peu; le centre de gravité est le même, car "les commandements de Dieu dans le cœur d'une femme sainte sont comme les fondements inébranlables posés sur la pierre ferme." (1).

C.-J. MAGNAN.

(1) Eccles. 9 XXVI, 24.

## “LES IDÉES PÉDAGOGIQUES

### du vénérable Jean-Marie Robert de la Mennais”

(Publié à Paris, chez Lethielleux, 1929)

On nous communique de France l'appréciation suivante du précieux petit volume qu'un éminent religieux vient de publier, à Paris, sur les idées pédagogiques du vénérable fondateur de l'Institut des Frères de l'Instruction Chrétienne:

L'auteur de l'opuscule “Les Idées pédagogiques du V. de la Mennais” est le Secrétaire-Général de l'Institut, le T. C. F. Célestin-Auguste.

Le Vénérable de la Mennais, qui était d'intelligence supérieure, d'esprit très pratique et avait des idées très justes sur les nécessités de son temps et les besoins particuliers de la Bretagne, sa petite patrie, en faveur de laquelle il avait surtout créé son œuvre, concevait l'école rurale un peu de la même façon que l'auteur distingué de l'article de *L'Enseignement Primaire* de septembre 1929, écrit en réponse à un livre de l'abbé Lapalme sur l'“école de rang”.

Il est agréable de constater que le vétéran de l'enseignement primaire de la Province de Québec, M. l'Inspecteur général Magnan, qui a consacré cinquante années de sa vie à l'amélioration des écoles de son pays, et le Fondateur des Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploermel, arrivent à des conclusions identiques quand il s'agit de déterminer ce qu'on peut *pratiquement* obtenir dans la réalisation d'un programme d'enseignement primaire. Tous les deux, avec raison, insistent pour qu'on ne demande PAS TOUT à cet ordre d'enseignement; ils voient que celui-ci doit avoir un programme *très limité* pour les écoles rurales, et qu'il ne peut être uniforme pour toutes les localités d'un même pays: “Pourquoi vouloir instruire le petit pâtre de Squiffice comme le fils d'un industriel de Rennes?” [p. 107].

Il est fort douteux que le V. de la Mennais, s'il vivait encore et avait à s'occuper des écoles du Québec, souscrivit d'une façon générale aux idées développées par l'abbé Lapalme... La création de types calligraphiques *spéciaux* pour les Canadiens français et l'établissement d'une *cuisine automobile* que “la direction de l'enseignement spécial féminin *promènerait* entre trois à quatre paroisses”, ne lui paraîtraient probablement ni pratiques ni utiles...

f. L.-A.

## LE CHANT A L'ÉCOLE

(Pour *L'Enseignement Primaire*)

*L'Enseignement Primaire* est une revue qui ne ressemble pas à toutes autres revues du même genre: elle est complète. Non seulement elle a pour but de donner des conseils d'ordre méthodologique, pédagogique et psychologique aux instituteurs et institutrices qu'elle instruit, mais elle a un but encore plus noble, celui d'élever les cœurs, de façonner une intelligence qui puisse renseigner la volonté sur le véritable bien et le véritable beau. Comme revue catholique, elle sait que tout cœur bien formé par l'Évangile comprend mieux la valeur de l'enseignement moral sous toutes ses formes. Et le chant n'est-il pas partie intégrante et nécessaire dans l'éducation de l'enfance? Les Saints Livres nous donnent à ce sujet de grandes et magnifiques lignes de conduite.

Aussi avons-nous cru qu'il serait utile de continuer dans *L'Enseignement Primaire* la publication raisonnée de quelques petits chants scolaires toujours si aimés de la gent écolière et toujours appréciés de la classe enseignante, à la recherche de quelques nouveautés.

Un premier chant paraîtra dans ce numéro. (1) Je voudrais en même temps attirer l'attention de mes lecteurs sur l'utilité du chant à l'école. Eh oui! Je le tiens de plus d'une oreille. Il est encore des pères de famille qui considèrent comme “inutile” le chant à l'école primaire. “Quoi! disent-ils, est-ce pour s'amuser que nos enfants vont en classe?”

C'est une fausse critique qu'il faut relever immédiatement; et je ne suis pas le premier qui le ferai ou qui l'aura fait. Je me rappelle les écrits si intelligents de M. Pelletier, critique musical au *Devoir*, sur un même sujet: allez-lui donc demander si le chant à l'école ne fait

(1) Voir ce chant au chapitre de la Méthodologie.

pas partie d'une véritable culture intellectuelle et morale? Je vous laisse à la réponse qu'il vous pourrait faire. Quant à moi, je le félicite cordialement de l'effort qu'il apporte à défendre la cause de l'enseignement du solfège à l'école: je suis solidaire avec lui dans ce mouvement, et mon intention est d'écrire pour *L'Enseignement Primaire* toute une série de pensées sur cet enseignement à l'école.

Aujourd'hui je veux répliquer à cette expression irréfléchie de quelques bons pères de famille et leur prouver que le chant n'est pas inutile à l'école.

Vous, qui êtes laboureur ou menuisier, ne chantez-vous pas en traçant votre sillon ou en maniant le rabot? Votre travail en souffre-t-il et votre ardeur en est-elle moins vive? Non, assurément. Le chant jaillit en quelque sorte spontanément de votre poitrine et de votre cœur, parce que vous êtes tout entiers à la joie de vous livrer à un travail fécond, et votre activité, loin de faiblir, s'en trouve encore accrue. Avec quel plaisir vous parcourez du regard la vaste plaine, déjà en partie labourée, ou vous jetez un coup d'œil sur les planches dont la surface est devenue polie et veinée sous la varlope, qu'ont poussée vos bras vigoureux. Eh bien! Pourquoi vos enfants ne chanteraient-ils pas aussi? Ils viennent de faire des exercices difficiles: problèmes, rédactions, dictées, etc., qui ont exigé d'eux une attention soutenue. Ne faut-il pas que, maintenant, le chant apporte une agréable diversion à leur travail, de même qu'il allège vos rudes occupations manuelles? Aussitôt après, ils reprendront leur tâche avec une nouvelle ardeur.—Parfois, lorsque l'attention faiblit, et qu'une sorte de lassitude se manifeste sur les visages, la maîtresse interrompt brusquement l'exercice en cours et entonne un chant. Tous les élèves chantent avec elle, les physionomies s'éveillent, l'intérêt renaît, et, bientôt, la classe reprend allègrement son labeur habituel. Croyez-vous vraiment, pères de famille, que, dans l'un et l'autre cas, le chant n'ait pas été un "utile" exercice?

Vous aimez l'ordre, et rien ne vous paraît plus beau que la marche régulière d'un bataillon de zouaves ou qu'une petite armée de nos gymnastes, dans la rue, aux sons d'une musique entraînant. Nos élèves aussi se mettent en rangs et marchent au pas, mais la musique pour eux est remplacée par le chant. C'est en chantant que, sur deux files, ils entrent en classe et qu'ils en sortent. Pourquoi le chant ne viendrait-il pas donner à leurs mouvements plus de régularité et plus d'harmonie? Ne serait-ce pas utile, je vous le demande? Il bannit, en outre, le désordre et le bavardage et facilite ainsi la discipline générale de l'école.

Observez les enfants quand ils chantent: voyez comme ils font effort pour émettre, sans crier, des sons pleins et musicaux. A aucun autre moment, dans la classe, leur respiration n'est plus active, et leur poitrine ne se soulève avec plus de force. Ne pensez-vous pas que le chant constitue une excellente gymnastique des poumons et des cordes vocales?

Vous attachez, et avec raison, une grande importance à l'enseignement religieux et de la morale. A vos yeux, l'école a surtout pour mission de cultiver l'enfant à l'acquisition et à l'habitude des grandes vertus chrétiennes et de préparer à la société des hommes et des femmes d'une conscience droite et délicate. Vous ne sauriez nier que le chant soit un puissant auxiliaire de cet enseignement. Lisez les paroles des chants scolaires, et vous verrez aussitôt que toutes inspirent l'amour de Dieu, l'amour des vertus, l'amour de la famille, de la patrie et de l'humanité, glorifient le travail sous toutes ses formes, tendent à développer dans le cœur les sentiments les plus purs et les plus élevés de l'âme humaine: la bonté, la concorde, la solidarité, le dévouement, la justice, etc. A la longue, il ne peut rester dans l'esprit piètre trace de l'enseignement moral; le chant, au contraire, demeure et avec lui, l'idée inspiratrice, qu'éveille incessamment la mélodie. Les chants appris à l'école ne s'oublient jamais. Le jeune homme, au champ ou à l'atelier, aime à se les répéter lui-même et à lui-même. Aux heures critiques de l'existence, il peut y trouver les paroles qui le préservent du danger, qui le réconfortent ou lui inspirent une salutaire résolution. Les cantiques appris lui rappellent les grandes vérités de son salut et il est préparé à augmenter merveilleusement nos chorales paroissiales. Consentirez-vous à le priver, votre enfant, du chant à l'école, c'est-à-dire de tout ce qui relève, réjouit, forme et de tout ce qui aide à vivre.

Ajouterai-je que ces chants, d'une mélodie toujours si pure et d'une haute inspiration, forment le goût? Vous éprouvez de l'aversion pour les ineptes et grossiers refrains des cafés-concerts, répandus aujourd'hui malheureusement jusque dans nos campagnes, et vous n'aimeriez pas à les entendre chanter à vos enfants? Mais ne voyez-vous pas que le meilleur moyen de détourner votre enfant et ses compagnons d'école de ces laideurs est de leur faire aimer le beau? Pourquoi alors considéreriez-vous comme "inutile" un enseignement qui élève leur pensée et forme leur goût?

Non, reconnaissons-le, le chant est donc bien à sa place à l'école primaires. Il est bon

que quelque délassément vienne s'ajouter aux rudes travaux de l'écolier. Bien tristes sont les classes où l'on ne chante pas. Les exercices scolaires gardent leur mauvais ton de monotonie et offrent moins d'attrait si le chant ne vient pas soulager l'esprit et apporter à l'enfant un rayon d'idéal qui est la vraie joie de l'école. Ne disons plus que le chant est inutile, mais usons de notre influence pour en être le défenseur le plus averti.

J.-E. PAQUIN,

*Professeur à l'École normale de Saint-Hyacinthe.*

## L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE EN FRANCE

### Quelques renseignements généraux et observations personnelles

Simple notes (suite) (1)

#### PROGRAMME DE L'ENSEIGNEMENT GÉNÉRAL

##### I

#### Écoles maternelles et classes enfantines

- 1°—Exercices physiques: exercices respiratoires, jeux, mouvements gradués et accompagnés de chants;
- 2°—Exercices sensoriels, exercices manuels, dessin;
- 3°—Exercices de langage et de récitation (récits, contes);
- 4°—Exercices d'observation sur les objets et les êtres familiers;
- 5°—Exercices ayant pour but la formation des premières habitudes morales;
- 6°—Pour les enfants de la première section: exercices d'initiation à la lecture, à l'écriture, au calcul. (Décret du 15 juillet 1921).

##### II

#### Écoles élémentaires

Ci-dessous, matières enseignées dans les quatre cours des écoles élémentaires, et nombre d'heures allouées à chacune d'elles sur les trente heures de classe données par semaine et à la récréation:

	Cours préparatoire	Cours élémentaire	Cours moyen	Cours supérieur
Instruction morale et civique (2) . . . . .	1h. $\frac{1}{4}$	1h. $\frac{1}{4}$	1h. $\frac{1}{4}$	1h. $\frac{1}{2}$
Lecture courante et expressive . . . . .	10h.	7h. (filles 6h. $\frac{1}{2}$ )	3h.	2h. $\frac{1}{2}$
Écriture . . . . .	5h.	2h. $\frac{1}{2}$	1h. $\frac{1}{2}$	$\frac{3}{4}$ h.
Langue française . . . . .	2h. $\frac{1}{2}$	5h.	7h. $\frac{1}{2}$ (filles 7h.)	7h. $\frac{1}{2}$ (filles 7h.)
Histoire et géographie . . . . .	2h. $\frac{1}{2}$	2h. $\frac{1}{2}$	3h.	3h.
Calcul, arithmétique, géométrie . . . . .	2h. $\frac{1}{2}$	3h. $\frac{1}{2}$	4h. $\frac{1}{2}$	5h.
Sciences physiques et naturelles . . . . .	1h. $\frac{1}{4}$	1h. $\frac{1}{2}$	2h. $\frac{1}{2}$ (filles 2h.)	2h. $\frac{1}{2}$
Dessin . . . . .	1h.	1h.	1h.	1h.
Travail manuel . . . . .	1h. $\frac{1}{2}$	1h. (filles 1h. $\frac{1}{2}$ )	1h. (filles 2h.)	1h. $\frac{1}{2}$ (filles 2h.)
Chant et musique . . . . .	1h. $\frac{1}{4}$	1h.	1h.	1h.
Exercices physiques . . . . .	1h. $\frac{3}{4}$	2h.	2h.	2h.
Récréation . . . . .	2h.	1h. $\frac{3}{4}$	1h. $\frac{3}{4}$	1h. $\frac{3}{4}$

(Arrêté organique du 18 janvier 1887, article 19, mod. le 23 février 1923.)

(1) (Volr *L'Enseignement Primaire* de septembre, d'octobre et de novembre 1929.)  
 (1) Instruction religieuse en plus pour les écoles libres (catholiques).

## III

## Écoles primaires supérieures

(Le programme d'études de l'enseignement général du cours complémentaire est le même que celui des écoles primaires supérieures.)

Nombres d'heures par semaine dans chaque section :

	Générale	Agricole	Industrielle	Commerciale	Ménagère
Morale, instruction civique, droit usuel, économie politique (1).....	1	1	1	1	1
Langue française.....	4	3	3	4	3
Langues vivantes.....	3 ou 4	3	3	4	3
Histoire et géographie (par moitié).....	2	2	2	3	2
Mathématiques.....	3	3	3	3	2
Mécanique.....	3	1	1 ou 2	3	2
Physique, chimie, sciences naturelles, hygiène.....	3	4	4	3	3
Technologie.....	3	1	1	1	3
Agriculture (garçons).....	3	2	1	1	3
Économie domestique (filles).....	3	2	1	1	1
Dessin.....	3	1	5	0 ou 1	3
Écriture.....	0 ou 1	1	5	1	3
Sténo-dactylographie.....	0 à 3	1	5	3 ou 4	3
Comptabilité.....	0 à 3	0 ou 1	5	2 ou 3	3
Chant.....	1 ou 2	1 ou 2	1 ou 2	1 ou 2	1 ou 2
Gymnastique.....	2	0 à 2	0 à 2	2	2
Travaux manuels (garçons).....	4	9	12	1	2
Travaux manuels (filles).....	6	9	12	1	12
	26 à 33	28 à 32	33 à 37	30 à 31	30 à 31

(Arrêté organique du 18 janvier 1887, article 24, mod. le 18 août 1920.)

## IV

## Écoles normales

## Matières d'enseignement

Psychologie et sociologie appliquées à l'éducation.	
Pédagogie. Morale. Philosophie scientifique(2)	2 h. par semaine.
Langue française et littérature.....	4 h.
Histoire et géographie.....	3 h. (2 h. ½ en 3ème année).
Langues vivantes.....	2 h.
Mathématiques.....	3 h. (2 en 3ème année garçons, 1 en 3ème année filles.)
Sciences physiques et naturelles. Hygiène. Manipulations.....	4 h. (3 en 1ère et 2ème années, filles.)
Agriculture théorique (garçons). Économie domestique (filles).....	1 h. (0 en 1ère année garçons.)
Dessin artistique et modelage.....	2 h.
Dessin géométrique.....	1 h.
Chant et musique.....	2 h.
Gymnastique.....	2 h.
Travaux manuels et agricoles (garçons). Travaux ménagers et horticoles (filles).....	4 h.
Total.....	27 h. ½ à 29 h. ½

(Arrêté organique du 18 janvier 1887, article 96, modifié le 18 août 1920).

(1) Dans les écoles libres (catholiques), on ajoute l'instruction religieuse.

(2) Instruction religieuse en plus, pour les écoles normales libres (catholiques).

Ces renseignements généraux sur les différentes écoles où la jeunesse française reçoit l'enseignement primaire officiel, nous donnent une juste idée du rôle que joue chacune de ces écoles. Abstraction faite de la neutralité religieuse qui règne malheureusement dans les écoles officielles de notre Mère-Patrie, l'enseignement primaire en France est bien organisé. Le nôtre lui ressemble sur divers points: programmes encyclopédiques divisés par cours, etc. Mais nous avons encore à perfectionner notre enseignement au point de vue pédagogique, malgré les progrès réalisés depuis un quart de siècle surtout. Ce qui est à notre honneur, c'est le caractère officiellement confessionnel de nos écoles.

PIERRE-PAUL MAGNAN,

Professeur à l'École normale Laval de Québec.

## ERRATA

Dans *L'Enseignement Primaire* de novembre, page 114, au lieu de: 5° *Écoles normales supérieures*, lire: *Écoles normales primaires supérieures*. Même remarque pour les premier et troisième paragraphes qui suivent.

## LA CLARTÉ FRANÇAISE

Au cours de l'année qui s'achève, parut à Paris, à la librairie Payot, un livre bien intéressant, intitulé: *Histoire de la clarté française*, par Daniel Mornet. D'une magistrale analyse de ce livre publié, dans les *Études*, de Paris, du 20 septembre 1929, sous la signature autorisée du R. P. Louis de Montadon, S. J., nous détachons le passage qui suit:

"La clarté suppose chez l'orateur ou l'écrivain une vue franche du but qu'il vise et des moyens à prendre pour y toucher. Que veut-il: exposer, démontrer, convaincre, émouvoir? A qui s'adresse-t-il: à une masse ignorante qui a besoin d'être sans cesse menée comme pas à pas, sinon elle échapperait ou ne pourrait suivre, ou bien à une élite prompte et déliée, désireuse d'aller au plus court et capable de saisir au vol sans qu'on explique? En tous les cas, soit qu'il prenne par grandes routes ou par traverses, soit qu'il étende ou resserre ses paroles, il devra ne rien laisser qui accroche, qui embarrasse et retienne. Pour en venir au détail, la clarté exige que l'orateur, que l'écrivain, sachant ce qu'ils ont à dire, le disent avec ordre en un langage approprié et perceptible. Faute d'une idée maîtresse qui groupe autour de soi et *polarise* les idées secondaires, celles-ci, bien que chacune prise à part soit assez nette et tranchée, donneront d'ensemble une impression confuse, comme des rayons réfléchis et réfractés dans toutes les directions. Faute d'un dessin harmonieux où les parties s'équilibrent, s'enchaînent, se soutiennent, se reproduisent, il n'y aura, même à supposer chaque partie correcte et achevée, que chaos ou labyrinthe. Faute d'un vocabulaire distinct, ponctuellement réglé sur l'usage, dont aucun terme ne prête à équivoque, et d'une construction rationnelle, qui assigne à chaque élément sa juste place dans le discours, l'œuvre, pleine de trous et de taches, ne satisfera point, quand même l'imagination et la sensibilité y trouveraient leur compte, aux requêtes de l'intelligence."

## OPINIONS PÉDAGOGIQUES

### Les exercices de vocabulaire et l'étude des mots

On considère, à tort, le devoir de vocabulaire comme la base de l'acquisition des mots. Il n'en peut être que l'utile complément.

M. Jules Payot nous a démontré que "l'image d'un mot se compose de quatre éléments.

"1° D'une image motrice (mot prononcé);

"2° D'une image visuelle (mot imprimé);

"3° D'une image auditive (mot entendu);

"4° D'une image graphique (mot écrit)."

N'utiliser que les devoirs dans l'étude du vocabulaire, c'est donc laisser de côté la moitié des éléments du souvenir. Inversement, en ne donnant pas d'exercices écrits, on négligerait délibérément une partie des traces mentales qui fixent la mémoire des mots.

Si, d'autre part, au lieu de considérer uniquement l'impression directe laissée par le mot, nous envisageons le rapport de l'idée qu'il représente avec les autres concepts de l'esprit, nous trouvons que l'explication des termes, en déterminant des associations d'idées, vient également au secours de la mémoire. Quant à l'effort de réflexion que demande l'emploi correct des mots appris, c'est peut-être le plus puissant des éléments du souvenir.

Il ressort de ce qui précède que, pour mettre en jeu tous les moyens propres à aider la mémoire, il nous faut :

- 1° Expliquer le sens des mots (conservation du souvenir par association d'idées);
- 2° Les faire lire à haute voix et prononcer plusieurs fois (mémoire visuelle, auditrice et motrice);
- 3° Les faire écrire (mémoire graphique et visuelle);
- 4° Les donner à employer dans des phrases construites par l'élève lui-même (effort de pensée).

Les diverses parties d'une leçon de vocabulaire étant énumérées et leur relation psychologique établie, nous voyons maintenant que l'importance des devoirs est uniquement mesurée par la nécessité de faire écrire et employer les mots appris.

Pour les choisir, il faut, avant tout, se préoccuper de l'aide qu'ils apportent à l'expression des idées, c'est-à-dire du nombre et de l'utilité des mots nouveaux qu'ils enseigneront. On rejettera donc les devoirs renfermant seulement les termes depuis longtemps familiers aux élèves.

Néanmoins, l'étude des mots étant toujours un peu aride en elle-même, il faut y intéresser nos élèves en leur montrant l'application immédiate qu'ils peuvent faire de leurs connaissances. Ainsi, au cours élémentaire, les devoirs écrits porteront d'abord sur l'école et l'élève lui-même, sur la maison paternelle et la famille. Une fois connu le milieu où vit l'enfant, nous ferons employer les termes des métiers dominant dans la contrée: l'agriculture occupera une place d'honneur; c'est ensuite la forge, l'atelier du menuisier, l'épicerie, etc., que nous passerons en revue.

Viendra le tour des animaux et des plantes. Puis, vers la fin de l'année, les devoirs porteront sur le village, la commune, le pays, notions qui, par leur extension graduelle, prépareront les élèves à l'emploi des mots abstraits que présentera finalement l'étude des hommes, avec leurs sentiments, qualités et défauts.

Milieu, occupations, êtres vivants, société, vie morale: telles sont les cinq grandes divisions du vocabulaire acquis au cours élémentaire.

Dans l'étude du vocabulaire par les textes, qu'on n'entreprend guère avant le cours moyen, nous négligeons les termes peu usités ou pris dans un sens trop particulier, pour nous occuper exclusivement des vocables d'usage courant.

Le choix des sujets ne suffit pas: il faut encore que les devoirs de vocabulaire soient rendus intéressants et profitables.

Actuellement, ces exercices consistent, la plupart du temps, à copier une liste de termes, puis un texte dont il s'agit de remplacer les omissions par l'un des mots donnés. Avec ce procédé routinier, les copies ne présentent pas de fautes quand le sujet est très familier aux élèves, ou bien, au contraire, sont remplies de non-sens lorsqu'on aborde le domaine des faits difficilement perceptibles. Donnés sous cette forme, les devoirs avec sujet concret et emploi exclusif de termes usuels sont néanmoins excellents pour les élèves commençant à écrire: ils exigent plus d'attention que la copie et intéressent davantage; ils constituent aussi un bon exercice d'élocution et préparent, indirectement, à la composition française.

Ces critiques et la restriction qu'elles comportent étant faites, voici comment nous envisageons l'étude du vocabulaire et comment nous procédons pour rendre les devoirs intéressants et profitables.

L'étude du vocabulaire doit, à notre avis, se caractériser par son unité, c'est-à-dire par la réunion et l'orientation, vers la composition française, de plusieurs matières ordinairement indépendantes: langage, devoir de vocabulaire, orthographe d'usage, invention et élocution.

1° Un exercice de langage est à la base de toutes nos leçons de vocabulaire; il a pour but d'éclaircir le sens des termes à retenir et de les faire employer dans des phrases orales répondant aux questions du maître.

Cet exercice ne doit pas être confondu avec l'explication qui se fait avant la lecture courante, la dictée ou la récitation. Dans ce cas, on veut éclaircir le sens des textes en montrant surtout le rapport qui les lie entre eux, les éléments d'expression des idées. Dans la leçon de vocabulaire, au contraire, on explique les mots en vue de leur utilisation ultérieure par les élèves.

2° Les mots à retenir sont dictés et écrits sur l'ardoise. On en vérifie l'orthographe par le procédé La Martinière. Ils sont ensuite prononcés par les élèves; les plus difficiles sont épelés. Puis ces mots sont transcrits sur le cahier de composition française qui sert en même temps de recueil pour le vocabulaire.

3° On a retenu, je suppose, les noms *plinthe*, *chambranle*, *perron*, ainsi que les adjectifs *spacieux*, *surélevé* et le verbe *emménager*, termes se rapportant tous à l'habitation. Pour l'emploi de ces mots, l'élève doit maintenant construire des phrases dans le genre de celles-ci: Les plinthes de notre classe sont peintes en noir... Le menuisier n'a pas encore emménagé dans sa nouvelle maison... etc. Si ce devoir s'adresse au cours moyen, on y ajoutera des notions d'étymologie. Par l'exemple que nous avons choisi, on pourrait demander les contraires de *spacieux* et de *surélevé*.

les synonymes du premier terme, les éléments du second—et comme on ne doit pas abandonner le souci de l'élocution, il serait bon de faire montrer, en quelques phrases, la différence qu'il y a entre *aménager*, *emménager* et *déménager*.

Au fur et à mesure que s'affinera leur sens critique, on augmentera le travail personnel des élèves en exigeant qu'ils cherchent, au préalable et avec l'aide du dictionnaire, le sens des mots et les différents cas de leur emploi. C'est une gymnastique intellectuelle qui remplacera avantageusement, pour les grands, les entretiens de l'exercice de langage.

(L'École de Paris).

EUG. SALLÉ,  
Instituteur.

## L'AGRICULTURE A L'ÉCOLE

### Une histoire merveilleuse

Par Jean-Charles Magnan, agronome

(Pour *L'Enseignement Primaire*)

Sur la terre que nous habitons, tous les êtres vivants sont pourvus de la nourriture que la Providence, dans sa bonté, a mise à leur disposition. L'oiseau mange les graines et les insectes; les animaux de la ferme se nourrissent d'herbe et de grain; l'homme consomme le pain, le lait, la viande; les plantes trouvent dans le sol ce qui est nécessaire à leur vie et à leur croissance. A ce sujet, écoutez bien, enfants, cette merveilleuse histoire arrivée dans un de ces lointains pays, où la famine avait déjà fait périr un grand nombre d'habitants.

Une fois, il y a bien longtemps de cela, un voyageur venant de très loin se présenta aux portes de la ville d'un roi très puissant où le gardien, armé d'une lance, l'arrêta et lui dit:—Est-ce pour accroître notre misère et pour périr toi-même que tu viens ici? Par ces mots le garde affamé, qui se tenait à la porte de la puissante cité du roi, s'adressait au voyageur qui, sur son robuste cheval, demandait la permission de pénétrer dans la ville. Grandement étonné, le voyageur demanda ce qui se passait et reçut cette réponse:—"Il est évident que tu viens de bien loin, o étranger, si tu ne sais rien du fléau qui s'est abattu sur notre pays. Bien que Dieu fasse luire le soleil sur nous comme il l'a toujours fait, bien que nos protecteurs du ciel nous envoient de la pluie quand nous en avons besoin, notre blé, nos prairies et pâturages ne poussent plus comme par le passé. Chaque année voit la famine dévastatrice qui met nos enfants dans une misère affreuse et laissent nos guerriers impuissants et sans défense contre nos ennemis."

—Et n'avez-vous donc pas essayé de remédier à ce fléau, demanda l'étranger.

—Nous l'avons fait. Voilà des années que notre terre est maudite, et, notre roi a proclamé que celui qui réussirait à bannir la famine recevrait la main de sa fille et la moitié de ses biens. Mais, tous les moyens essayés n'ont servi de rien, et nous devons encore faire face à la famine.

L'étranger, qui avait écouté les paroles du garde avec une grande attention, lui demanda de lui raconter avec plus de détails tout ce qui s'était passé. Il apprit d'abord que les prêtres et les sages du royaume s'étaient rassemblés et avaient essayé de mettre fin à la famine, par des prières et des sacrifices. Tout cela fut en vain. Le roi et tout son peuple étaient au désespoir. Enfin un jour, deux étrangers vinrent du pays du Soleil couchant, chacun portant un sac d'apparence très mystérieuse. Ils demandèrent à être mis en présence du roi, et, chacun d'eux déclara qu'au moyen du contenu de son sac magique la misère pourrait être évitée et le pays redevenir aussi riche et heureux qu'autrefois.

—"Quels noms se donnaient-ils, et quel fut leur succès?" s'écria le nouveau venu, vivement intéressé?

—"S'il t'advient de connaître ces deux étrangers, tu as certes raison de les plaindre du plus profond du cœur. L'un se donnait le nom de Phosphore et l'autre, qui portait aussi un nom, sonnait étrangement à nos oreilles, s'appelait Azote. Tous deux maintenant languissent en prison, parce qu'ils ne purent tenir leur promesse. L'un, Azote, déclara qu'il pouvait faire pousser du maïs plus luxuriant que personne au pays n'en avait jamais vu. L'autre dit:



L'arrivée.



Devant le roi.



Les trois frères.



La récompense.

—“A quoi bon faire du maïs qui pousse si haut si les épis en sont vides ?” et promet de produire du blé-d’Inde aux grains aussi gros que des *noisettes*. Le roi plein de sagesse, à chacun d’eux confia une province dans laquelle il pourrait montrer les vertus magiques de son sac. En vérité, après un an Azote produisit des tiges plus hautes qu’un homme, et les grains de blé-d’Inde que Phosphore produisit étaient aussi gros que des *noisettes*. Hélas ! la seconde année, à nouveau le grain et la paille étaient petits; et la troisième année vit revenir la misère d’autrefois, la famine et la peste.

Alors le roi en courroux les fit tous deux jeter en prison où ils mènent une existence misérable en compagnie de serpents et de bêtes venimeuses.

—“O, mène-moi près du Roi ! cria l’étranger.

—“Créature infortunée, veux-tu donc te précipiter à ta ruine ? Qu’as-tu l’intention de faire ?” Mais l’étranger ne prit pas garde à la question. Mis en présence du roi, il s’inclina bien bas et dit : O roi tout puissant ! j’ai entendu parler de la misère qui règne en ton pays et je désire t’aider ! Mais le roi dit :—As-tu entendu parler de ces hommes qui vinrent du pays du Soleil couchant et qui maintenant languissent entre les murs de mes prisons ? Ils sont venus ici avec des idées aussi folles que les tiennes ; voudrais-tu partager leur sort ?

—Que la volonté de Dieu soit faite, répondit l’étranger. Mets ces deux hommes en liberté, et moi, avec leur aide, je délivrerai ton pays. Ces hommes ne sont pas des imposteurs comme tu l’as naturellement supposé, mais ils ont manqué de prudence. Leur égoïsme est cause de leur malheur. S’il plaît à ton altesse, je vais te conter leur histoire, qui est aussi la mienne propre. Il était une fois, au lointain pays du Soleil couchant, un marchand à qui la fée Science avait donné un cadeau consistant en trois sacs magiques, dont le contenu était inépuisable. Il suffisait d’épandre un peu du contenu des trois sacs sur le sol, et le sable le plus pauvre produisait au centuple. Quand le marchand fut sur le point de mourir, il fit venir devant lui ses trois fils. Leur montrant le cadeau de la fée, il dit : “Je vous lègue en commun ces trois sacs. Ils vous procureront honneur et richesse, si vous restez unis et vous ne séparez jamais. La substance dans le sac appelé Azote fait pousser les plantes rapidement ; celle du second sac qui se nomme Phosphore grossit les grains et emplit les épis ; celle du troisième sac, Potasse, donne aux plantes vigueur et santé ; elle rend le blé nourrissant et procure aux fruits toute leur saveur. Les plantes, que, pauvres mortels, nous devons cultiver pour notre pain quotidien, ne peuvent désobéir à aucune de ces lois. Malheur au jour où vous vous querellerez pour la possession de ces sacs et où vous irez par des chemins différents ! *C’est seulement quand leur contenu travaille à l’unisson* que l’on obtient la bénédiction de la bonne fée qui m’a donné les trois sacs. Pensez-y bien !” Ayant dit, le marchand rendit l’âme. Mais les fils se disputèrent et n’écoutèrent pas les paroles de leur père. Ils allèrent se partager l’héritage, chacun prenant un sac. Le frère aîné prit celui qui obéissait au génie Azote, le second celui qui emplissait les épis de blé d’Inde, et le troisième, le sac dans lequel habitait le génie Potasse. C’est moi le plus jeune frère, O roi ! Mes deux frères s’en allèrent en campagne parmi les cultivateurs et leur promirent de riches récoltes au moyen de leurs sacs s’ils leur donnaient de grosses sommes d’or. Les cultivateurs les crurent et les payèrent bien ; mais quand je leur dis que le pouvoir magique de Potasse était nécessaire pour donner au grain vigueur et santé, ils me repoussèrent, car ils n’avaient plus d’argent. Mais le pouvoir magique ne s’exerce pleinement que lorsqu’Azote, Phosphore et Potasse travaillent à l’unisson, et mon sac, avec le génie Potasse, ils ne l’avaient pas. Ainsi les gens ne reçurent rien en échange de l’argent qu’ils avaient dépensé, et quand mes frères retournèrent l’année suivante, ils furent reçus avec des insultes et des mauvais traitements, et chassés. Et voilà qu’ils sont aussi venus à toi. O roi ! écoute-moi et considère combien peu utile pouvait être chacun des frères travaillant seul pour toi, puisque la volonté de la fée exigeait que les trois sacs soient alliés ensemble pour produire leur bienfaisance au sol. Mais, ô roi ! si tu es généreux et accorde la liberté à mes frères, afin que nous puissions travailler tous trois en commun, alors, toi et ton pays serez prospères à jamais !

Alors, le roi parla :—“Si c’est la vérité que tu as dite, étranger, ma fille sera tienne et une partie de mes biens ; mais, si tu as menti, tu sera mis à mort.”

Confiant cependant, le roi envoya son intendant avec l’étranger à la prison. Et, quand Potasse vit ses frères, les embrassant, il leur dit : “Mes chers frères ! Ne savez-vous pas que vous m’avez fait tort ? Pourquoi vouloir me laisser en arrière, moi, le plus jeune ? Vous auriez dû savoir que sans moi, Potasse, vous ne pourriez rien accomplir. Maintenant, je suis venu vous porter secours. Promettez de rester avec moi, vous et vos sacs, et vous serez libres.”

Les frères, tout joyeux, acceptèrent volontiers et dirent:—"Nous voyons que nous avons eu tort; à l'avenir, nous marcherons la main dans la main." Les frères puisèrent dans les trois sacs et en mêlèrent le contenu sur les champs qui se mirent à produire du grain, de la paille, des fruits et du vin en quantité. A partir de ce moment, la famine fut bannie du royaume. Le roi, à nouveau fut heureux. Il voulut donner sa fille en mariage au plus jeune frère, Potasse. Mais ce dernier dit: "Roi des croyants, puisse le Dieu de justice te récompenser de ta bienveillance, mais nous ne pouvons plus longtemps rester dans ton pays. C'est la volonté divine que Potasse, Phosphore, et Azote doivent aller en tous pays accomplir leur mission bienfaisante. Rappelle-nous au moment des semailles, et nous verrons à ce que ton blé pousse avec vigueur et à ce que tes arbres fructifient."

Chargés de cadeaux les trois frères prirent congé, honorés et estimés des vieux comme des jeunes. Puis, chaque fois que revient l'époque des semailles, le roi envoie son messenger pour ramener en son royaume les trois frères—*Potasse, Phosphore, et Azote*. Et depuis que la bonne Providence a permis à la fée Science de révéler au monde entier la vertu des trois substances des sacs: azote, phosphore et potasse, les plantes de la terre ont toujours donné de splendides récoltes à ceux qui leur ont fourni généreusement ces fertilisants.

JEAN-CHS MAGNAN,  
*Agronome.*

St-Casimir de Portneuf, P. Q.

N. B. Cette merveilleuse histoire est en partie inspirée de celle publiée par le Bureau canadien de la N. V. POTASH EXPORT Co., avec la bienveillante permission de MM. Henry Lefèvre et Lucien Therrien, agronomes, attachés au service de cette importante compagnie dont le siège social se trouve à l'Édifice de la Banque Royale du Canada, No. 814.—Montréal.

## AUTOUR D'UN LIVRE (1)

OPINION DE M. L'ABBÉ J.-A. PELLERIN

Principal de l'École normale de Nicolet

### APPRÉCIATION SOMMAIRE DE "UN PÈLERINAGE A L'ÉCOLE DE RANG"

*Monsieur le Surintendant,*

*L'École.*—

"La vérité est que la presque totalité de nos écoles, dans le rang, sont d'humbles maisonnettes de bois sans aucun cachet d'architecture, d'une nudité intérieure absolument désolante, jetées négligemment sur un terrain inculte!" (p. 94, 95).

Certaines écoles rurales justifient ce tableau. Basses, exigües, fenêtres rares, murs noircis cour de récréation étroite et dénudée: elles ont un air minable.—Mais le tableau est poussé jusqu'à la charge. Si l'aspect désolé de quelques écoles rurales appelle de promptes améliorations, la "presque totalité" ne présente pas une mine si rébarbative qu'elles enlèvent tout prestige à l'instruction que nos enfants vont chercher sous leur toit.

*L'Architecture.*—

C'est un rêve d'esthéticien que de vouloir orner nos campagnes, où des paysans travaillent dur pour gagner le pain quotidien, d'écoles de briques ou de pierres. Comme tous les rêves, il ne s'accorde guère avec la réalité. Soyons plus modestes, ce qui ne dispense pas d'avoir du goût. Sans accroître sensiblement le coût de construction, on peut perfectionner la ligne architecturale et donner à nos petites écoles une physionomie franchement canadienne. Ne

(1) Voir *L'Enseignement Primaire* de septembre, octobre et novembre 1929.

suffit-il pas, pour atteindre à cet idéal, de conserver ou, si elle s'est perdue, de retrouver l'élégante simplicité de nos vieilles maisons campagnardes? Nos pères construisaient avec goût et à peu de frais.

*Propreté et hygiène.*—(p. 110).

A défaut d'art, nos écoles doivent plaire par leur propreté. Murs peints ou blanchis à la chaux, mobilier scolaire sobre, mais soigneusement entretenu, en voilà assez pour contenter les exigences enfantines et illustrer la leçon d'ordre et de propreté donnée par l'institutrice.

Quant à l'hygiène, de récents progrès permettent de croire que nos commissions scolaires, stimulées par des inspecteurs mieux avertis, encouragées et guidées par les médecins de l'unité sanitaire dans les comtés où cette bienfaisante institution est établie, sont résolument engagées dans la bonne voie. Dans ce domaine il reste cependant beaucoup à entreprendre.

*Cour de récréation et embellissement.*—(p. 112):

Les cours de récréation de nos jeunes écoliers campagnards méritent bien un peu les sévères reproches fulminés par l'abbé Lapalme. Pourquoi cette exigüité, quand on sait que l'enfance a besoin d'espace pour s'ébattre? L'éducation physique, dont les jeux sont un élément essentiel, développe les muscles et prépare les corps sains, robustes, harmonieux, baromètre de la santé physique d'une race. L'élargissement des cours de récréation autour des écoles existantes entraînerait des dépenses difficiles à consentir; du moins, embellissons-les.

Pas de parterre, sauf dans les municipalités assez riches pour se payer ce luxe, mais des arbres, des plantes d'ornementation. Le coup d'œil y gagnerait, et les enfants, un peu vandales par nature, apprendraient le respect dû à ces ornements naturels et l'art d'agrémenter, en les rendant plus salubres, les alentours de leurs futurs foyers. On ne peut qu'applaudir à l'initiative prise par le département de l'Instruction publique de relever d'un peu de verdure et d'ombrage la nudité morne des cours de récréation. Il s'agit d'étendre le mouvement.

*Archives et Bibliothèque.*—(P. 117):

L'auteur du "Pèlerinage" parle d'archives sans beaucoup de précision. Pourquoi nos écoles de rang ne possèderaient-elles pas des registres semblables à ceux de nos collèges classiques? Les noms des élèves y sont consignés avec soin, leurs notes de travail, points conservés sur devoirs et leçons; mention est faite aussi de leurs absences de classe. La tenue de ces registres exige peu de temps; elle permettrait aux parents de mieux suivre les progrès de leurs enfants et de constater leurs négligences; ce serait aussi une source de renseignements pour le curé qui s'occupe de recruter des sujets d'élite pour les collèges classiques ou même commerciaux. Des archives ainsi tenues pourraient rendre de réels services. Craignons toutefois d'alourdir la tâche déjà onéreuse de la maîtresse.

Au sujet de la bibliothèque, il y aurait long à dire. Un professeur sans livres est un artisan sans outils. Si une institutrice n'a pas à portée de main des ouvrages où se renseigner, son zèle manquera à coup sûr d'un élément de fécondité. Là-dessus l'abbé Lapalme a raison de gémir; il a raison de désirer "un rayon pour l'institutrice et quelques rayons pour les enfants, surtout les plus âgés." Les manuels sont souvent des résumés secs, sans couleur et sans vie, qui ne disent rien à l'imagination et à la sensibilité de l'enfant. Pour qu'une maîtresse, débutante surtout, puisse y mettre un peu de lumière et de chaleur, elle aura besoin d'ouvrages plus développés. La revue *L'Enseignement Primaire*, collectionnée et reliée, lui rendrait de réels services. Rien n'empêche d'ajouter à cette collection quelques ouvrages d'histoire du Canada, un traité élémentaire de pédagogie, un catéchisme expliqué.

L'enfant, pas plus que la maîtresse, ne fera beaucoup sans livres. S'il ne lit que ses manuels, il ne parviendra jamais à s'exprimer avec grâce et à écrire avec élégance.

L'on commence à nous donner au pays des ouvrages pour les enfants, et je ne doute pas que, à l'instar des collections enfantines françaises, l'on ne fournisse bientôt une excellente bibliothèque canadienne pour les enfants de nos écoles.—Quand la maîtresse et les élèves auront leur bibliothèque, il arrivera certainement que tous n'en tireront pas tout le profit qu'on en pourrait attendre; quelques-unes grossiront certainement leur petit capital intellectuel. N'est-ce pas assez pour promouvoir l'idée?

*Outillage scolaire* —(p. 104, 105):

Point de salut pour l'enseignement primaire, semble-t-il, si on ne convertit vite nos écoles rurales en musées.—Vraiment, l'abbé Lapalme a lu Rousseau. A quoi bon des statues, des

bustes de héros et tant de cartons? L'enfant vit beaucoup d'intuition, cela est indéniable; dès lors la maîtresse soucieuse de la vérité psychologique s'appliquera à parler aux sens de l'enfant, à son imagination en rendant son enseignement plus concret et plus vivant. Qu'elle craigne pourtant de sacrifier la mémoire.—Des images à motifs bibliques seront utiles à l'enseignement du catéchisme, des cartes murales à celui de la géographie et de l'histoire. Mais n'allons pas, à l'exemple du précepteur d'Émile, créer un milieu artificiel sous prétexte d'en tirer une leçon de choses. Quelles ressources pédagogiques n'offre pas la campagne avec ses églises, ses maisons, ses bâtiments, la variété des herbes et des fleurs, à la maîtresse qui saurait les utiliser pour aiguïser l'esprit d'observation chez l'enfant et enrichir son vocabulaire. Puis, si elle se sent un peu de doigté, le croquis tracé sur la planche noire lui servira à rendre présents les objets dont elle parle. Voilà, certes, un outillage moins compliqué que l'amas de cartons, l'assortissement de miniatures de l'abbé Lapalme, et d'une valeur éducative non moins certaine.

*L'Institutrice: son salaire, sa compétence.*—

Après beaucoup d'autres pédagogues, l'auteur d'un *Pèlerinage* favorise l'augmentation du salaire des maîtresses. C'est un point qu'on ne conteste plus guère aujourd'hui, encore qu'une sage lenteur soit de mise dans la réforme à opérer. En haut lieu on s'occupe présentement de faire l'éducation du peuple, et je crois que les efforts faits en ce sens, depuis quelques années, ne sont pas restés infructueux.

Mais "l'échelle des salaires doit-elle correspondre au catalogue des diplômes (p. 224)?"—L'abbé Lapalme ne voit pas d'autres facteurs à considérer, et pourtant il en existe. Pour deux débutantes dans l'enseignement, dont l'une normalienne diplômée et l'autre munie du brevet du Bureau central, il est rationnel et équitable de déterminer leur salaire d'après la valeur des diplômes, c'est-à-dire, d'accorder la préférence à la normalienne, car cette dernière reçoit certainement une formation supérieure à celle de l'autre. Quant aux autres, je crois qu'il faudrait aussi tenir compte de leurs années de service et des succès remportés dans l'enseignement. De nos divers foyers de formation intellectuelle et morale sont sorties des maîtresses fort bien préparées à leur mission, d'autres plus médiocres. Ce qui fait la valeur d'une institutrice, c'est sans doute la somme de connaissances acquises sous la direction d'habiles professeurs, assimilées par la réflexion; c'est aussi le savoir-faire, don de la nature et fruit de l'étude, l'ardeur au travail que l'amour du métier alimente et soutient, le dévouement qui plonge ses racines dans la charité évangélique. L'abbé Lapalme ne tient aucun compte de ces facteurs, et je crois qu'il a tort. Il fixe aussi une différence de traitement trop élevée entre ces deux catégories d'institutrices.

Ses idées sur la compétence de la maîtresse me paraissent plus justes. Il a raison d'exiger qu'elle soit imbuë de sa religion et saturée de l'histoire de l'Église (p. 167).—Je suis encore avec lui lorsqu'il demande qu'elle sache autre chose, en histoire, que des dates et un catalogue de noms propres (p. 187).—Sa dissertation sur la nécessité de la culture classique me laisse quand même rêveur (p. 197).—A l'en croire, aucune institutrice n'assumerait le ministère de l'enseignement à moins de posséder déjà une vigoureuse personnalité. L'ensemble des qualités qu'il lui demande: cette facilité d'analyse et de synthèse, cette connaissance des âmes (p. 206), cette langue riche et précise, n'appartiennent que rarement à son âge; des études poussées à ce point supposent des aptitudes, du temps, de l'argent. Combien de nos jeunes campagnardes réunissent d'aussi abondantes ressources?—

Non, le mal dont souffrent nos écoles rurales ne réside pas dans l'incompétence des maîtresses. La formation qu'elles reçoivent des religieuses ne les laisse pas au-dessous de leur tâche; elle reste tout de même susceptible de perfectionnement, comme toutes les choses humaines. C'est pourquoi des cours de vacances seraient à souhaiter. Quel encouragement pour les institutrices! Quels avantages aussi! Elles prendraient contact les unes avec les autres; du coup elles se sentiraient moins isolées. Elles échangeraient leurs expériences, et la vieille maxime demeure qui veut qu'expérience passe science. Surtout, en écoutant des leçons de pédagogie bien au point, elles compareraient leur méthode avec la méthode des spécialistes de l'enseignement primaire.—Quand notre province aura-t-elle la bonne fortune d'être dotée de ces institutions?

*Bureau central des examinateurs, inspectorat.*—

L'abolition du Bureau central des Examinateurs, écrit l'abbé Lapalme (p. 160), semble s'imposer. Il a rendu des services jusque-là. Maintenant dix-sept écoles normales doivent suffire au recrutement de nos maîtresses d'écoles."

La cause est entendue, jugée l'institution n'a plus qu'à disparaître. Voilà qui est radical. Pareille attitude m'étonne et m'inquiète. Mieux vaut réformer que chambarder. Je suis opposé à l'abolition du Bureau des Examineurs pour deux raisons: une raison de justice et une raison d'opportunité.

Serait-il juste, en effet, de signifier à nos communautés de religieuses enseignantes qu'à l'avenir aucun diplôme ne sera décerné aux élèves formées dans leurs couvents? C'est à coup de sacrifices qu'elles ont fondé et maintenu ces maisons de formation, et on leur couperait les vivres?—On voudrait les supprimer qu'on ne s'y prendrait pas autrement. Il y a même danger que des réformateurs maladroits et peu consciencieux ne contribuent à miner leur crédit par des attaques à peine déguisées, des critiques intempestives.—Un autre point de vue est également digne d'attention. Nos couvents sont plus faciles d'accès pour nos jeunes campagnardes que les écoles normales: elles s'y instruisent à meilleur compte, elles sont moins éloignées du foyer familial. Au moment où on travaille à améliorer le sort de la classe agricole, il me paraît imprudent d'accroître ses dépenses et de découronner les institutions à la construction desquelles elle a parfois fourni un apport appréciable.

On affirme avec assurance que "dix-sept écoles normales doivent suffire au recrutement de nos maîtresses d'écoles."—Eh bien, je ne partage pas ce sentiment. Voici des chiffres. Le diocèse de Nicolet compte 581 écoles primaires. Sur ce nombre on peut dire que 550 environ sont dirigées par des institutrices laïques. Or, ces écoles rurales sont desservies par une seule école normale, laquelle décerne annuellement à peu près 43 diplômes. C'est là la moyenne des quatre dernières années. Ce qui veut dire que notre école normale ne peut suffire au recrutement des institutrices de ce diocèse, que si ces dernières enseignent pendant une *vingtaine* d'années. Je dis "une vingtaine d'années", et je m'explique. De ce nombre 43 il faut déduire une dizaine de diplômes décernés à des filles de l'Ouest, du Témiscamingue et des autres diocèses. Et, sur les 33 qui restent, il y en a qui entrent dans les communautés religieuses ou qui n'enseignent pas. Je ne crois donc pas exagérer en affirmant qu'il nous faudrait quatre ou cinq écoles normales pour suffire au recrutement des institutrices laïques de ce diocèse. Je suppose que nos normaliennes diplômées font en moyenne 4 ou 5 années d'enseignement.

Si le Bureau des examinateurs ne répond plus aux besoins de l'enseignement primaire, on peut y toucher sans le démolir pour le mettre au point. Une réforme à tenter avant toute serait de soumettre les candidates au diplôme élémentaire à un examen plus sévère. Par ce moyen d'application simple on éliminerait les jeunes filles insuffisamment préparées à remplir la fonction d'institutrice.

L'inspection des écoles de rang est-elle bien organisée? L'abbé Lapalme n'en a pas contre les inspecteurs, seulement il les trouve surchargés. "A la vérité, écrit-il (p. 140), l'inspecteur ne peut suffire à toutes les tâches qui s'imposent."—C'est possible. Et pourtant on peut se demander sans manquer d'égard envers ce respectable fonctionnaire, s'il apporte toujours à l'accomplissement de son devoir d'état le zèle et le dévouement d'un apôtre. Surveiller et rédiger des rapports, cela ne demande qu'un peu de ponctualité; mais diriger des maîtresses par de sages conseils, les encourager, les soutenir, les stimuler, c'est cela qui exige de la compétence pédagogique, de la fermeté, une bonne dose de générosité.—Soit dit en passant que l'inspecteur de Nicolet m'inspire beaucoup de confiance.

Faut-il borner sa juridiction à un maximum de vingt-cinq écoles, ou lui donner des suppléants (p. 140)?

Vingt-cinq écoles pour un seul inspecteur, ça me paraît trop peu. Je crois qu'en confiant une centaine d'écoles à chaque inspecteur, on resterait dans les limites du bon sens.—Quant aux suppléants, je ne vois pas qu'une normalienne puisse faire un travail bien efficace, à moins d'avoir une dose de tact peu ordinaire. Le suppléant naturel de l'inspecteur, c'est le curé de la paroisse, et à ce propos, je trouve très heureuse la suggestion de l'abbé Lapalme. Pourquoi, en effet, le curé ne ferait-il pas partie, ex officio, de la commission scolaire, à la campagne (p. 129).?

*Programme et Méthode.* —

Malgré la longueur de cette analyse critique, je ferai quelques observations sur l'enseignement de la langue française et sur ce qu'on appelle volontiers la "ruralisation" de l'école de rang.

Inutile de gémir longuement sur les défauts de notre articulation, la mollesse de notre prononciation.—"Ce qui importe, écrit l'abbé Lapalme (p. 63), c'est de mettre toutes nos écoles, celles de la campagne donc, au rythme de la méthode phonétique."—Pratiquée

avec mesure et discrétion, me semble-t-il, cette méthode aidera l'enfant à mieux parler sa langue en le guérissant de ses habitudes de paresse et de laisser-aller. Il est possible aussi de munir nos petits campagnards d'un vocabulaire plus pur, plus précis, plus riche. Cette étude du vocabulaire à l'école primaire est-elle assez poussée et assez méthodique? "L'effort, marque justement l'abbé Lapalme (p. 71), est éparpillé et porte sans obstination sur trop d'objets, combien souvent en dehors de l'observation possible de l'enfant."—Toutefois, la loyauté nous oblige à confesser que la bonne volonté de la maîtresse est entravée par la pénurie de "manuels plus appropriés".

Nos paysans s'expriment sans correction, beaucoup par apathie intellectuelle et aussi faute de connaître la syntaxe française. Je constate le défaut sans avoir le courage de le leur reprocher. Exception faite de l'élite, bien peu de peuples peuvent se flatter de posséder une science un tant soit peu approfondie des règles de la grammaire.

Si le nôtre n'échappe pas à la loi commune, une certaine indulgence n'a rien de déplacé. Un moyen d'atténuer les effets de ce vice, ce serait sans doute de soumettre l'enfant à un régime rigoureux d'analyse grammaticale et logique. Au reste, n'est-ce pas ce qui se pratique déjà dans nos écoles rurales?

Quant à la ruralisation de l'école, le problème est complexe. "Les professeurs agronomes" réclamés par l'abbé Lapalme (p. 161), aussi bien que ses "maîtresses d'économie domestique", contribueraient-ils vraiment à attacher l'enfant à la terre en l'initiant à son métier d'agriculteur? On peut en douter. On obtiendrait de meilleurs résultats, je crois, en imprégnant l'enseignement de l'esprit agricole. C'est d'ailleurs la solution proposée par *L'Enseignement primaire*, c'est aussi le sentiment des Principaux des Écoles normales, tel qu'exprimé au Congrès de l'automne dernier.—Des essais sont tentés dans certains comtés de la province, notamment, dans Rouville; espérons que la période des expériences et des tâtonnements ne s'éternisera pas.

*Conclusion.*—

Il est plus que temps de conclure. L'ouvrage de l'abbé Lapalme renferme des critiques, des suggestions, beaucoup d'idées justes et fécondes, d'autres plus discutables et un peu ahurissantes à cause de leur apparence de sophisme. Il fait réfléchir, et c'est un mérite. L'auteur est sûrement bien intentionné, désintéressé, son enquête est conduite avec logique et chaleur. Mais il a le tort, à mon avis, de se montrer trop exigeant. Il demande à l'école primaire de sculpter dans l'enfant l'homme et le citoyen, de l'entraîner à son métier (p. 161).—Il dépasse le but. A trop hausser l'instruction primaire, il en vient jusqu'à la confondre avec la formation classique. Péché d'idéaliste, si l'on veut; en une matière aussi importante, manquer d'esprit positif équivaut à une méprise.

Il pêche encore d'une autre manière. Le portrait qu'il trace de la maîtresse souffre du même défaut de réalisme. Il la peint, comme Corneille a fait avec ses personnages, plus grande que nature. Pareille exagération part d'un naturel excellent et n'entraîne pas de bien graves conséquences. En projetant sur l'horizon de notre système d'écoles rurales l'image de l'institutrice telle qu'elle devrait être, l'abbé Lapalme pose sous notre regard édifié un modèle attirant et suscite l'ambition de la copier. Revenu dans le champ des réalités, on se dit, non sans une pointe de regret, que ce n'est pas de sitôt que notre personnel enseignant à la campagne possèdera une si belle culture littéraire.

L'instruction publique dans la Province de Québec, quoi qu'en pense l'auteur d'un *Pèlerinage à l'École de Rang*, ne rétrograde pas. Il est même exagéré de dire qu'elle est stationnaire, qu'elle n'a fait aucun progrès depuis une vingtaine d'années. Et il y a lieu d'espérer que la coordination des initiatives privées et l'encouragement des pouvoirs publics permettront à l'école rurale de réaliser de nouveaux progrès.

## OPINION DE M. E. LITALIEN

### Inspecteur des écoles du comté de Témiscouata depuis 1914

Monsieur le Surintendant,

J'ai l'honneur de répondre à votre lettre en date du 13 mars dernier et de vous remercier pour l'envoi du volume intitulé: "Un Pèlerinage à l'École de Rang". J'ai lu avec un vif intérêt cet ouvrage et crois devoir vous déclarer sincèrement ce que j'en pense.

L'abbé Lapalme ne craint pas d'affirmer que depuis dix ans, aucun changement ne s'est opéré à l'école du rang, que c'est l'état de stagnation qui y a prévalu. Cette affirmation, en autant que les écoles de la région de Témiscouata sont concernées, est absolument erronée, et je le prouve.

Depuis 10 ans, le salaire moyen des institutrices d'écoles élémentaire de ma circonscription a été augmenté de \$104.00. Il y a eu également augmentation sensible de la présence moyenne des élèves, laquelle est maintenant de 80.8% de l'inscription. Le stage scolaire a été sensiblement prolongé et il y a une augmentation de 192 dans le nombre d'élèves qui suivent les cours supérieur et complémentaire. De plus, toutes les vieilles maisons d'écoles qui existaient il y a 10 ans ont été remplacées par des constructions nouvelles et pourvues d'un mobilier perfectionné.

A la page 29 de son livre, l'abbé Lapalme dit: "La population rurale n'a pas les chefs qu'elle attend:" et c'est la faute de la petite école. L'auteur oublie sans doute que la plupart de nos grands hommes sont nés à la campagne et ont reçu à l'école rurale leur première formation. C'est ce que se plaisent à reconnaître Son Éminence le Cardinal Rouleau et l'honorable Ernest Lapointe, pour ne nommer que quelques-unes des gloires de Témiscouata.

Plus loin, le même auteur, parlant des difficultés qu'éprouvent maints étudiants pendant leur cours classique et des échecs qu'ils subissent plus tard dans l'exercice de leur profession, rend l'école primaire responsable de cet état de choses. Cette dernière école, qu'on le sache bien, est l'école des éléments; son but est de donner les notions fondamentales des connaissances indispensables à tout homme avant d'aborder aucune spécialité qui fait suite à l'école primaire. (Art 5 des R. C. C.) Et ce but, dans les écoles de mon district d'inspection, est généralement atteint. Au reste, l'artiste dont le ciseau serait impuissant à donner à une figure l'expression désirée ne devrait attribuer qu'à lui-même son insuccès au lieu d'accuser l'ouvrier qui a donné à la pierre sa première ébauche.

L'école primaire, dit-on à la page 68 du volume, est réduite à son minimum d'efficacité. Peut-on lancer plus grave injure à la face des membres distingués du Comité catholique et de nos maîtres et maîtresses d'écoles, les meilleurs serviteurs pourtant de notre province.

J'entends déjà les bravos, les cris de joie que ne manqueront pas de pousser bien haut les ennemis de notre race à la lecture de ce paragraphe. Forts de cette affirmation qui vient d'un des nôtres, d'un prêtre, ils ne manqueront pas de s'en servir pour mieux dénigrer les écoles de notre province. Je ne prétends pas que l'école du rang a atteint son maximum d'efficacité, mais je suis en état de pouvoir affirmer qu'elle s'est déjà grandement améliorée, qu'elle est engagée dans la voie du progrès et produit, aux points de vue de l'éducation et de l'instruction, de sensibles résultats.

Prétendre qu'à l'école rurale, l'étude du vocabulaire est réduite à presque rien (page 71 du volume), c'est ignorer les exigences du programme d'étude et le souci qu'ont les institutrices de faire de ce programme une sérieuse application. Les cahiers journaliers des élèves sont là pour attester l'attention que reçoit l'étude du vocabulaire; ils prouvent aussi que les tableaux synoptiques sont d'un usage courant à l'école rurale, contrairement à ce qu'affirme l'abbé Lapalme.

A la page 109 de son ouvrage, ce dernier proclame qu'à l'école du rang, le Service d'hygiène est inconnu et que le médecin ne fait pas de visite. Mais, n'avons-nous pas, dans mon district comme dans les districts voisins, l'unité sanitaire dont les membres, médecins et gardes-malades visitent plusieurs fois l'année chaque école, examinant chaque élève en particulier, adressant ensuite aux parents un bulletin relatif à l'état de santé de leurs enfants?

Ces officiers travaillent en collaboration avec l'inspecteur d'écoles, profitent des réunions d'institutrices convoquées par ce dernier, donnent des conférences sur l'hygiène et font partout une généreuse distribution de littérature et d'illustrations sanitaires. Le résultat de cette campagne, c'est qu'aujourd'hui nous trouvons des élèves propres dans des écoles propres.

Pour réfuter une autre affirmation erronée, je dirai que *L'Enseignement Primaire* est relié dans toutes les municipalités de mon district, à deux ou trois exceptions près. L'inspecteur, affirme l'abbé Lapalme, à la page 132 de son livre, n'a pu tirer les écoles de la routine. Et, plus loin, "L'inspecteur visite en 4 heures 4 ou 5 écoles." Enfin, "L'inspection demande toujours en vain des améliorations aux écoles".

Les sensibles progrès réalisés dans les écoles de ma circonscription, au point de vue enseignement aussi bien que du côté matériel, sont dus, pour une large part, au travail que j'ai fait

auprès des institutrices et des commissaires d'écoles. A celui qui cherche la routine, je conseil-lerai d'aller frapper ailleurs qu'à la petite école. Si des inspecteurs ont visité dans 4 heures, quatre ou cinq écoles, ce ne sont là, je le crois du moins, que des cas exceptionnels. Mais que l'inspection des écoles, dans les conditions où elle se fait actuellement, ne produise pas toute l'efficacité qu'on pourrait en attendre, c'est un fait généralement admis, et je suis bien persuadé que cette lacune cessera bientôt, car le Gouvernement vient d'élever les traitements des inspecteurs et se propose d'augmenter le nombre de ces derniers.

L'auteur, à la page 154 de son livre, déplore l'absence de l'enseignement ménager à l'école rurale et il a, selon moi, parfaitement raison. Au congrès de l'enseignement ménager tenu à St-Pascal en 1925, j'ai émis le vœu que cet enseignement ait sa place obligatoire à l'école primaire élémentaire. Le Comité catholique n'a pas jugé à propos de donner suite à ce vœu. Il y a là, à mon point de vue, une lacune; le plus tôt elle sera comblée et le mieux ce sera pour nos jeunes filles.

"La plupart des enfants les mieux doués doublent ou triplent les années du cours et les "enfants de 13 à 15 ans ne sont pas rares en 3e et 4e années". (page 156).

A cela, je répondrai que, dans mon district, les élèves qui doublent une année du cours sont les rares exceptions et qu'on voit plus d'enfants de 10, 11 et 12 ans en 5e année qu'on en trouve de 13 à 15 ans en 3e et 4e années. Les élèves qui doublent une année du cours sont peu doués ou n'assistent pas régulièrement à l'école.

"L'abolition du Bureau central s'impose. Les 17 écoles normales doivent suffire à fournir des titulaires." (page 160).

J'ai dans mon district, 150 institutrices laïques. De ce nombre, 15 seulement sont des normaliennes et 135 ont obtenu un brevet du Bureau central. Après avoir pendant 15 ans visité les écoles, je ne serais pas en état d'affirmer que les normaliennes font une meilleure classe que les diplômées du Bureau central. Voilà qui se passe de commentaires.

"Nos maîtresses d'écoles ne préparent pas leur classe." (page 161).

Chacune des institutrices de mon district prépare ses classes et inscrit ces préparations dans un cahier spécial qu'elle doit me soumettre à ma visite.

"Grouper deux ou trois cours pour quelques leçons, ça ne vaut rien en pratique." (page 163).

Quiconque a déjà enseigné sait combien il est facile d'intéresser des élèves de deux ou trois cours à la fois, soit par une leçon de catéchisme, d'histoire, de dessin, etc. Après avoir enseigné moi-même pendant neuf années au cours desquelles il m'a fallu souvent recourir à cet enseignement collectif, je suis en mesure de pouvoir assurer qu'il produit toujours de bons résultats et épargne un temps précieux.

Voilà comment je crois devoir réfuter quelques-uns des arguments employés par notre critique pour appuyer sa thèse, à savoir que notre école rurale n'a pas avancé depuis 10 ans. Non, la situation de cette école n'est pas aussi sombre qu'on a voulu le faire croire, loin de là. Sans doute, il y a lieu d'améliorer encore beaucoup notre petite école, mais on ne peut nier qu'elle est et depuis longtemps déjà, engagée dans la voie du progrès. Nos institutrices, quoique bien mal payées, il faut l'admettre, se dévouent à leur tâche et rendent, par l'éducation et l'instruction qu'elles donnent aux enfants, des services incalculables.

Nos commissaires d'écoles, généralement, se rendent volontiers aux demandes d'améliorations qui leur sont faites par l'inspecteur, surtout si ce dernier peut leur parler de vive voix.

Quant à la population rurale, si elle n'est pas toujours très instruite, elle possède un jugement solide, une bonne volonté et un esprit de progrès qui n'a pas été étranger aux améliorations que j'ai signalées précédemment.

Nos campagnards, heureusement, ne sont pas ce que le ferait croire le livre de l'abbé Lapalme. Contrairement à ce qu'affirme ce dernier, on lit, on se renseigne à la campagne et, dans toute la région de Témiscouata, je ne connais pas de paroisse organisée qui ne possède sa bibliothèque paroissiale où, chaque dimanche à l'issue de la messe, nos bons cultivateurs vont échanger les livres déjà lus pour d'autres qu'ils liront en famille après la prière du soir.

---

**OPINION DE M. J.-H. LANE**


---

**Inspecteur dans les comtés de Bonaventure, Matane et Matapédia depuis 1919**


---

*Monsieur le Surintendant,*

Il serait trop long de faire une dissertation sur chaque chapitre du volume de M. l'abbé Lapalme. Je me permettrai d'exposer succinctement la situation dans mon district d'inspection.

L'école rurale végète en quelques endroits, surtout dans les nouvelles paroisses, dans les endroits de colonisation, mais règle générale, dans les vieilles paroisses surtout, il y a de la vie, de l'émulation et des succès: notamment à St-Octave-de-Métis, Padoue, Sayabec, Val-Brillant, Amqui, St-Alexis-de-Matapédia et ailleurs.

L'auteur s'attaque à l'école rurale parce que les lettrés ne sont pas assez nombreux; mais la formation première ne se fait-elle pas dans la famille. Que peut faire une institutrice qui n'a les enfants sous sa direction que pendant CINQ heures de classe par jour et cela pendant près de DEUX CENTS jours dans l'année, lorsqu'ils fréquentent régulièrement l'école? Les élèves retournent dans un milieu défavorable, à la maison paternelle, et perdent les bons conseils de la journée, n'ayant sous les yeux qu'un langage et des mœurs en contradiction avec les enseignements de l'école. Ne peut-on pas aussi jeter la pierre aux maisons d'éducation secondaires? Que de jeunes gens internés pendant DIX mois dans un foyer d'éducation intense reviennent dans leurs familles sans amélioration, pour ne pas insinuer davantage, sans véritable éducation.

Cette éducation se puise au sein de la famille et surtout par l'observation. Plusieurs gens qui n'ont jamais fréquenté les écoles rurales ne sont pas plus ni mieux éduqués que les gens qui les ont fréquentées.

L'homme de la campagne n'a pas le vernis de l'homme de la ville, mais il a le bon sens, et le nombre d'illettrés diminue rapidement. Les mœurs d'autrefois disparaissent, mais faut-il blâmer l'école de rang: c'est l'ambiance: cela vient de partout.

L'auteur prétend que le peuple devrait savoir parler correctement, c'est une utopie: où voit-on cela? Les lettrés eux-mêmes ne parlent pas correctement et ils n'ont pas tous passé par l'école du rang.

Le peuple devrait savoir lire: il y a amélioration. Les enfants des écoles lisent bien et même très bien en maints endroits. Il faut admettre que les progrès sont parfois lents, en voici les causes: défaut d'assiduité, travaux des champs, travaux dans les chantiers, maladies épidémiques, catéchismes. Les élèves, en général, perdent beaucoup de temps et le catéchisme préparatoire à la communion solennelle se fait en tout temps de l'année; SIX, SEPT et même HUIT semaines de classe sont perdues, sans parler d'un jour ou deux par mois de catéchisme de persévérance.

A part cela, les institutrices écourtent les heures de classe, prennent des congés supplémentaires.

La méthode phonétique s'enseigne dans plusieurs écoles, mais on ne sait pas l'enseigner, et les succès de cette méthode ne sont pas très appréciables; toutefois les petits enfants apprennent à lire assez couramment pour la plupart dans leur première année de scolarité.

Le traité de phonétique serait un précieux auxiliaire, et un manuel approprié au milieu de l'enfant serait admirable pour la formation d'un vocabulaire riche et à point.

Un assez grand nombre d'institutrices ne sont pas compétentes; formation hâtive, aucune aptitude à l'enseignement, manque de volonté, de méthode, d'ordre et elles ne sont pas assez contrôlées. Cependant il y a encore une bonne amélioration depuis dix ans.

Pour l'école du rang, le programme actuel est trop surchargé. Six ou sept divisions, c'est beaucoup trop. Il faut nécessairement que des élèves de tel ou tel cours souffrent de cette multiplicité de divisions. Une institutrice fera bien avancer les petits et les grands: les autres restent stationnaires, une autre institutrice dépensera ses efforts pour le cours moyen et le cours inférieur, et dans les autres cours peu de progrès. Pour obtenir des succès dans tous les cours, il faut une institutrice compétente dans toute la force du mot et une telle institu-

trice ne peut résister à la tâche que pendant quelques années. On peut concentrer, on peut enseigner à plus d'une division à la fois, c'est vrai, mais la pratique en est difficile.

Quant aux maisons d'école, j'en compte QUARANTE-QUATRE bâties à neuf d'après le plan du Département qui paraît satisfaire les besoins de la région, et présentent un bel aspect. Les vieilles écoles ont été rafraîchies ou bien elles sont disparues, c'est encore de l'amélioration et c'est depuis dix ans.

On pourrait faire mieux pour le mobilier scolaire, on pourrait fournir davantage mais l'idée suggérée est trop forte.

Dans les commissions scolaires, il y a des lacunes. Défaut d'esprits ouverts, d'esprits larges, d'esprits pratiques: cela est dû au système. Aussi le travail est lent parfois; les visiteurs compétents n'ont aucune autorité, et souvent leurs idées, leurs demandes ne sont pas considérées. Les municipalités font bien des efforts et on ne peut presque pas leur demander davantage: ils tiennent leurs écoles ouvertes au prix de bien des sacrifices. Le cultivateur, le colon a tant à payer, taxes municipales, taxes scolaires, dîmes, répartitions d'église.

L'inspecteur a trop d'ouvrage, c'est bien le cas. L'auteur prétend et, avec raison, que cent écoles c'est trop, mais sait-il que l'inspecteur de la Matapédia en a plus de 170... ?

Le Bureau Central doit continuer, s'il disparaissait les écoles de rang n'auraient pas d'institutrices. Tous les gens n'ont pas les moyens d'envoyer leurs filles à l'École normale.

Je me permets d'indiquer quelques remèdes que je croirais efficaces.

#### COMMISSION SCOLAIRE.

Les visiteurs attitrés et compétents devraient avoir plus d'autorité sur la Commission scolaire. Il faudrait un Congrès régional tous les TROIS ans.

#### INSTITUTRICES.

Le Bureau Central devrait continuer à donner des certificats de compétence, ou de connaissances et il serait opportun qu'une école soit construite dans chaque région où les jeunes filles qui désirent enseigner et qui possèdent leur brevet passent quelques mois pour s'initier à l'enseignement, ou bien exiger que les Congrégations qui préparent les jeunes filles au brevet leur fassent faire la classe dans les différents cours pendant la SEPTIÈME année et délivrent un certificat d'aptitude à l'enseignement.

Il faudrait aussi établir un meilleur contrôle par des visites plus nombreuses dans leurs classes. Enfin imposer un certificat d'études à la fin de la QUATRIÈME année et de la SIXIÈME. Établir des congrès régionaux.

#### INSPECTEURS D'ÉCOLE

Subdiviser les districts et exiger TROIS visites par année. Confier 75 écoles de rang ou leur équivalent à chaque inspecteur.

*1ère visite.*—Visite d'initiation et de conférences. Visiter les écoles des débutantes surtout et de 2e année, leur montrer à faire la classe, passer dans les autres assez rapidement, tenir un feuillet sur chaque école relevant le classement de chaque élève, les méthodes, etc.

*2ième visite.*—Visite de contrôle. Du 15 janvier au 15 mars à peu près. Visiter toutes les écoles, faire un examen sérieux, renvoyer, sans appel, avec l'assentiment de la commission scolaire, après mûre délibération, les institutrices incompetentes, etc.

*3ième visite.*—Visite de sanction en MAI et JUIN, donner des concours, voir aux certificats, etc.

Des inspecteurs régionaux verraient les inspecteurs locaux, contrôleraient leur travail, leur viendraient en aide, etc.

#### SALAIRE DES INSTITUTRICES ET DES INSTITUTEURS.

Les municipalités devraient être invitées à donner un minimum de salaire: soit \$25.00 par mois, à toutes les institutrices sous contrôle. Sur SUCCÈS, note EXCELLENTE, 10 sur 10, le Gouvernement donnerait une prime de \$50.00. Pour la note TRÈS BIEN, 9 sur 10, la prime accordée serait de \$25.00, et cela tous les ans jusqu'à concurrence de \$400.00 ou pendant HUIT ans pour une institutrice qui aurait conservé tous ses EXCELLENTS. Ainsi une institutrice recevrait un salaire de \$650.00 dont \$400.00 du gouvernement et \$25.00 par mois de la Commission scolaire.

L'instituteur recevrait de la municipalité \$50.00 par mois et \$100.00 de prime du Gouvernement pour note EXCELLENTE, et \$50.00 pour la note BIEN, 9 sur 10, jusqu'au maximum donné par le gouvernement, de \$700.00.

Les autres montants que le Gouvernement distribue comme octrois sur minimum de traitements, primes aux institutrices, etc., seraient retranchés.

Quant à la distribution des octrois venant du fonds des écoles publiques, elle serait confiée aux inspecteurs d'écoles et les octrois seraient accordés pour l'amélioration des écoles, mobilier, peinture, etc.

Les divers montants pour la construction et les réparations passeraient, comme à présent, par les mains du député.

## QUESTIONS DE FRANÇAIS

### Ponctuation

M. l'abbé N. Degagné, Principal de l'École normale de Chicoutimi, poursuit dans le *Progrès du Saguenay* un excellent travail sur des "questions de français". Dans le *Progrès* du 28 octobre, M. l'abbé Degagné, traitait de la ponctuation. Nos lecteurs profiteront de la lecture de cet article, aussi le reproduisons-nous en entier avec les notes qui l'accompagnent sur quelques expressions courantes:

*Ponctuation.*—Elle a été lente à se former et nul n'ignore que les anciens écrivains se souciaient peu d'en mettre les signes, particulièrement la virgule, laissant au lecteur de les suppléer, ou plutôt de comprendre sans cela. Ce qui, en général, était rendu assez facile par la fermeté de leur pensée et la construction grammaticale de leur phrase. La clarté néanmoins ne laissait pas d'en souffrir, quelquefois, et certaines longues périodes de Balzac ou de Descartes sont laborieuses à déchiffrer. Je loue les éditeurs de me présenter du Bossuet et du Sévigné dans la toilette du XXe siècle. Nous sommes faits à cela, et un texte non ou mal ponctué choque notre goût et nos habitudes.

Aujourd'hui, la ponctuation française est bien déterminée; ses lois, fondées sur l'analyse, sont définies, et suivies par tous ceux qui savent écrire. Les maîtres sont les premiers à donner l'exemple. Observez ceux du jour, un Bourget, un Bazin, un Bordeaux, un Goyan, un Bertrand, un Baumann, un Bremond, un de la Gorce, et tant d'autres. Vous constaterez chez tous la même fidélité à ponctuer, et, pour l'essentiel, de la même manière. Evidemment, il reste dans l'accessoire, à l'originalité de chacun, une marge de liberté assez considérable, mais nul qui ne veille avec soin à la clarté de sa phrase, moyennant une ponctuation exacte et précise.

On serait mal venu, après cela, si l'on prétend écrire, à dédaigner ou à négliger la ponctuation. Il serait trop long, et d'ailleurs fastidieux, d'en donner ici les règles. Je n'illustrerai cette note que d'un petit exemple, qui montrera la connexion intime de la ponctuation avec l'analyse de la phrase et de la pensée elle-même. Je le tirerai de la proposition relative, qui s'introduit par le pronom relatif *qui* ou *que*. Soit cette phrase bien simple, que je transcris de deux manières différentes: *Les ouvriers qui sont fatigués se reposent; les ouvriers, qui sont fatigués, se reposent.* Dans le premier cas, une partie seulement des ouvriers se reposent, savoir, ceux qui sont fatigués, les autres n'étant pas mentionnés. Dans le second cas, tous les ouvriers se reposent et ce qui l'indique, ce sont les deux virgules, la proposition déterminative se trouvant, grâce à elles, changée en explicative: les ouvriers (sans exception) se reposent, parce qu'ils sont fatigués. Et je retiens que la relative explicative se met toujours entre deux virgules, tandis que la déterminative n'en admet aucune.

La ponctuation n'est donc pas de peu d'importance, et l'on doit s'y former dès l'école, avec l'étude de la grammaire. Rien ne force à l'analyse comme le souci de ponctuer exactement. Il m'est très facile de voir, par sa seule ponctuation, le degré de connaissance de sa langue, que possède un auteur. La clarté, dans le style, est indispensable: pensée limpide, phrase nette. Ce qui n'est pas clair n'est pas français: cela est passé en proverbe. Une bonne ponctuation aide beaucoup à la clarté. On écrit pour le lecteur, ne l'oublions pas.

*Applaudir, applaudir à.*—*Battre des mains* en signe d'approbation et d'enthousiasme, c'est *applaudir*. On *applaudit un orateur, un artiste, un acteur*. Témoigner, d'une manière générale, son approbation pour quelque chose, s'exprime plutôt par le verbe intransitif *applaudir à*. On *applaudit à un idée, à un projet, à une entreprise*, mais on *n'applaudit pas à quelqu'un*. *Applaudir* sert pour les *personnes* plus souvent que pour les *choses*; *applaudir à* ne sert que pour les *choses*.

*Bluff, bluffer.*—Ce nom anglais et ce verbe *français* désignent une chose et un acte qui sont passés du jeu dans les mœurs et dans la politique. Vraisemblablement, on prononce, en France, à la française.

*Effluve.*—Est un nom masculin. Des auteurs d'extraits le mettent au féminin.

*Barrer, débarrer.*—*Barrer une porte, la débarrer*. Cela est très clair pour nos gens. *Fermer ouvrir*, dans ces deux sens, ne leur disent rien; et convenons que ces mots, à moins de circonstances évidentes, sont équivoques. *Fermer à clef est long*, et rien ne remplace *débarrer*. D'ailleurs, le pêne d'une serrure est bien une petite *barre*, que fait jouer la clef. *Barrer et débarrer*, même en ce cas, ne manquent donc pas de justesse. Et nous avons de pires choses que ces archaïsmes. Qu'ils demeurent, dans notre lexique, au moins au figuré, comme le mot *lampe*, qui désigne, au propre, une chose non moins désuète.

N. DEGAGNÉ, *ptre.*

## UNE FÊTE À M. C.-J. MILLER

La nomination de Monsieur C.-J. Miller au poste d'Inspecteur général des écoles primaires catholiques a fourni à ses collègues la précieuse occasion de se rencontrer. Le 7 novembre, un dîner les réunissait au Cercle Universitaire, rue Sherbrooke, Montréal. "Rien ne manquait au festin": chacun se rappellera le service de premier ordre assuré dans ce foyer où l'on connaît les bonnes choses.....

Mais les plaisirs de l'esprit l'emportèrent néanmoins sur ceux du gourmet, et la réunion prit la tournure d'assises pédagogiques. "C'est un événement dans l'histoire de l'éducation chez nous", dit un pionnier.

L'honorable Cyrille-F. Delâge, Surintendant de l'Instruction publique, avait bien voulu accepter de présider; autour de lui l'on voyait les hauts officiers de son département venus de Québec; les inspecteurs d'écoles de la région de Montréal, le président et les directeurs de la Commission des Écoles Catholiques de la Métropole. Un tel rapprochement eut un charme spécial, inutile de le dire.

### MONSIEUR C.-J. MAGNAN

Les santés furent nombreuses: après celles du Roi et du Pape, l'on but à "l'Ancien", à la demande du distingué président. Monsieur Yves Le Rouzès rappela avec émotion que Monsieur C.-J. Magnan fut son mentor à son arrivée au Canada, il y a 27 ans; il salua ensuite dans "l'Ancien" l'instituteur de campagne, le professeur d'École normale, le grand pédagogue, directeur de "l'Enseignement Primaire" devenu par son travail inlassable l'un des premiers éducateurs du pays; l'Inspecteur général, fondateur du poste; l'écrivain à la plume alerte élu membre de la Société Royale du Canada; le président général de la Société de Saint-Vincent de Paul au Canada; enfin le Commandeur de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand. Le Gouvernement provincial vient de créer un poste nouveau pour ce vétéran, celui d'Inspecteur général des Écoles normales de la Province et d'aviseur pédagogique du département de l'Instruction publique.

Monsieur Magnan reçut une véritable ovation, renouvelée, lorsque l'on comprit que dans deux ans il comptera 50 années d'enseignement.

Se penchant vers le passé, il provoque des rapprochements qui font voir les progrès accomplis dans le domaine de l'éducation. Avec délicatesse, il rappela les noms de ses collaborateurs aimés et salua maints convives qui furent ses élèves.

Il est fier des titres qui lui furent décernés parce qu'ils l'ont été à un *instituteur* et il en reporte la gloire sur les membres du personnel enseignant.

M. Magnan salue en M. C.-J. Miller, le collègue désiré, l'officier compétent, accueilli par tous avec joie et confiance.

Puis il a un souvenir ému pour Monsieur J.-N. Miller, secrétaire du département de l'Instruction publique, à la retraite après des années d'excellents services, et qu'hélas ! un deuil récent empêche d'être avec nous.

L'Inspecteur général des Écoles normales fait entrevoir ensuite les progrès immenses qui vont nécessairement s'accomplir dans toutes nos écoles et engage chacun des inspecteurs à fournir à son remplaçant au service de l'inspection toute la collaboration possible.

#### MONSIEUR C.-J. MILLER

Dans les termes les plus choisis et les plus amicaux, Monsieur l'inspecteur A.-B. Charbonneau sut délicatement associer Madame Miller au héros de la fête dont il loua hautement les qualités civiques et la compétence reconnue. Le nouvel Inspecteur général des écoles primaires fit grand plaisir à tous en retraçant à grands traits sa vie d'instituteur et d'inspecteur dans les Cantons de l'Est, puis à Montréal.

Il n'oubliera jamais la manifestation de ce soir, et présente ses remerciements aux organisateurs. S'il lui est dur de laisser la Métropole où il a élevé ses enfants, il comprend que ses collègues lui donneront tout leur appui dans l'exercice de ses nouvelles fonctions.

Son programme est d'assurer par tous les moyens la mise en œuvre de notre système scolaire afin de promouvoir l'avancement des jeunes, selon les besoins et les milieux.

A cette fin, toute son énergie et son travail s'emploieront constamment.

MONSIEUR THOMAS CUDDIHY, présenté en anglais par un inspecteur né en France, mais Canadien depuis 27 ans, répondit dans la langue de Shakespeare. Compagnon de travail de Monsieur Miller, il ne peut que regretter le départ de son ami et considère comme tragi-comique la situation de quelqu'un qui laisse Montréal pour vivre à Québec..... Cependant, l'on trouve dans la vieille capitale d'excellents collaborateurs et une population aussi distinguée qu'hospitalière.....

#### MONSIEUR LIONEL BERGERON

Tout naturellement, chacun remarque alors la présence de Monsieur Lionel Bergeron, secrétaire du département de l'Instruction publique, et un inspecteur lui décerne le titre de "Chevalier du sourire et de la bienvenue à Québec".

Monsieur Bergeron félicite le nouvel Inspecteur général des écoles primaires, se déclarant très heureux d'avoir désormais Monsieur Miller à ses côtés. Personne n'a le spleen à Québec... et puis on peut revenir à Montréal voir les amis, comme ce soir.

#### MONSIEUR VICTOR DORÉ

Le remplaçant de Monsieur Miller à Montréal, l'inspecteur J.-R. Désormeaux, porta un toast à la Commission des Écoles Catholiques de la Métropole. S'il la connaît peu, il a du moins été touché de la courtoisie de son président.

Monsieur Victor Doré répondit avec un abandon charmant. La nouvelle Commission a déjà un an d'existence; sa santé est bonne au point de vue administratif, puisqu'un surplus de \$150,000.00 a fait place à un déficit du même montant; elle a aussi bonne santé au point de vue pédagogique, témoin son comité formé d'éducateurs avertis dont l'activité est toujours en éveil.

Puis, glissant sur les difficultés de la première heure et les critiques faites après l'énoncé de son programme, il rappelle que la Commission actuelle fut constituée dans le but d'asseoir de façon stable les classes de 9e, 10e et 11e années.

Monsieur Doré ne manqua pas de faire ressortir le mérite de Messieurs A.-C. Miller et J.-P. Labarre, directeurs des districts Centre et Nord, dans l'établissement de ces classes avancées. Il se plut à rappeler aussi que le titulaire du premier cours de 9e année, en 1919, fut Monsieur Yves LeRouzès, qui en avait, du reste, tracé le programme.

D'aucuns considéraient alors cette classe comme dépassant le cadre de l'enseignement primaire.

Or, l'Académie du Plateau qui vit cette innovation est aujourd'hui l'École primaire supérieure comptant 320 élèves répartis dans les 8e, 9e, 10e et 11e années. Et 4 autres écoles similaires sont ouvertes pour les garçons, à Montréal. Le président général envisage l'avenir avec sérénité; il espère que les instituteurs seront à la hauteur de la situation.

#### MONSIEUR L'ABBÉ DESROSIERS

Monsieur le principal de l'École normale Jacques-Cartier saisit la balle au bond, et, avec effusion, répète ce qu'il appelle sa marotte: ajouter une ou deux années d'études à son école pour assurer la formation adéquate des professeurs des classes supérieures; y organiser l'Institut pédagogique pour les hommes.

Il croit que si la Commission de Montréal fait une demande dans ce sens au Gouvernement provincial, celui-ci agira dans le sens désiré.

Monsieur Victor Doré promet alors d'étudier la question à fond et sans tarder.

## L'HONORABLE CYRILLE-F. DELAGE

Tous les convives acclamèrent le chef aimé dont le grand cœur et les qualités d'élite sont si connus et dont le prestige chez nous comme au dehors est immense.

L'honorable Cyrille-F. Delage, dans un discours éloquent et du meilleur goût, exalta de nouveau les mérites de Monsieur C.-J. Magnan. Il félicita vivement Monsieur C.-J. Miller qui lui "succède sans le remplacer", et prédit au nouvel Inspecteur général des écoles primaires une carrière fructueuse que le Ciel fera longue.

Avec une exquise délicatesse, le distingué président joignit ses félicitations aux remerciements qu'il voulut bien adresser aux organisateurs, dont je transcris les noms: L. Longtin, A.-B. Charbonneau, Yves Le Rouzès.

UN TÉMOIN.

## DOCUMENTS OFFICIELS

## ARRÊTÉS EN CONSEIL

Par un arrêté en Conseil en date du 24 octobre 1929, approuvé par le Lieutenant-Gouverneur le 26 du même mois, S. G. Mgr Georges Courchesne a été nommé Principal de l'École normale de Rimouski, en remplacement de M. le chanoine Louis Côté, démissionnaire.

Par un arrêté en Conseil en date du 24 octobre 1929, approuvé par le Lieutenant-Gouverneur le 26 du même mois, M. l'abbé Victor Vincent, assistant-directeur du Séminaire de Sherbrooke, a été nommé membre du Bureau central des Examineurs catholiques, en remplacement de Mgr P.-J.-A. Lefebvre, décédé.

Par un arrêté en Conseil en date du 24 octobre 1929, approuvé par le Lieutenant-Gouverneur le 26 du même mois, le programme de quatrième année des Écoles normales ainsi que les amendements apportés aux Règlements du Comité catholique concernant l'application dudit programme a été officiellement sanctionné.

NOTE.—En attendant que la refonte des Règlements du Comité catholique soit terminée, on devra consulter le programme de 4e année des Écoles normales paru dans *L'Enseignement Primaire* de novembre 1929, au chapitre Documents officiels: Procès-verbal du Comité catholique.

Par un arrêté en conseil en date du 30 octobre, approuvé par le Lieutenant-Gouverneur le 30 du même mois, MM. Horace Champagne et Maurice Lebel ont été nommés professeurs à l'École normale Jacques-Cartier, le premier en remplacement de M. N.-G. Chabot, décédé, et le second en remplacement de M. J.-B. Lagacé, démissionnaire.

## BUREAU CENTRAL DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES

## Pédagogie

Les examens de pédagogie (juin 1930) se feront d'après le programme de pédagogie des Écoles normales. Pour le Brevet élémentaire, voir les *Règlements du Comité catholique*: pp. 187 et 190, et pour le Brevet supérieur, voir le même document, pp. 193 et 194.

Quant à l'Histoire de la Pédagogie, elle n'est exigée qu'au Brevet supérieur. Le programme de cette spécialité a été publié dans *L'Enseignement Primaire* de septembre 1929.

## Enseignement ménager

Le programme de l'enseignement ménager, Bureau central des examinateurs catholiques, session de juin 1930, pour les candidates au Brevet supérieur, est celui de la 7<sup>ème</sup> année, tel que donné au manuel de 7<sup>ème</sup> et 8<sup>ème</sup> années du cours complémentaire, C.-N.-D.

La théorie de l'art culinaire, pour cette année encore, sera celle du manuel de 5<sup>ème</sup> et 6<sup>ème</sup> années, C.-N.-D.

Voici le programme pour la *Coupe*: "La Coupe des vêtements à l'école primaire" C.-N.-D.":  
*Brevet élémentaire*:

Récapitulation des 5ème et 6ème années, en plus le programme de la 7ème année.

*Brevet supérieur*:

Même programme que ci-dessus, en plus celui de la 8ème année.

## RÈGLEMENTS PROVINCIAUX D'HYGIÈNE CONCERNANT LES ÉCOLES

### Maladies contagieuses

18a. Chaque fois qu'un maître ou une maîtresse d'école a raison de croire que la variole, le choléra asiatique, le typhus, la diphtérie, le croup, la fièvre scarlatine, la paralysie infantile, la méningite cérébro-spinale, la rougeole, la rubéole ou la varicelle existe dans la demeure d'un de ses élèves, il doit refuser l'entrée de l'école à cet élève, tant qu'on ne lui a pas présenté un certificat, signé par un médecin, établissant qu'une telle maladie n'existe pas dans telle demeure. Toute infraction à ce règlement est passible d'une amende de vingt dollars.

18b. Lorsque la variole, le choléra asiatique, le typhus, la diphtérie, le croup, la fièvre scarlatine, la méningite cérébro-spinale, la paralysie infantile, la rougeole, la rubéole, la coqueluche ou la varicelle existe dans une maison, les personnes demeurant dans cette maison ne doivent pas fréquenter les écoles tant qu'elles ne seront pas pourvues des certificats dont il est question dans les articles 19 et 20 ci-dessous. Pour toute infraction à ce règlement, le contrevenant devient passible d'une amende de vingt dollars.

19. Lorsqu'il est à la connaissance d'un Conseil municipal que la variole, le choléra asiatique, le typhus, le croup, la fièvre scarlatine, la méningite cérébro-spinale, la paralysie infantile, la rougeole, la rubéole ou la varicelle existe dans une maison, ce Conseil municipal doit en avertir le chef de chaque école fréquentée par des personnes de cette maison; et les chefs de ces écoles ne doivent pas y admettre ces personnes, tant qu'elles ne leur ont pas présenté un certificat du Conseil municipal ou de son bureau d'hygiène, ou encore du médecin de la famille, attestant que tout danger d'infection est disparu, et que, pour la variole, le choléra asiatique, le typhus, la diphtérie, le croup, la fièvre scarlatine, la paralysie infantile, et la méningite cérébro-spinale, la désinfection a été faite conformément aux présents règlements et que huit jours se sont écoulés depuis la date de la désinfection.

20. Lorsqu'un maître ou la maîtresse d'école a été informé, directement ou indirectement, que la coqueluche existe dans la maison d'un de ses élèves, il doit refuser l'entrée de l'école à cet élève, tant qu'on ne lui a pas présenté un certificat du médecin de la famille, attestant que cette maladie n'existe pas dans la maison, ou bien qu'elle est terminée et que tout danger d'infection a disparu.

20a. Tout maître ou maîtresse d'école doit refuser l'entrée de l'école à tout enfant atteint de teigne, de gale ou de pédiculose.

20b. L'accès des salles de classe ou d'étude et des dortoirs est interdit aux professeurs, élèves et autres personnes souffrant de tuberculose ouverte des voies respiratoires.

Pour toute infraction à ce règlement, le contrevenant est passible d'une amende n'excédant pas vingt dollars, et d'une amende additionnelle de un dollar par jour pour chaque jour, en sus de deux, durant lesquels l'offense se continue.

21. Lorsque le Conseil d'hygiène de la Province, ou qu'un Conseil municipal ou son bureau d'hygiène, croit nécessaire d'ordonner la fermeture d'une ou de plusieurs écoles, dans le but de prévenir ou d'arrêter la propagation de la variole, du choléra asiatique, du typhus, de la diphtérie, du croup, de la fièvre scarlatine, de la fièvre typhoïde, de la rougeole, de la rubéole, de la paralysie infantile ou de la méningite cérébro-spinale, les propriétaires ou les personnes ayant charge de cette ou de ces écoles doivent ne pas y admettre d'élèves, tant que permission de les ouvrir de nouveau ne leur a pas été donnée par les autorités susdites.

21a. Toute corporation scolaire ou autre, et toute personne, ayant le contrôle d'une école, d'un collège, d'un couvent, d'une université ou d'une autre maison d'éducation, devra refuser d'admettre dans l'institution tout élève qui ne fournit pas de certificat, d'un médecin pratiquant de la province, de vaccination antivariolique ou d'insusceptibilité à prendre la vaccine, l'opération ayant été pratiquée depuis moins de sept ans.

Toute infraction à cet article est punie d'une amende n'excédant pas vingt dollars et d'une amende additionnelle n'excédant pas un dollar par jour pour chaque jour, en sus de deux, durant lesquels l'infraction se continue.

---

## DANS LES ÉCOLES NORMALES

### ÉCOLE NORMALE DE NICOLET

#### Écho du Conventum des anciennes élèves (juillet 1929)

Depuis la fondation de l'École normale de Nicolet, septembre 1908, au mois de juin 1929, 1,504 élèves sont passées à cette institution. De ce nombre 992 ont fait un an de séjour, 443, deux ans; 69 trois ans, ce qui donne un total de 2,085 inscriptions.

1,308 diplômes français ont été décernés et 343 diplômes anglais, aux mêmes élèves, excepté 3 dont la langue maternelle était l'anglais.

Près des trois-quarts de ces élèves diplômées ont enseigné.

Dans les différentes congrégations religieuses du Canada et quelques-unes des États-Unis, l'École normale de Nicolet compte:

204 religieuses enseignantes;

72 vouées aux œuvres de charité et de miséricorde,

13 missionnaires dans les pays infidèles,

18 contemplatives.

---

317

### ÉCOLE NORMALE DE HULL

#### Écho du conventum des anciennes élèves (octobre 1929)

Depuis son établissement jusqu'à cette année, l'École normale de Hull a reçu 617 élèves, donné divers brevets au nombre de 551 à 473 jeunes filles. Les trois-quarts ont enseigné dans les écoles rurales et urbaines. Actuellement, il y a 163 anciennes normaliennes dans l'enseignement.

### ÉCOLE NORMALE DE JOLIETTE

Samedi, le 19 octobre, a eu lieu à l'École normale de Joliette, une réunion des anciennes élèves dans le but de fonder une Amicale. L'Amicale a été fondée et portera le beau nom de Notre-Dame-des-Lis. A cette occasion, M. le chanoine Gervais, Principal, a prononcé un remarquable discours.

## INSTITUT PÉDAGOGIQUE SAINT-GEORGES

(244, rue Sherbrooke-Est, Montréal)

Monsieur le directeur,

Permettez-moi de vous faire savoir qu'à la demande de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque coadjuteur, il a été établi récemment une école de Pédagogie, qui a reçu le nom d'Institut pédagogique Saint-Georges.

Cette institution est affiliée à l'Université de Montréal. Elle a son siège au numéro 244, rue Sherbrooke-Est, en cette ville.

Les cours commenceront prochainement.

Pour les inscriptions et tous renseignements, on est prié de s'adresser, par écrit, au Directeur adjoint de l'Institut pédagogique Saint-Georges, au siège de l'Institut.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Directeur,

Votre tout dévoué et très humble serviteur,

Le Directeur de l'Institut pédagogique Saint-Georges,

FR. MARTIAL PAULIN.

Montréal, 10 octobre 1929.

## MÉTHODOLOGIE

### LA LECTURE EXPLIQUÉE A L'ÉCOLE PRIMAIRE SUPÉRIEURE ET A L'ÉCOLE NORMALE

(Pour *L'Enseignement Primaire*)

#### LA MORT DU LOUP (*Suite et fin*)

##### A. de Vigny—Les Destinées (1)

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,  
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre  
A poursuivre la Louve et ses fils, qui, tous trois,  
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,  
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve 65  
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve;  
Mais son devoir était de les sauver, afin  
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,  
A ne jamais entrer dans le pacte des villes  
Que l'homme a fait avec les animaux serviles 70  
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,  
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

Hélas ai-je pensé, malgré le grand nom d'hommes,  
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes ! 75  
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,  
C'est vous qui le savez, sublimes animaux !  
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,  
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.  
—Ah ! je l'ai bien compris, sauvage voyageur,  
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur ! 80  
Il disait: "Si tu peux, fais que ton âme arrive,  
A force de rester studieuse et pensive,  
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté  
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.  
Gémir, pleurer, prier, est également lâche. 85  
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche  
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,  
Puis, après, comme moi, souffre et meurs, sans parler."

##### COMMENTAIRE LITTÉRAL

V. 61.—*Mon fusil sans poudre*: Vigny n'a pas rechargé son arme.

V. 62.—*Me résoudre*: Résoudre, c'est décomposer un tout complexe en ses éléments premiers; puis, éclaircir, par l'analyse, une question embarrassante; enfin, fixer, déterminer la volonté hésitante, prendre une détermination.

V. 66.—1° *Ne l'eût pas laissé seul*: construction un peu hardie, le pronom *le* et son attribut seul renvoyant au mot loup qui n'a pas été repris depuis six vers.—*La grande épreuve*: la mort.

V. 69.—*Le pacte des villes*: un pacte est une convention, c'est-à-dire un engagement réciproque solennel. Ici les animaux serviles (v. 70) sont les chiens qui, en échange du gîte et de la pitance assurés par l'homme, se font ses esclaves (en latin, *servi*) et chassent avec lui les fauves, premiers possesseurs de la forêt.

V. 74.—*Débiles que nous sommes*: 1° débiles=faibles; 2° *que nous sommes*: gallicisme dans lequel le mot *que* me paraît tenir à la fois du pronom relatif (qui sommes débiles) et de l'adverbe de quantité (que nous sommes débiles !). La transcription prosaïque de tout le vers serait donc celle-ci: Que j'ai honte de nous, qui sommes si débiles !

(1) Voir *L'Enseignement Primaire* de novembre 1929.

V. 75.—*Comment on doit quitter la vie*: 1° Comment, c'est-à-dire avec quels *sentiments* et quelle *attitude*.—2° *Quitter la vie*, c'est-à-dire non pas subir un arrachement, un dépouillement, mais partir soi-même d'un mouvement volontaire.—3° La vie et tous ses maux; Pour un pessimiste comme Vigny, la vie ne nous réserve que des souffrances, et quelles souffrances !—

V. 76.—*Sublimes animaux*: Vigny prête aux animaux une élévation morale (*sublimes*) gratuite et discutable.

V. 77.—*Ce que l'on fut sur terre*: c'est-à-dire bien peu de chose.—*Et ce qu'on laisse*: c'est-à-dire moins encore.

V. 78.—*Seul le silence est grand*: Parce qu'il suppose 1° une intelligence exacte de notre misérable condition; 2° l'acceptation courageuse de cette misère; le silence est une preuve de grandeur.—*Tout le reste*, c'est-à-dire tout ce que le poète énumérera tout à l'heure, c'est-à-dire *gémir, pleurer, prier*.

V. 79.—*Sauvage voyageur*: 1° Le loup est volontiers nomade, et 2° ne se laisse pas domestiquer.

V. 80.—*Et ton dernier regard*: rappelons-nous tout ce que le poète a voulu mettre, dans ce dernier regard, de courage dédaigneux, de sérénité noble, et même de souverain mépris pour l'homme.

V. 81.—1° *Il disait*: à ce mot simple, Vigny donne évidemment toute la force, toute la noblesse du mot enseigner. 2° *Si tu peux, fais que ton âme arrive*: Ces trois verbes, par eux-mêmes très simples, expriment tous l'idée d'un effort pénible.—Le terme à atteindre (*arrive*) exige une telle force, un tel labeur (*fais que*) que tous n'en sont pas capables (*si tu peux*).

V. 82.—*À force de rester studieuse et pensive*: nécessité d'un effort prolongé, incessant de l'esprit appliqué 1° à l'étude (*studieuse*) des hommes et des doctrines; 2° à la méditation personnelle (*pensive*).

V. 83.—*Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté*: La fierté (plus sérieuse que la vanité, moins démesurée que l'orgueil) est le juste sentiment de notre dignité, de notre force, et de notre indépendance.—Les stoiciens fondaient leur morale, d'ailleurs austère, sur ce sentiment de la dignité humaine.

V. 84.—*Où, naissant dans les bois...*: 1° Où, auquel.—2° *Naissant dans les bois*, cette participiale a la valeur d'une causale: *parce que* je suis né, etc.—En effet, d'après Vigny, la vie indépendante, sauvage même, du solitaire est plus favorable au progrès moral que la vie des villes, asservissante et niveleuse.—3° *Tout d'abord*: aussitôt.—

V. 85.—*Gémir, pleurer, prier, est également lâche*: *Gémir*: pousser une plainte inarticulée. C'est encore un acte presque animal, souvent involontaire.—*Pleurer* n'appartient guère qu'aux hommes, et, en tout cas, les larmes relèvent plus de notre volonté qu'un gémissement souvent instinctif.—*Prier*, est un acte exclusivement humain, toujours conscient et volontaire.—*Lâche*; le lâche est celui dont la volonté *détendue* faiblit devant le danger.

V. 86.—*Fais énergiquement ta longue et lourde tâche*: 1° *Énergiquement*: l'énergie, c'est la force vive, agissante. 2° *Tâche*: travail imposé, pour lequel on a été, pour ainsi dire, *taxé*.

V. 87.—*Dans la voie où le sort a voulu t'appeler*.—Fataliste, Vigny croit que notre destinée nous a été imposée par cette force aveugle qu'est le sort.—A ce sort, d'ailleurs, le poète veut que nous obéissions docilement; *Dans la voie où le sort a voulu t'appeler...*

V. 88.—*Puis, après...* Il n'y a pas une simple répétition. Voulant insister sur les devoirs successifs de l'homme 1° durant sa vie (*longue et lourde tâche...*) 2° devant la mort, le poète emploie un premier adverbe (*puis*) qui exprime seulement l'idée de succession, puis un second qui rappelle la nécessité d'un premier devoir à remplir et qui est comme l'indispensable condition du second.

## ANALYSE LITTÉRAIRE

Au récit dramatique étudié voici un mois, voyons comment le poète a rattaché une méditation philosophique.—

Déjà le soin pris par Vigny d'ennoblir le loup, de lui prêter une physionomie, une attitude, des sentiments vraiment humains, et même de le grandir aux dépens de l'homme son ennemi, ce soin minutieux, persévérant, trahissait comme une arrière-pensée didactique.

Cette pensée cependant il ne va pas la révéler aussitôt le récit fini. Douze vers (61-72) mi-narratifs, mi-méditatifs prépareront la méditation proprement dite.

L'élément narratif est d'ailleurs aussi simple que bref:

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,  
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre  
A poursuivre la Louve et ses fils, qui, tous trois,  
Avaient voulu l'attendre...

Et aussitôt, se laissant emporter aux hypothèses généreuses (*comme je le crois*), le poète achève de transformer ses animaux en héros, avant de faire d'eux des professeurs de vertu.

Non seulement la Louve (avec une majuscule, remarquez-le bien) devient la belle et sombre veuve; non seulement on nous la montre prête à partager le sort du mâle, si elle l'avait pu,

... la belle et sombre veuve  
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve,

puis se dévouant toute à ses petits; mais on transpose tous ses actes sur un plan supérieur. Plus de mouvements spontanés, mais des actes conscients; ce qui, dans la nature, n'est qu'obéissance à l'instinct devient accomplissement volontaire d'un devoir parfaitement compris. Et ce devoir n'est pas seulement de *sauver* ses enfants, mais aussi de leur donner *une éducation* conforme à la vraie philosophie du monde animal:

Mais son devoir était de les sauver, afin  
De leur apprendre à bien souffrir la faim,  
A ne jamais entrer dans le pacte des villes  
Que l'homme a fait avec les animaux serviles  
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,  
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

Que vaut cette philosophie, nous en discuterons plus loin. Un seul point importe ici: l'art du poète à passer sans raideur ni sécheresse d'un récit de chasse à une méditation philosophique.

Nous sommes prêts, en effet, à voir se développer la leçon amorcée un peu plus haut (Me prenant à *penser*, v. 62).

Opposant jusqu'au bout la prétentive faiblesse de l'homme

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'hommes,  
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes...

à la réelle grandeur des loups, "sublimes animaux," Vigny nous apporte une double leçon: leçon de mépris et leçon de "stoïque fierté". Leçon de mépris pour la vie, ses misères et son néant (v. 77), leçon de stoïque fierté devant l'effort, la souffrance et la mort.

Et de cette leçon la forme est double aussi: elle commence comme une simple méditation intérieure (v.v. 73-78); puis se poursuit comme un discours. Avec sa propre pensée, Vigny rapporte, commente la pensée du loup:

Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,  
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur.  
Il disait: etc...

Du coup, le conflit cesse d'être purement didactique et prend quelque chose de dramatique. Avec le dernier regard du loup, nous revoions toute la scène de sa mort, si poignante et si noble; à entendre les graves leçons de cet agonisant, nous partageons l'admiration, la ferveur du poète lui-même. Si bien qu'abdiquant d'abord tout sens critique, nous nous laissons entraîner vers ces cimes stoïciennes dont on nous vante la sublimité.

Ce qui achève cette séduction du lecteur, c'est la qualité du style.

Dans la première partie du poème, la vigueur du style ajoutait à l'éclat de la description, à l'émotion du récit. Ici cette vigueur renforce *l'autorité* de la pensée.

Encore faut-il distinguer. Du vers 61 au vers 72, nous avons, confondus dans une seule et ample période poétique, un éloge et un réquisitoire. Éloge de la Louve et de ses louveteaux; réquisitoire contre l'homme et les animaux serviles qu'unit seul un vil intérêt. Une fois encore, nous citons ce couplet où l'on admirera également la simplicité (une seule image, au v. 65; rareté des épithètes), la fermeté, la plénitude (la phrase est réduite à ses éléments essentiels), la noblesse (*La belle et sombre veuve* Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve; Mais son devoir était de les sauver...); l'ampleur de la construction; enfin le rythme volontairement, un peu lourd, les sonorités d'abord un peu sourdes dans les passages de tristesse, puis plus brèves et plus sèches quand il s'agit (v.v. 67-72) d'exprimer la colère et le mépris:

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,  
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre  
A poursuivre la Louve et ses fils, qui, tous trois,  
Avaient voulu le suivre, et, comme je le crois,  
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve  
Ne l'aurait pas laissé seul subir la grande épreuve;  
Mais son devoir était de les sauver, afin  
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,  
A ne jamais entrer dans les pactes des villes  
Que l'homme fait avec les animaux serviles  
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,  
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

La dernière partie, dramatique à la fois et doctrinale, est sans doute plus belle encore.

Certes nous ne trouvons rien ici de ce qui, suivant les raffinés, constituent la poésie pure. Pas de ces images subtiles ou puissantes, pas de ces vibrations profondes et prolongées qui nous entraînent loin, loin du monde, dans le domaine frémissant des songes. Rien qu'une pensée grave,

austère, qui s'exprime avec une *vigueur* presque tout *abstraite*. Une ou deux antithèses, elles-mêmes plus doctrinales que poétiques ou même oratoires:

Malgré ce grand nom d'hommes,  
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes  
.....  
Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse,

Ici une inversion, une apostrophe trahissent une émotion vite réprimée:

Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,  
C'est vous qui le savez, sublimes animaux.

Ailleurs la phrase affecte la *précision* presque laborieuse, la *lenteur* presque lourde du moraliste qui veut enfoncer dans les esprits un enseignement essentiel:

... Si tu peux, fais que ton âme arrive  
A force de rester studieuse et pensive  
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté  
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.

Enfin le dépouillement s'accroît. A la brièveté impérative, s'ajoute une austère nudité. Si un adjectif complète ici un adjectif (v. 85), là un verbe (v. 86), la phrase n'en reste pas moins réduite à l'indispensable: sujet, verbe, attribut (v. 85), ou verbe et complément direct (v. 86); elle arrive même à ne compter presque plus que des verbes (v. 88); mais quelle précision dans l'emploi des mots les plus simples, employés dans leur plénitude primitive (v.v. 81-82); quelle sûreté dans la gradation (v. 85); quel art enfin de terminer tout un poème sans période ronflante mais par des vers martelés qui s'enfoncent à jamais dans la mémoire:

Gémir, pleurer, prier, est également lâche.  
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche  
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,  
Puis, après, comme moi, souffre et meurs, sans parler.

Ces remarques sur le style nous indiquent déjà ce qu'est ici la versification proprement dite. Une seule particularité peut-être à relever dans ces vingt-huit vers. C'est, au vers 67, cette coupe et cette rime curieuses:

Mais son devoir était de les sauver, afin  
De leur apprendre...

Si une simple conjonction est ainsi mise en vedette, ce n'est pas par vaine virtuosité: le poète veut attirer l'attention sur le motif moral qui explique toute la conduite de la louve. Il use en même temps d'une rime excellente (*fin... fain*); mais il n'a pas cherché d'abord un pur effet sonore.

Partout ailleurs fidélité à la tradition la plus régulière. Que le vers se déroule presque d'un seul mouvement, avec une imperceptible pause avec l'hémistiche (ce qui est ici le cas de la plupart); que la coupe principale soit déplacée, que les coupes soient multipliées:

A poursuivre la Louve et ses fils, qui, tous trois...  
.....  
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse...  
.....  
Il disait: "Si tu peux, fais que ton âme arrive...  
.....  
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.  
.....  
Puis, après, comme moi, souffre et meurs, sans parler.

Nous n'avons jamais que des distributions régulières (2+2+2)+6.—(3+3)+6; et surtout ces arrangements, au lieu d'être arbitraires, correspondent exactement au mouvement d'une pensée sobre et forte.

D'où le caractère général du mouvement.

Une méditation, un enseignement s'accommoderaient mal d'un rythme rapide et léger. Ce qui leur convient c'est la régularité, la tenue, une certaine noblesse. La lenteur même ne leur messie pas. Enfin, si la doctrine proposée est un peu austère, il faudra peut-être l'imposer plutôt que l'insinuer, et la force, même un peu rude, sera plus utile que la douceur et la grâce. Ne nous étonnons donc pas de trouver ici une démarche surtout virile, des sonorités graves, sourdes et même un peu rudes. Comme la lourde danse des soldats spartiates a sa beauté, ce sévère exposé

d'une doctrine rigide a sa noblesse et sa grandeur. Pour le bien sentir, il faudrait lire à haute voix la méditation entière. Nous n'en citerons, une fois de plus, que la conclusion :

Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,  
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !  
Il disait : "Si tu peux, fais que ton âme arrive,  
A force de rester studieuse et pensive,  
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté  
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.  
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.  
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche  
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,  
Puis, après, comme moi, souffre et meurs, sans parler.

Reste la doctrine que professe ici le poète, et qu'il propose à notre admiration comme à notre pratique.

C'est d'abord un pessimisme absolu : la vie est mauvaise, riche seulement d'épreuves et de misères. Elle ne mérite ni estime ni regrets. Quant à l'homme, il peut bien se targuer de je ne sais quelle grandeur ; ses gémissements, ses larmes, ses prières devant la souffrance ne prouvent que sa faiblesse. Il se révèle même inférieur à certains de ces animaux sur lesquels il exerce son injuste domination, voire sa cruauté.

Au-dessus de lui, d'ailleurs, personne qui puisse rendre compte de la vie et des maux qu'elle comporte. Nous sommes les jouets d'un sort aveugle, et notre misère est sans remède comme sans raison.

Dès lors, quelle attitude s'impose à lui ?—Le stoïcisme ; c'est-à-dire l'acceptation virile, dédaigneuse et silencieuse d'une destinée aussi inévitable qu'injuste.

On devine ce qu'il y faut de courage ; et on ne saurait méconnaître la noblesse d'une résignation aussi active, encore que clairvoyante jusqu'au désespoir. Le stoïcien est vraiment un homme.

Mais sur quoi fonde-t-il sa force ?—Sur sa seule fierté ; ou plutôt, sur son seul orgueil.

D'autre part, à condamner sans réserve les gémissements, les larmes, la prière, son énergie tourne à l'insensibilité et se fait inhumaine. Inhumaine, parce que, dur à lui-même, il risque de devenir impitoyable aux autres ; et aussi parce que cette intransigeante austérité répugnera toujours à la masse des hommes, qui, elle, a besoin de consolation et de secours.

D'ailleurs, ne voyons-nous pas qu'ici, du moins, le stoïcisme de Vigny tend à l'individualisme le plus farouche ?—Dans son parti-pris d'opposer l'énergie, la noblesse de l'indépendance aux servitudes, aux égoïsmes de la vie commune, il prend pour héros un fauve que sa poésie peut bien idéaliser, mais que la réalité nous montre aussi lâche que malfaisant. La doctrine qui, sans réserve, exalte le loup aux dépens du chien, est une doctrine anti-sociale.

Enfin, le stoïcisme de Vigny repose sur la négation même de Dieu. Il n'admet d'autre loi que cette force aveugle et brutale qu'est le sort. Doctrine impie donc, mais doctrine inhumaine encore, dans la mesure où elle nous refuse lumière, force et consolation, tout ce qui est nécessaire à notre faiblesse.

Sans quitter le domaine littéraire, qui est seul le nôtre, rappelons-nous ce qu'est, dans *Polyeucte*, l'héroïsme chrétien.

Tout vibrant encore de l'ardeur baptismale, Polyeucte soupire après le martyr. Plus sage, plus timide, son ami Néarque le met en garde contre une exaltation qui pourrait devenir présomption ; à cet effet, il ne craint pas d'évoquer la défaillance du Christ au Jardin des Olives.

Dieu même a craint la mort,

dit-il ; mais Polyeucte de répliquer :

Il s'est offert pourtant !

Et voilà exprimée d'un mot, toute la supériorité morale du Christianisme. Il reconnaît cette faiblesse, cette misère humaine que nient les stoïciens ; mais il n'en désespère pas, il ne s'y résigne pas. Il veut au contraire la transformer en héroïsme, en sainteté. Mais, au lieu de s'appuyer sur l'orgueil, au lieu d'appeler la volonté orpheline à un effort presque désespérant, il offre à notre faiblesse, à notre émulation, à notre amour, l'exemple d'un Dieu. Infiniment plus exigeant, il est infiniment plus secourable, et donc infiniment plus humain.

Vigny ne devait le reconnaître qu'au jour même de sa mort. Et c'est pourquoi son existence si noble, si courageuse, fut presque toujours en proie à l'amertume, et parfois même au désespoir.

GAILLARD DE CHAMPRIS.

## COMPOSITION HISTORIQUE

## A l'École d'Ozanam

(Par les élèves du Cours supérieur de l'École normale des filles de la Congrégation de N.-D. Montréal).

Rien ne vaut, comme exhortation au bien, le spectacle ou la lecture des grandes vies. Il semble que les âmes parvenues aux cimes ou s'y acheminant, exercent sur la nôtre une séduction qui l'entraîne à leur suite, mieux que toutes les sages démonstrations de la philosophie. Or, si dans l'histoire de notre race, nous pouvons à loisir considérer de ces visions éducatives, apprendre de nos propres ancêtres la manière de monter, d'aller par les persévérants efforts vers les plus nobles buts, en un mot, de vivre avec élan et plénitude, il est, d'autre part, chez nos parents d'outre-mer, des modèles qui s'imposent de façon très profitable à notre admiration. Et l'on va pressentir en celui que nous avons dessein d'évoquer, quel acte de remerciement le genre humain tout entier doit aux généreux vivants qui l'honorent de leur propre excellence et qui savent allumer et entretenir sur terre la céleste flamme de l'idéal. Entre une multitude de voix qui ont appuyé ce dire, citons Madame Goyau: "Toute âme qui s'élève, élève le monde" et Schiller: "Celui qui fait le bien en son temps a travaillé pour les siècles".

En France, il y a cent ans, vivait au sens complet du mot, un homme, à la fois héros de l'étude, puis héros du dévouement, dont la mort n'a pu terminer la bienfaisance. Lyon, Paris, 1813 à 1853, tels furent les lieux principaux et les temps où ce puissant travailleur condensa la plus féconde et la plus riche carrière qu'il soit possible à une personne de fournir ici-bas. Mais l'étroite durée de quarante ans, la limite restreinte d'un pays n'ont pas suffi à la profusion des résultats, et l'influence bénie s'est étendue d'une longitude à l'autre comme pour achever le tour du monde, elle s'est prolongée sur le siècle avec une vitalité qui promet d'en traverser bien d'autres.

Monsieur l'Inspecteur général, nous ne posons pas d'énigme. Avant même qu'il soit nommé, vous avez reconnu le personnage que nous louangeons de la sorte. C'est un ami qui a de longtemps gagné votre juste dilection, avec qui, permettez-nous de le voir, vous avez plus d'une affinité et dont il vous agréera sans doute de rencontrer le souvenir aujourd'hui parmi nous. N'est-ce pas vous-même qui nous le révéliez l'an dernier? Par des accents après lesquels les nôtres n'auraient pas le droit de résonner, s'il ne s'aigissait simplement de marquer que le grand Ozanam est désormais introduit chez nous et salué avec vénération comme un maître sans égal dans l'art de vivre.

Une seule demi-heure à pareille école nous aura dévoilé les hauts secrets du savoir et de la vertu, car la belle existence qu'Ozanam a déroulée comme une leçon à l'ordonnance parfaite, devant ses contemporains édifiés et dont ceux-ci nous ont transmis le récit, a été un exercice perpétuel et intense des deux mêmes verbes: *apprendre et servir*.

## APPRENDRE

*Apprendre*: solide bachelier dès la fleur de ses dix-sept ans, il n'a cessé d'avancer de toute l'envergure de son large esprit dans les régions infinies de la science, gagnant d'étapes en étapes, licence, doctorat ès-jurisprudence et ès-lettres, palmes d'académie ou autres distinctions honorifiques, diplôme de gratitude décerné par l'Ordre des Franciscains, puis les applaudissements de toute l'élite européenne à compter d'abord ceux du Saint-Père et, maintenant, ceux de la postérité, les nôtres y compris, à cause au moins de leur sincérité. Qui entreprendrait de dresser l'inventaire des connaissances qui ont déterminé tout cela? Elles nous semblent prodigieuses, et, mis en proportion avec leur masse, notre petit bagage mental devient humble, humble jusqu'à la conviction bien claire que la somme de choses sues qui s'appelle notre brevet supérieur n'est encore qu'un degré initial dans l'échelle indéfinie du savoir. Par conséquent, aucune vanité n'y saurait être de mise et, d'un autre côté, notre émulation en doit prendre ses plus franches poussées, s'adaptant à ce plan qu'au sortir du collège, Ozanam se proposait à lui-même: me développer sans fin, étudier toujours afin de tenir ma place individuelle dans la société d'une manière plus avantageuse pour elle et pour moi.

En effet, c'est facile à vérifier, la vaste érudition d'Ozanam a été l'une des raisons de son prestige et, en général, plus on a de connaissances, plus on est à même de se rendre utile. Songeant à l'immense capacité de l'esprit humain si bien mise à profit chez Ozanam, il ne faudrait donc pas se plaindre de surcharge de programme mais plutôt, peut-être, un peu de la précipitation ruineuse qui s'impose parfois et qu'Ozanam lui-même s'est vu en état de déplorer. Il a 27 ans—ses amis l'engagent comme candidat d'un concours, le plus fort qui ait été donné aux sommités du temps. Voici comment il expose la situation à l'un deux: "Il me faut faire une excursion à travers les aspérités de la littérature grecque, parmi les innombrables créations des lettres latines, françaises et étrangères,—voyage intellectuel qui ne serait pas sans charme s'il pouvait se faire à loisir, stationnant aux plus beaux points de vue, s'arrêtant aux buissons fleuris de la route, assez pour détacher le frais bouton sans se déchirer aux épines. Mais point: il faut passer en courant parmi toutes ces admirables choses, il faut cueillir d'une main hâtive au risque de les flétrir et de les déshonorer, tant de beautés poétiques; il faut en faire, au lieu d'une couronne, un lourd paquet et puis les soumettre aux profanes élaborations de la chimie littéraire, les infuser, les analyser, les pulvériser au gré d'une critique pédantesque, s'ingurgiter comme un breuvage la plus grande quantité possible de réminiscences et arriver tout saturé de grec, de latin, d'allemand et autres langues devant la docte Université, à l'effet d'y faire preuve d'un savoir quasi universel". L'on sait qu'il est sorti digne premier d'une joute si extraordinaire, tout en gardant cette modestie foncièrement raisonnable qui lui faisait avouer que la vérité complète, la perfection du savoir, il ne l'avait pas encore trouvée. "Elle n'est pas sur la terre, disait-il, vainement nous tentons d'y atteindre en élevant la Babel de notre ambitieux pédantisme. Arrivés à moitié de l'œuvre, la tête tourne et les langues se confondent. Il vaudrait mieux être plus simple dans ses desseins, se construire humblement son petit édifice intellectuel assez élevé pour voir les choses d'en haut, mais non pas avec la prétention d'y toucher. Au lieu de vouloir tout comprendre, il faut souvent s'en tenir à admirer". Après cet aveu qui prouve la limpidité d'âme d'Ozanam, entendons le témoignage de Lacordaire là-dessus: "Ce point si envié de l'assiette dans le succès qui est presque toujours le signal d'une déformation égoïste dans le cœur de l'homme, avait laissé Ozanam tel qu'il était. On l'eût pris encore allant à sa chaire de Sorbonne, pour un simple étudiant. Sa tenue n'avait pas changé, son regard demeurait honnête et doux. Pendant vingt ans que je l'ai connu, j'ai pu le voir troublé, indigné, mais sans qu'il m'ait été possible d'y découvrir jamais l'ombre de hauteur ou d'affectation, ce qui est le signe certain d'une âme plus grande que la fortune et qui regarde Dieu constamment".

Ozanam se trouvait donc indemne vis-à-vis de l'adage latin: *Scientia inflat*. La science enfle. Pour lui, apprendre était le jeu naturel et normal de facultés créées à cette fin. Il a connu, (sans les travers où donnent les têtes vaines), il a connu et préconisé ce que recèle l'étude sérieuse: "le plaisir de l'effort vainqueur, la jouissance exquise de la vérité découverte ou de la beauté reproduite, le frémissement de l'esprit aux approches de la lumière qui le visite".

Aux savants égoïstes ou uniquement curieux, Bossuet a lancé cet anathème: "Malheur à la connaissance stérile qui se trahit elle-même et ne se tourne pas à aimer"! C'est la bénédiction contraire qui s'applique à Ozanam: Honneur à la connaissance féconde qui, loyale envers elle-même, se transforme en amour! Et nous voilà, sur ce mot, au deuxième fait d'Ozanam: *servir*.

#### SERVIR

Ozanam a servi. Il a servi le Christ d'abord auquel il adhéra par le fond de son âme: "Quand toute la terre, confessait-il, aurait adjuré le Christ, je trouve dans l'inexprimable douceur d'une communion, une puissance de conviction qui me ferait embrasser toute croix et défier l'incrédulité universelle". Il l'a servi comme il convient, c'est-à-dire avec humilité et en même temps avec fierté, témoins ces deux réflexions: "Nous sommes des serviteurs inutiles, mais nous sommes des serviteurs et le salaire n'est donné qu'à la condition du travail que nous ferons dans la vigne du Seigneur en l'endroit qui nous sera assigné. Quand le Sauveur mourut sur le Calvaire, il pouvait avoir à ses ordres plus de douze légions d'anges et il n'en voulut pas; il accepta bien cependant que Simon le Cyrénéen, un homme obscur qui représente n'importe lequel d'entre nous, portât sa croix et contribuât ainsi à la grande merveille de la rédemption universelle". Servant le Christ, Ozanam a servi l'œuvre du Christ qui est l'Église à l'immortalité de laquelle il faisait un jour cet acte de foi lors d'un voyage

à Rome: "La coupole de Saint-Pierre, c'est le diadème de la papauté suspendu entre le ciel et la terre. Du haut des collines voisines, on voit le soleil se coucher derrière ce dôme colossal: emblème admirable de cette institution que nous voyons toujours debout et immobile, tandis que nous passons sur les flots du temps, et sur laquelle se couchera encore le dernier soleil de l'humanité".

Comme il marque bien encore sa ferveur de catholique dans l'éloge suivant qu'il fait des formules de la Liturgie: "Les anciens patriarches et prophètes avaient eu des paroles si belles que l'Église n'a rien trouvé de mieux à mettre sur les lèvres de ses enfants. Je ne me lasse pas de relire ces plaintes sublimes, ces élans d'espérance, ces supplications pleines d'amour qui répondent à tous les besoins, à toutes les détresses de la nature humaine. Il y a bientôt trois mille ans qu'un roi improvisait ces chants dans des jours de désolation et de repentir et nous y trouvons encore l'expression de nos angoisses et la consolation de nos maux. Il est de l'office du prêtre de les répéter chaque jour; des milliers de monastères ont été fondés afin que ces psaumes fussent chantés à toute heure et que cette voix suppliante ne se tût jamais. L'Évangile seul est supérieur aux hymnes de David parce qu'il en est l'accomplissement, parce que tous les vœux, toutes les ardeurs, toutes les saintes impatiences du prophète trouvent leur fin dans le Messie sorti de sa race. Tel est le lien des deux Testaments, que le Sauveur semble n'avoir pas de nom plus cher que celui de Fils de David".

Outre ces pages de pieuse méditation, Ozanam a rédigé, au prix de labeurs inouïs, d'innombrables pages d'apologétique dignes de se classer parmi celles des plus illustres défenseurs de l'Église. — Il n'avait que dix-huit ans quand il s'est pris à réfuter par un opuscule fait de vigueur et de clarté les erreurs des Saint-Simoniens, alors en propagande. Et jeune universitaire encore, il sut par des protestations à la fois fermes et délicates, amener l'éminent professeur Jouffroy à rétracter ce qui dans ses Cours offensait la vérité des dogmes. Parmi ses compagnons ou ensuite parmi ses élèves, que d'âmes inquiètes sa foi éclairée a trouvé moyen d'affermir! Que d'autres, égarés ou errant dans les dangereuses voies du doute, son zèle adroit a ramenées au vrai et à la paix! Enfin, venu dans une époque qui déniait à l'Église son rôle social, il s'était donné la tâche énorme de faire l'histoire de cette Église à travers l'ère nébuleuse des Barbares jusqu'au moyen-âge, de manière à démontrer qu'elle est l'initiatrice et la gardienne attirée de toutes les civilisations. L'énumération n'est pas finie des gestes de ce fier chrétien, de cet intrépide militant. Nous en savons assez pour lui décerner ce brevet qui admet à des trônes de paradis: Il a combattu le bon combat. Il avait dit en s'armant de la plume: "Puisque je suis trop faible pour pousser la charrue, je dois écrire". Au moment du grand repos, après tant de sillons où il laissait en germe d'immortelles semences, ne pouvait-il pas ajouter avec Louis Veuillot:

"Placez à mes côtés ma plume,  
Sur mon front, le Christ mon orgueil,  
.....  
Et clouez en paix mon cercueil".

En troisième lieu, Ozanam a servi la jeunesse et justement comme elle a besoin de l'être: par l'enseignement et une affectueuse sollicitude. Étant avocat, il avait quelque temps pratiqué le droit. "Mais, confiait-il, je ne m'acclimate point dans l'atmosphère de la chicane; les discussions d'intérêts pécuniaires me sont pénibles". Aussi c'est en devenant professeur, qu'il sentit avoir trouvé sa réelle vocation et qu'il s'en félicitait dans une exclamation de gratitude: "Quel beau jour que celui où, parvenu à mi-chemin de la vie, toute voile tendue, toutes incertitudes dissipées, l'homme a le secret de Dieu sur lui!" Un Ancien a dit: "Les âmes s'allument l'une à l'autre comme des flambeaux". C'est bien, en effet, de la lumière et de la plus pure qu'Ozanam transmettait à l'auditoire de ses élèves—et, c'est avec une religieuse application qu'il s'employait à la culture de cet âge qui porte en son juvénile enthousiasme toutes les hardiesses et les ressources d'une espérance totale et sans hésitation. Ou bien, s'il arrivait que, durant la bataille difficile contre le mal envahissant, quelques-uns de son camp fléchissaient, voici sur quelles paroles, il les invitait à se reposer: "La vue de l'erreur et de ses conquêtes, la pensée de l'incertitude des choses humaines ne doit point briser nos courages ni éteindre notre activité; elle doit, au contraire, nous attacher plus fort au devoir du présent en nous convainquant de l'ignorance de l'avenir. Nous trouverions bien de la paix et du contentement si nous pouvions nous pénétrer de ces idées: que nous ne sommes ici-bas que pour

accomplir la volonté de la Providence; que cette volonté s'accomplit jour par jour et que celui qui meurt laissant sa tâche inachevée est tout aussi avancé aux yeux de la suprême justice que celui qui a le loisir de l'achever tout entière. Plus de confiance au Père céleste sans la volonté duquel pas un cheveu ne tombe d'une tête humaine". Ozanam ne revêtit jamais la soutane, bien qu'un jour il s'arrêta devant l'idée de se faire dominicain, mais il exerça un véritable sacerdoce, il fut un guide d'âmes, et toute une famille de jeunes gens et même de confrères pouvaient par la vie de l'intelligence et du cœur reçue de lui, l'appeler Père. Ils lui reconnaissaient volontiers cette fonction et y répondaient par une tendresse et une gratitude vraiment filiales.

Puis, Ozanam a servi les pauvres. Comme savant, il a laissé des livres qui continuent d'enseigner après lui. Et qu'est-ce que la Société de Saint-Vincent de Paul que, dans une pensée éminemment chrétienne, il fonda à 20 ans? sinon Ozanam encore, continuant avec et par le concours d'autres cœurs de même qualité, à soulager partout l'incurable indigence humaine. Cette admirable compagnie d'anges consolateurs s'exerce à voir, selon la recommandation du fondateur, "Notre-Seigneur non seulement dans des images peintes par les plus grands maîtres ou sur des autels éclatants d'or et de lumière, mais à voir aussi Jésus-Christ et ses plaies dans la personne des pauvres". Une statistique de 1911 compte, éparses sur tout le globe 7,500 de ces conférences de charité et calcule comme chiffre des assistances fournies au-delà de quatorze millions par année. Quand Ozanam n'eût passé en ce monde que pour donner cette magnifique impulsion de bien, n'eût-il pas, de ce seul fait, mérité avec distinction le titre de grand bienfaiteur de l'humanité?

Dans sa correspondance où s'imprime souvent son inaltérable dévouement aux nécessiteux, il parle une fois avec reconnaissance de la Conférence s'établissant alors à Québec, et nous nous attendrions à trouver sur les feuilles suivantes une lettre à votre adresse, Monsieur l'Inspecteur général,—car Ozanam considérait comme liées de parenté spirituelle toutes les Conférences, et il se tenait en spéciales et cordiales relations épistolaires avec leurs Présidents. Mais si ce courrier ne vous a pas encore rejoint, du ciel sans doute Ozanam avec saint Vincent de Paul se plaisent à saluer en vous leur généreux continuateur et à payer vos services à leurs clients par toutes les bénédictions d'en haut.

Pour nous, dont la sphère est moindre, nous ferons attention aux beaux exemples qu'il offre en sa personne et dorénavant, à dire le nom d'Ozanam, nous comprendrons mieux ce que pareil nom, dérivé directement de l'acclamation hébraïque hosanna, exprime pour vrai de gloire et de haute valeur intellectuelle et morale. Nous l'évoquerons comme un mot d'ordre pour nous stimuler à l'étude et selon l'occasion, à la charité.—Apprendre et servir.

---

## “HISTOIRE DE LA RACE FRANÇAISE AUX ÉTATS-UNIS”

---

Depuis quelques mois, *La Ruche écolière* publie, sous la signature de Blanche de Castille, une histoire de la race française aux États-Unis. Or, cette histoire est entièrement tirée de l'ouvrage de feu M. l'abbé D.-M.-A. Magnan, publié en France (deux éditions), il y a quelques années: *Histoire de la race française aux États-Unis*. Dans son numéro du 1er novembre dernier, le directeur de la *Ruche écolière*, répare l'oubli de sa collaboratrice en déclarant que les pages signées de Blanche de Castille sont tirées de l'*Histoire de la race française aux États-Unis* par M. l'abbé D.-M.-A. Magnan (et non Mognan, comme le fait dire le prote au directeur de la *Ruche*).

Cet hommage tardif rend justice à l'historien qui consacra quinze années de sa vie à édifier une œuvre publiée à deux éditions en France et qui eut un bon succès de librairie au Canada.

Feu M. l'abbé Magnan, mort curé du Lac Noir (Mégantic P. Q.) en février 1929, était un modeste, c'est vrai, mais on ne peut tout même, après sa mort, pousser l'abnégation jusqu'à ensevelir la mémoire de son nom et permettre la reproduction de ses œuvres sous un nom d'emprunt.

En révélant le véritable auteur de l'*Histoire de la race française aux États-Unis*, le directeur de la *Ruche écolière* a fait acte de gentilhomme: nous l'en remercions.

L'ouvrage de M. l'abbé Magnan est en vente à la librairie Beauchemin, Montréal.

---

## LE DESSIN A L'ÉCOLE PRIMAIRE

(Droits réservés)

## LE LANGAGE GÉOMÉTRIQUE PRÉCISE L'OBSERVATION

Décembre 1929

Le dessin est un langage, avons-nous dit; il rend concrète la pensée sur le papier, il parle aux yeux, mais demeure muet pour l'oreille. Encore faut-il que le dessinateur soit assez exercé pour donner à volonté l'expression de sa pensée. L'élève apprend à dessiner: il n'est pas aisément maître de son crayon; il lui faut accepter les éléments de ce langage graphique, tout comme son organe vocal doit se prêter à balbutier l'idiome maternel.

Les notions géométriques renferment ces éléments précis adaptés aux formes multiples des objets qui nous entourent; chaque terme y correspond à une idée nette et bien définie. Le langage convenu, on le sait, est le point de rencontre où l'on veut bien s'entendre, à la condition que les termes dont on se sert soient à la portée des interlocuteurs. Or ici, dans l'observation du modèle qui précède le tracé du dessin, maître et élèves ont à réaliser un travail commun sur les diverses manières de voir et de représenter tel objet déterminé: la conversation s'engage donc pour en étudier la direction, l'étendue, la proportion des lignes et des contours.

De la part de l'enfant, rien à attendre que sa bonne volonté encore ingénue; il apporte à l'école un vocabulaire très restreint, puisé au sein de la famille, mais limité aux choses qu'il a vues. Il ne peut donc s'exprimer ni dire sa pensée, par manque de termes autant que par la pénurie des idées. Pour dire la rectitude du fil tendu, l'équilibre d'un édifice ou d'un arbre, la direction du niveau de l'eau ou de deux lignes portées à égale distance, toujours le même mot revient sur les lèvres: "C'est droit." Vous expliquez-vous l'embarras de l'enfant pour dire la position d'une règle ou baguette parfaitement droite, que vous lui présentez obliquant d'un côté ou de l'autre? "C'est une droite" (la règle); "Non, elle n'est pas droite" (direction).—*Manque d'idées* ou plutôt de termes pour les exprimer.

Ces notions premières de verticales, de parallèles, d'angles, de courbes, sont du domaine de l'école primaire à tous les degrés, et doivent être connues et étudiées en cours de leçon, à l'occasion du dessin. C'est là le langage courant et qui revient à chaque instant dans l'observation du modèle. L'idée du fil à plomb précise la direction de la verticale; le niveau de l'eau, l'horizontale; l'angle plus ou moins ouvert détermine l'inclinaison des obliques, etc.

Au cours inférieur revient la tâche nécessairement limitée: la notion pure et simple, l'idée avec le mot, et voilà tout. Savoir trouver, reconnaître et nommer, sur objets de la classe, ou dans le travail du dessin fait au tableau noir et sur papier, les quelques propriétés de lignes les plus usuelles. Pas n'est besoin de définitions; si ce n'est qu'une courte explication pour qu'il comprenne l'idée. L'étude des figures géométriques et des lignes s'y rapportant, sera réservée pour le cours moyen.

Pour préciser le lot qui revient au cours inférieur, disons que les élèves de ce cours devront reconnaître et nommer: a) *les droites*: Verticale, horizontale, parallèles, obliques ou penchées, angle aigu, angle obtus; b) *les courbes*: le cercle, l'ovale horizontal; c) *la ligne*: pointillée, formée de points très fins, rapides allongés; ferme ou continue.

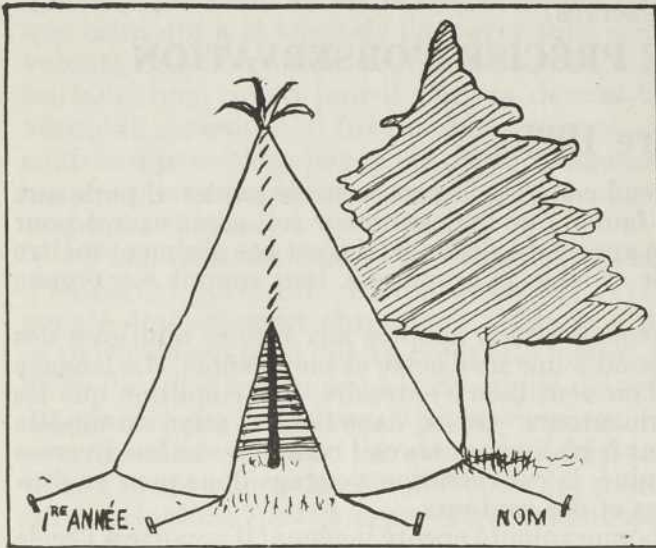
Et que dire de cet écolier de 9 ou 10 ans qui entre au cours moyen, possédant assez bien ces notions premières acquises au cours précédent? Sera-t-il mieux rassuré pour répondre aux questions du maître sur la diagonale du carré? et sur les axes de l'ovale droit ou penché? Pour établir de la symétrie, de l'équilibre dans son dessin, sait-il donner une directrice à son modèle? Autant de notions qui lui manquent et sur lesquelles il faut souvent revenir, ajoutant au besoin une courte définition qui les lui fera graver davantage, pour les mieux retenir.

Notions nouvelles plus étendues, ajoutées aux premières déjà acquises, puis accompagnées de définitions brèves et intuitives, voilà le lot dévolu au cours moyen, et qui sera pour tout écolier de ce degré, le répertoire connu où puiser le vocabulaire de tous les jours.

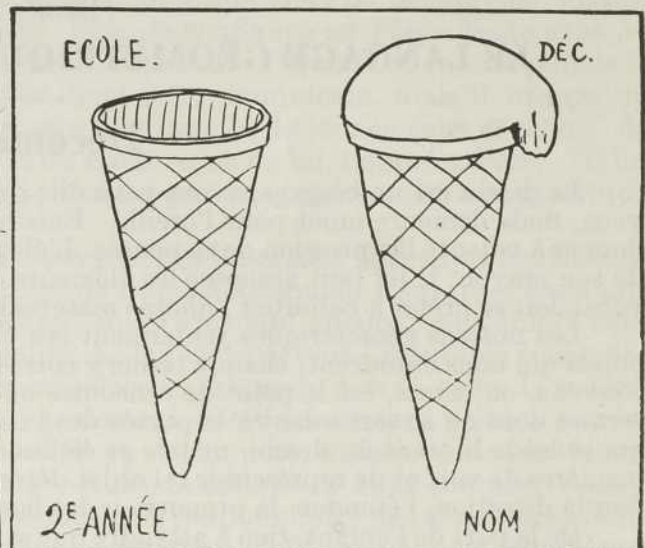
Sans empiéter pourtant sur le domaine qui revient au cours supérieur, le champ nouveau à couvrir durant le cycle de ces deux années du cours moyen (3e et 4e), le maître pourra aborder l'étude des figures géométriques et des lignes dans ces figures, et cela en autant qu'il paraît nécessaire dans l'observation des modèles à expliquer. Figures *principales* en troisième année: rectangle horizontal et vertical, triangle rectangle, losange, parallélogramme, carré, carré d'angle, cercle, ovale droit et vertical. En quatrième année, les figures complètes (R.C.C. p. 144): les triangles, quadrilatères, hexagone, octogone, pentagone. Puis les lignes dans ces figures: base, hauteur, sommet, bissectrice, médiane, hypoténuse, rayon, diamètre, centre, corde, arc.

Dans ce cas, me direz-vous, il ne resterait donc plus rien à apprendre aux grands élèves du cours supérieur? Détrompez-vous. En outre qu'il faille revenir souvent sur les données élémentaires, et sur les définitions déjà apprises, l'observation de modèles plus à la portée de vos élèves vous amènera à leur parler de lignes perpendiculaires, de concourantes, d'angles droits, de bissectrice, de courbe sinueuse, de spirale, de l'ellipse, et encore... De même, les notions pratiques sur l'emploi des mouleurs vous donnera d'expliquer le quart de rond, le cavet, le talon, la doucine,

**COURS INFÉRIEUR**

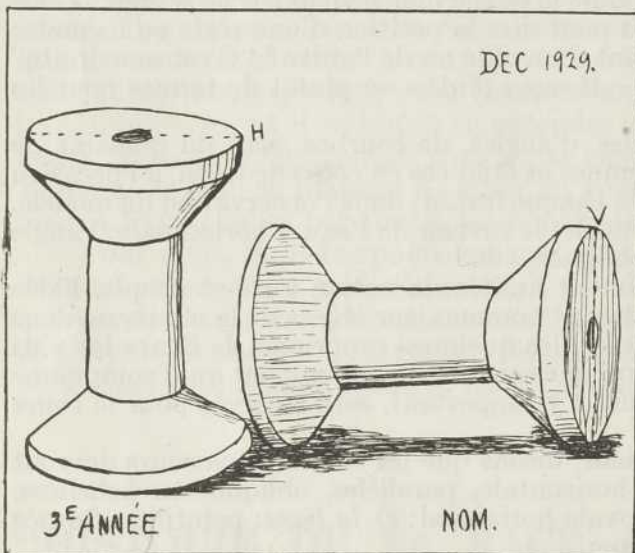


1<sup>RE</sup> ANNÉE. NOM

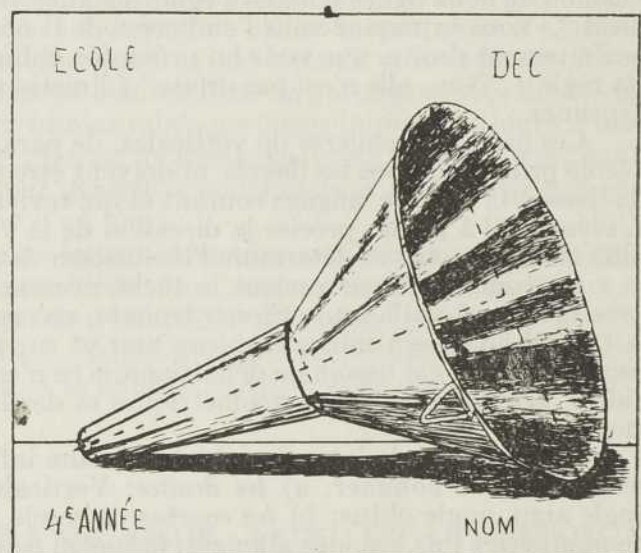


ÉCOLE. DÉC.  
2<sup>E</sup> ANNÉE NOM

**COURS MOYEN**

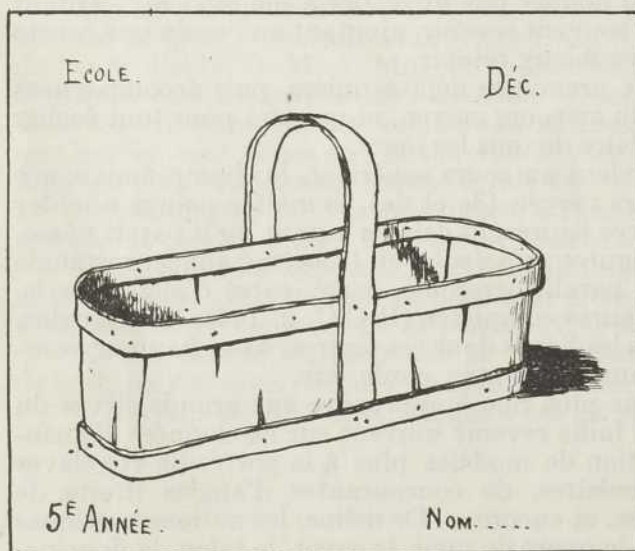


DEC 1929.  
3<sup>E</sup> ANNÉE NOM.

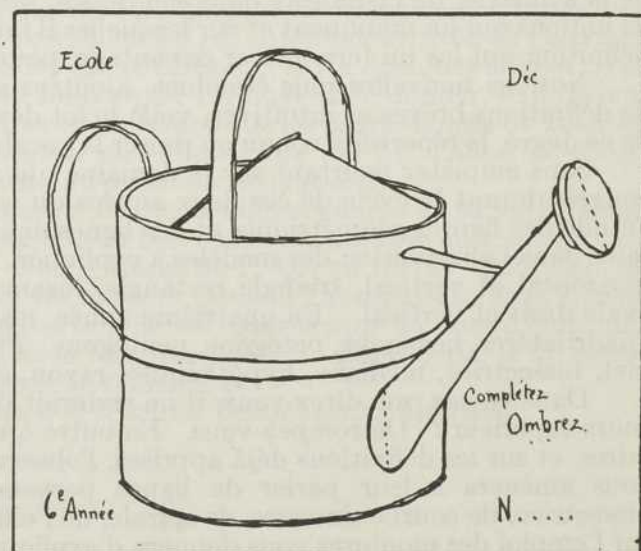


ÉCOLE DEC  
4<sup>E</sup> ANNÉE NOM

**COURS SUPÉRIEUR**



ÉCOLE. DÉC.  
5<sup>E</sup> ANNÉE. NOM. ....



École Dic  
6<sup>E</sup> Année N.....  
Complétez  
Ombrez.

le filet ou listel, le chanfrein. . . Et après tout cela, il restera encore ample matière pour tenir occupés les élèves plus studieux qui voudront pousser plus loin leurs études au cours complémentaire.

A chacun des degrés du cours primaire, revient une tâche tout assignée, dans ce développement successif du vocabulaire de nos élèves. Ne trouvons pas à redire, ou à blâmer autrui, que l'enfant soit dépourvu d'idées ou de termes pour s'exprimer dans le travail d'observation qu'il doit faire du modèle présenté; c'est à chacun de nous de les lui fournir. Jamais trop de répétitions, jamais trop de revues des mêmes matières.

### ESQUISSE DE PROGRAMME POUR DÉCEMBRE 1929

#### COURS INFÉRIEUR: 1re ET 2e ANNÉES

- I.—Genre perspectif.—Obliques: le cône, tente, arbre, crème glacée. Seau à charbon, pelle à main.
- II.—Genre décoratif.—Combinaison de bâtonnets et rondelles. Bâtons rompus et besants. (Larousse "Ornements").
- III.—Genre géométrique.—Position verticale puis horizontale de la plume métallique, de forme très simple. Répétition.  
Exercices de lettrage: papier plié, donant la forme de A-K-Y. Reproduire sur papier.
- IV.—Dessin de mémoire et libre.— Un oiseau perché, vu d'arrière, vu de front, silhouettes. Migration des oiseaux.

#### COURS MOYEN: 3e ET 4e ANNÉES

- I.—Genre perspectif.—Forme conique: bobine (fuseau) de fil; entonnoir droit, renversé, penché. Axes de l'ovale.  
Outils: le pied de roi pliant; la pinte avec anse et bec.
- II.—Genre décoratif.—Cadre orné autour du rectangle vertical ou horizontal donné ci-après, en géométrie.  
Filets de séparation sur cahiers de devoirs: utiliser boucles ou méandres simples. (Larousse, "Ornements").
- III.—Genre géométrique et technique.— Tracer sur mesures dictées par le maître, à l'aide de la règle portant divisions de pouces: a) le rectangle vertical 3" x 5"; puis le même rectangle horizontal, 4" x 3".  
Teinter ou ombrer la surface obtenue.  
Exercices de lettrage; majuscules à rondeur: C-G-J-O-Q-S-U.
- IV.—Dessin de mémoire et libre.— Le traîneau, le patin.  
Scène d'hiver: la première neige; bonhomme de neige.

#### COURS SUPÉRIEUR: 5e ET 6e ANNÉES

- I.—Genre perspectif.—Ovale droit ou penché: le chaudron avec couvercle penché; arrosoir. Direction de l'axe principal.  
Outils: Ciseau et gouge du menuisier. Utiliser la perspective cavalière.
- II.—Genre décoratif.—En-tête de lettre pour bonne année: suggérer la feuille de houx (cartes postales).  
Filets ornés: formés de besants; de billettes. (Larousse "Ornements").
- III.—Genre géométrique et technique.— Croquis géométral coté: tracer à grandes lignes le bureau d'élève, élévation de face et de côté; les lignes de rapports indiquées (pointillées); puis les lignes de côté, mesures marquées.  
Sur mesures dictées par le maître, tracer l'assemblage d'une équerre fixe: échelle réduite.  
Lettrage: Majuscules ornées: style uniforme gardé pour toute une série de lettres, comme dans un même titre.  
Pour la 6e année, les lettres minuscules: faire observer la hauteur respective du "l" et du "t".
- IV.—Dessin de mémoire et libre.— Thème proposé à la classe entière: une traîne sauvage, bottine et patin. Établir le diagramme de la patinoire. Ajouter la place des joueurs (partie de gouret).

FRÈRE PROSPER, É C.,

*Inspecteur du dessin, Commission Scolaire de Québec.*

## L'HISTOIRE NATURELLE A L'ÉCOLE PRIMAIRE

(Pour *L'Enseignement Primaire*)

LES PALMIPÈDES DE L'ORDRE "ANSERES" (*suite*)

*Genre Somateria. Eiders.*

Les Eiders sont les plus gros de tous nos canards sauvages. Leur taille, les enflures et les bosses du bec chez les deux sexes, les plumes des lorums s'avancant jusqu'à l'orifice des narines et même au-delà, les tertiaires recourbées en forme de faucille sont les caractères les plus marqués chez la plupart des espèces. Ces oiseaux, répandus d'un bout à l'autre du Canada, nichent dans le Nord, et sur les rives et les îles désertes du St-Laurent. Ils se nourrissent de mollusques, de crustacés, de petits poissons et peuvent plonger à de grandes profondeurs pour chercher leur nourriture. Ce sont des oiseaux très utiles, à la chair et aux œufs desquels les habitants des régions éloignées comme celle du Labrador ont souvent dû leur salut alors que toute autre ressource alimentaire faisait défaut.

L'édredon ou fin duvet dont ils se dépouillent pour garnir leur nid fournit encore un article de commerce très important. Malheureusement nous constatons que leur nombre diminue sans cesse, et il importe que des mesures sévères de protection soient adoptées, si nous ne voulons pas en voir l'extinction complète.

L'EIDER D'AMÉRIQUE. *Somateria dresseri*. L.

Cet Eider, appelé vulgairement "Moyac", se voit fréquemment sur les rives et les îles du St-Laurent où il niche en grand nombre. Chez le mâle, la coloration est comme suit: Dessus de la tête noir avec au centre une raie blanche. Parties supérieures blanches. Dessous du corps noir, tranchant fortement avec la blancheur de la poitrine. Pieds vert olive. Chez la femelle, le plumage est varié de noir et de brun roux disposé en raies brisées autour du corps. Cette espèce ressemble beaucoup à l'Eider du Nord dont on ne peut la distinguer que par la taille et les saillies du bec sur le front.

L'Eider d'Amérique niche sur le sol à l'abri des roches et des buissons. Ses œufs, de cinq à huit, mesurent 3 x 2 pcs. et sont d'un bleu ou vert pâle. Dans notre province, cet oiseau a été dans le passé victime d'une destruction aveugle qui n'est certes pas étrangère à sa diminution. Méconnaissant sa valeur économique, on lui a fait une guerre sans merci. Sur des rochers arides du fleuve où des centaines de couples venaient nicher, des braconniers ont souvent dépouillé les nids et, véritable acte de démence, ont même tué les femelles au temps de la couvaision. Aussi, y a-t-il longtemps que l'espèce en serait éteinte si elle n'avait trouvé pour se reproduire d'autres régions plus accueillantes. Les habitants de l'Islande et de la Scandinavie, par exemple, en protégeant les Canards Eiders comme nous protégeons nos oiseaux de basse-cour, les ont pour ainsi dire domestiqués; cette protection n'a pas été vaine puisque aujourd'hui le commerce de l'édredon constitue une des principales sources de revenu de ces contrées éloignées. Si, instruits par l'expérience, ces oiseaux redoutent ici la présence de l'homme et se tiennent éloignés de nos rives, il n'en est pas de même dans les deux pays que nous venons de nommer et où on les voit nicher dans le voisinage immédiat des habitations. Pour les attirer, on creuse des trous sur le terrain à proximité des maisons. Les Eiders viennent sans crainte aucune y nicher et déposent au fond du nid une épaisse couche de duvet qui est aussitôt recueillie. La femelle, dépouillant de nouveau sa poitrine, remplace l'édredon enlevé; cette nouvelle couche ne sera recueillie qu'après l'éclosion des petits. On croit généralement que le mâle fournit son duvet lorsque la seconde couche d'édredon est enlevée avant l'éclosion.

La chair du Canard Eider est très estimée. Sur les rives froides et désolées des régions du Nord où la viande fraîche est parfois rare, cet oiseau, de même que ses œufs fournissent aux habitants une nourriture saine et agréable.

Il y a, dans le fleuve, en face de Trois-Pistoles, deux rochers appelés "Razades" où, annuellement, des centaines de Canards Eiders viennent nicher. Le braconnage s'y pratiquait autrefois sur une haute échelle, mais depuis que la Société Provancher d'Histoire naturelle de Québec en a fait l'acquisition, les oiseaux, peuvent, sous la protection de deux gardiens vigilants, s'y multiplier en paix. On estime à 2000 le nombre d'œufs d'Eider qui y sont pondus chaque année.

ORDRE LIMICOLÆ. OISEAUX DE RIVAGE. BÉCASSES, MAUBÈCHES, PLUVIERS, ETC.

Ces oiseaux, jadis très nombreux sur nos rives, constituaient un gibier des plus estimés. Ils sont aujourd'hui en petit nombre et ce n'est que par occasion qu'on leur fait la chasse. Absolument inoffensifs, ils rendent de grands services en détruisant une foule d'insectes nuisibles. La forme générale, le port, l'habitat et le vol nous les font facilement reconnaître.

## GIBIER QUI MÉRITE D'ÊTRE PROTÉGÉ

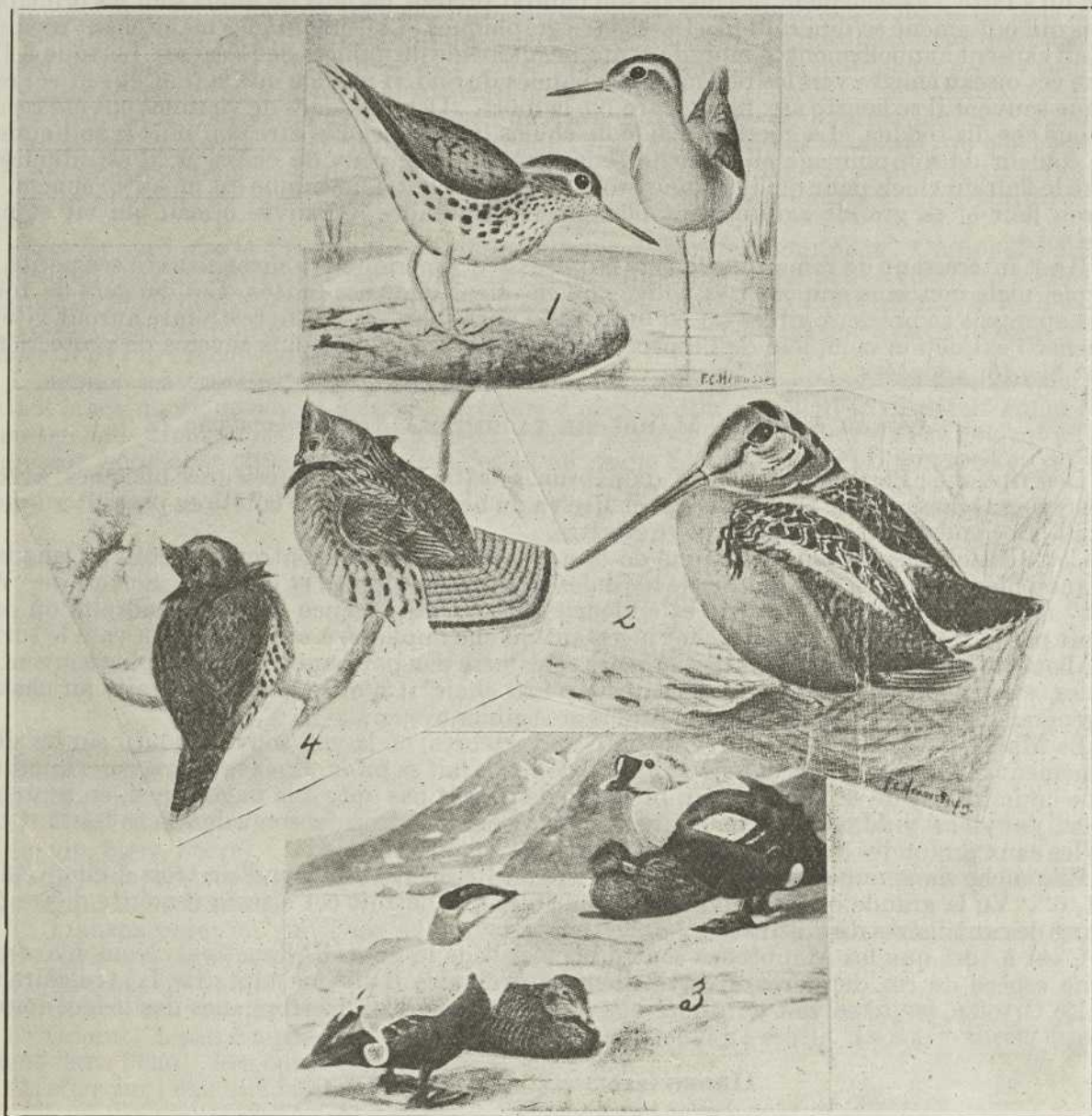


Fig. 1. Maubèche—2. Bécasse d'Amérique—3. Canards Eiders—4. Perdrix des bois francs.

## GENRE PHILOHELA. BÉCASSE

*La Bécasse d'Amérique. Philohela minor. L.*

Traits distinctifs. Longueur 10 à 12 pcs. Bec 3 pcs. Parties supérieures brunâtres variées de roux et de noir. Derrière de la tête noir. Bande noire s'étendant du bec à l'œil. Parties inférieures d'un brun roux. Queue noire avec l'extrémité blanche. Yeux grands et placés à l'arrière de la tête. La coloration de son plumage, son long bec et le singulier sifflement d'ailes que produit son vol rendent son identification facile. Cet oiseau fréquente les buissons ombragés et humides; il niche sous des arbustes ou dans les enfoncements du sol. Ses œufs d'un roux aux nuances variées sont au nombre de trois ou quatre.

La Bécasse d'Amérique dont la chair est très recherchée des gourmets nous arrive en avril. Elle se plaît de préférence parmi les arbrisseaux inondés et au bord des forêts humides; sur la fin de la saison on peut la voir dans les endroits déserts et les champs cultivés. Vu les habitudes nocturnes de cet oiseau, il est plutôt difficile de le chasser en plein jour alors qu'il se tient caché dans les buissons humides. Si l'approche d'un ennemi l'oblige de fuir, il s'élève d'un vol vertical jusqu'au-dessus des arbres et se laisse tomber à quelques verges plus loin. La Bécasse se nourrit de gros vers qu'elle tire du sol à l'aide de son bec; ce dernier, long, flexible, pourvu de nerfs et de muscles lui sert admirablement pour explorer le sous sol et les couches de feuilles mortes.

Cette espèce semble courir à grands pas vers une extinction complète et, dans les endroits où elle pullulait autrefois, elle est devenue aujourd'hui presque introuvable. La chasse à outrance qu'on lui a faite, l'assèchement des marais son habitat préféré, les feux de forêts sont les principales causes qui ont amené sa diminution. Les fils télégraphiques et téléphoniques maintenant répandus partout causent annuellement la mort de centaines et même de milliers de Bécasses. Lorsque à l'automne cet oiseau émigre vers les régions plus chaudes du Sud, il ne vole que la nuit et son vol est si bas que souvent il se heurte aux fils et y trouve la mort. Des centaines de victimes ont été recueillies sous ces fils tendus. La chasse à l'aide de chiens dressés semble être son plus grand ennemi. Si la couleur de son plumage et sa cachette le dérobent aux yeux du chasseur, il est impuissant contre le flair du chien pour qui il est une proie facile. Le chat domestique est un autre ennemi qui, par son flair et sa grande agilité, peut facilement surprendre le pauvre oiseau qui vit et niche sur le sol.

Il est intéressant de remarquer que si la Bécasse d'Amérique est surprise avec ses petits, elle s'envole, mais non sans emporter sa couvée qu'elle tient dans ses pattes. Les dangers de toutes sortes auxquels ce précieux gibier est en butte et, d'autre part, sa ponte restreinte auront vite fait d'amener l'extinction complète de l'espèce, à moins que les lois les plus sévères de protection ne soient bientôt adoptées.

GENRE ACTITIS. MAUBÈCHE TACHETÉE. *Actitis macularia* L.

Description. Parties supérieures d'un brun grisâtre; parties inférieures blanches avec de nombreuses taches noires. Une ligne blanchâtre va du bec à l'arrière de la tête en passant au-dessus de l'œil. Bec jaunâtre et noir; pieds olive grisâtre.

Cette Maubèche, la plus commune de toutes celles qui se rencontrent en été au Canada, se voit aussi bien près de la mer que sur le bord des rivières, des étangs et des lacs. Son cri de "Weet Weet" nous la fait vite reconnaître et annonce souvent sa présence dans des endroits où on ne croyait pas la trouver. Le balancement incessant qu'elle implique à son corps lui a valu le surnom de "Allouette branle queue". Cet oiseau ne se rencontre pas par bandes, mais le plus souvent par couples, c'est pourquoi, malgré la délicatesse de sa chair, il n'offre guère d'attraits au chasseur qui généralement réserve son plomb pour plus gros gibier.

La Maubèche tachetée se nourrit de petits invertébrés; on la voit souvent courir sur les sillons fraîchement retournés, à la recherche d'insectes dont elle fait sa proie. En face d'un danger imminent, elle ne craindra pas de se jeter à l'eau, bien qu'elle ne soit pas apte à la nage. Ainsi, en septembre dernier, j'ai vu cette Maubèche, poursuivie par un Épervier, trouver son salut en se laissant choir dans les eaux profondes du Lac St-Hubert, comté de Témiscouata.

Elle niche dans une dépression du sol à proximité de l'eau et pond de trois à cinq œufs de 1 x 1, 6". Vu la grande quantité d'insectes nuisibles que détruit cet oiseau, il mérite d'être placé au rang des auxiliaires du cultivateur.

C'est à tort que les Maubèches sont désignées sous le nom d'Allouettes. Nous n'avons ici qu'une espèce de ces dernières; c'est l'Allouette ordinaire (*Otocoris alpestris* L.), vulgairement appelée Ortolan, et qui se voit au printemps en compagnie des Plectrophanes des neiges (oiseaux blancs.)

ORDRE GALLINAE. GALLINACÉS.

Genre *Bonosa*. Gelinotte à fraise. *Bonosa umbellus* L.

Description. Longueur 16 à 18 pcs. Parties supérieures variées de noir, de brun roux et grisâtre. Parties inférieures variées de brun et de blanc jaunâtre. Épaisses touffes noires sur les côtés du cou. Queue grande et disposée en éventail.

C'est notre Perdrix de bois francs, le plus recherché de tous nos gibiers à plume. Elle se rencontre dans toutes les parties du Canada et vers le Nord jusqu'à la limite de la forêt. Elle pullulait autrefois à tel point dans nos bois qu'il n'était pas rare d'en compter vingt, vingt-cinq et même davantage dans le même arbre. Son nombre est aujourd'hui tellement réduit que le chasseur fait souvent des randonnées de plusieurs milles en pleine forêt sans en rencontrer une seule. Plusieurs causes ont contribué à sa diminution. Les printemps froids et humides causent la perte de bien des couvées; les changements subits de température en hiver causent la mort d'un grand nombre d'adultes. On sait qu'en hiver, pour se garantir des froids excessifs, la Perdrix s'enfonce dans la neige molle; vienne alors un dégel ou une pluie suivis d'une température froide, la neige se recouvre d'une épaisse croûte qui retient l'oiseau prisonnier et le fait périr. L'Autour à tête noire est un de ses plus terribles ennemis. Sur 48 estomacs de ce rapace examinés durant l'hiver 1906-07, 28 contenaient de la chair de perdrix. Des maladies épidémiques à certaines époques sèment également la mort dans les rangs de ce précieux gibier.

Mais son plus mortel ennemi, c'est l'homme, c'est le chasseur qui pénètre dans les bois accompagné de chiens dressés spécialement pour la chasse à la perdrix, c'est le braconnier qui, insouciant des lois, la tue en tout temps de l'année, voire même au temps de la couvaison.

Depuis qu'une loi défend la vente de ce gibier, la chasse en a beaucoup diminué. Souhaitons que cette loi bienfaisante ne soit pas de sitôt révoquée et qu'une autre soit bientôt adoptée qui défende la chasse de la Perdrix pour quelque temps. Ainsi nous verrons nos forêts de bois francs abriter chaque année un plus grand nombre de ces oiseaux nullement nuisibles, mais des plus intéressants au point de vue sentimental et à cause des plaisirs qu'ils ne manquent pas de procurer à ceux qui s'adonnent au sport sain et récréatif de la chasse.

La Gélinoite à fraise se nourrit de graines, de baies, et de feuilles de diverses plantes. En hiver, elle mange des bourgeons et les fruits du hêtre, de l'érable et du tilleul. Son nid, qu'elle construit sur le sol, sous les branches touffues des conifères, est fait de feuilles et de petites branches sèches. Ses œufs, au nombre de 10 à 15, sont de couleur crème plus ou moins foncée, avec de petites taches brunes.

C'est en avril que la Perdrix fait résonner la forêt de son tambourinage. On appelle ainsi le bruit produit par un battement rapide des ailes le long du corps et qui peut s'entendre à plusieurs centaines de pieds de distance. C'est l'appel du mâle à sa compagne. Dans ces moments d'excitation, l'oiseau semble indifférent à ce qui se passe autour de lui. Tout occupé à faire du bruit et à se pavaner, il ne fuira même pas à l'approche du chasseur.

L'instinct maternel est très développé chez la femelle. Un danger est-il signalé que cette dernière lance un gloussement sonore. À ce cri d'alarme, toute la couvée disparaît comme par enchantement. L'ennemi, si terrible qu'il soit, veut-il avancer, la brave petite mère devient affolée: elle glousse, hérisse ses plumes, traîne les ailes et, au risque de sa vie, se met bravement en défense.

E. LITALIEN, I. E.

## LEÇON DE CHOSES

(1ère et 2e années)

### L'EAU, LA PLUIE, L'HUMIDITÉ, LES INONDATIONS

Exercice d'observation:

*L'eau.*—L'eau est:

1° Vue: incolore, sans couleur (montrer de l'eau dans un verre, comparer avec des liquides teintés: vin, bière, encre).

2° Liquide: elle roule, je ne puis la prendre entre les doigts. Elle prend la forme de la bouteille, du verre qui la renferme.

3° Transparente: on voit clair au travers (mettre de l'eau dans un verre, la main derrière le verre, puis une règle, une plume, etc.).

4° Toucher (faire mettre la main dans l'eau), l'eau est froide.

5° Goût: l'eau n'a pas de goût (comparer ce goût à celui des autres boissons).

6° Odorat. L'eau n'a pas d'odeur quand elle est pure, en faire sentir. Le sel, le sucre, le savon fondent dans l'eau. Les corps légers flottent sur l'eau.

(Mettre sur l'eau une feuille de papier).

*L'humidité:*

Je verse de l'eau dans une assiette, et je place cette assiette sur le poêle bien chaud. L'eau s'échauffe; bientôt on dirait qu'elle fume. Cette fumée, c'est de la vapeur, maintenant l'assiette est vide, l'eau est partie tout en vapeur. Où est-elle donc, on ne voit pas? . . . Elle est dans l'air de la classe, l'air de la classe est devenu humide, parce qu'il renferme de la vapeur d'eau. Quand il y a beaucoup de vapeur d'eau dans l'air, la vapeur recouvre les murs, elle s'y pose, et devient de petites gouttes d'eau. Regardez ce qui arrive quand votre maman fait bouillir beaucoup d'eau sur son poêle. Regardez les murs des alentours. Dans les maisons situées près des rivières, les murs sont un peu humides, de même les caves. Il ne faut pas s'appuyer contre un mur humide, il ne faut pas non plus y accrocher de vêtements. Il faut ouvrir les fenêtres des pièces humides.

## HOMMAGE A M. C.-J. MILLER

Le dimanche, 30 septembre 1929, l'Association des Anciens de l'École normale Jacques-Cartier ont fêté M. C.-J. Miller à l'occasion de son départ pour Québec où il occupera désormais le poste d'Inspecteur général des écoles primaires. La réunion fut présidée par M. Napoléon Brisebois, professeur. Priront la parole: M. l'abbé A. Desrosiers, MM. A.-C. Miller, A.-B. Charbonneau, J.-D. Pilon. L'Association offrit au nouvel Inspecteur général des écoles primaires, un sac de voyage et un généreux chèque.

---



---

## HISTOIRE DU CANADA

---

### Prière du Canadien français au Père de la Nouvelle-France

Depuis ce jour, Champlain, bon Français de Saintonge,  
 Où ta barque accosta l'ancien Stadaconé,  
 Depuis qu'à coups de hache a pris forme ton songe,  
 A l'horloge du temps trois cents ans ont sonné !  
 Et nous, fils des héros qu'un triple siècle embrasse,  
 Sur ta tombe, devant ton image, à genoux,  
 Par tout le cher pays où nous baisons ta trace,  
 Nous t'allons demandant, nous ton sang, nous ta race :  
 O Père ! Es-tu content de nous ?

Es-tu content de nous, Père, qui nous contemples,  
 Toujours présent, d'un ciel de gloire et de vertu ?  
 Avons-nous profité de tes virils exemples ?  
 Pour tes nobles desseins avons-nous combattu ?  
 De la croix que ta main planta sur cette grève,  
 Qu'avons-nous renié, couvert d'un sombre oubli ?  
 Au-delà de ta vie impuissante et trop brève,  
 Par nos cœurs et nos bras ton vaste et puissant rêve  
 S'est-il tout entier accompli ?

Père, ce que tu fus, nous aussi nous le sommes ;  
 Pour tes fils, défricheurs et soldats tour à tour,  
 Tout fut dur : les hivers, la forêt et les hommes . . .  
 Et pourtant cette terre est notre unique amour !  
 De sueurs et de sang plus notre terre est faite,  
 Plus elle nous aspire et plus elle nous prend ;  
 Et tu nous vois encore à son nom seul en fête,  
 Tous tels que tu revins, conquis par ta conquête,  
 Mourir aux bords du Saint-Laurent.

Nous portions trop au cœur ces graves paysages  
 Pour n'en pas refouler nos ennemis, — les tiens !  
 Avec les Cinq-Tribus et de Pâles Visages  
 Nous avons prolongé les sanglants entretiens.  
 Montcalm succomba . . . Mais l'âme toute meurtrie,  
 "Plus grand que son malheur", et vainqueur de l'échec,  
 Comme toi, sans changer de foi ni de patrie,  
 Le Canadien français en France pense et prie,  
 Libre sur son roc de Québec !

Es-tu content, semeur ? Vois ces plaines, ô Père,  
 Sur la cendre des bois dérouler leurs grands blés !  
 Dénombrer en cet instant ta famille prospère,  
 Pour le même banquet tes enfants assemblés !  
 Ajoute aux premiers fruits de ta persévérance  
 De trois siècles d'efforts les robustes présents :  
 Tu pourras, exalté d'orgueil et d'espérance,  
 Retrouver la saveur de ton pays de France  
 Dans le pain de nos paysans !

---

“Croyez ! Multipliez !” Au mot sacré fidèles,  
 Nous avons su grandir avec l'épée des champs :  
 Autour du premier nid battent des milliers d'ailes  
 Dans l'étable plus dru qu'emplissent d'anciens chants,  
 Sois tranquille ! Où tu bus tout un peuple s'abreuve !  
 Nous veillons sur ton cœur, inlassables gardiens ;  
 Et d'un cours plus puissant, en dépit de l'épreuve,  
 S'étend et s'élargit, parallèle au grand fleuve,  
 Le beau sang de tes Canadiens !

Samuel de Champlain, ô patriarche ! apôtre !  
 Si ton divin appui, nos soins l'ont mérité,  
 Si tu sens rajeunir ta vaillance en la nôtre,  
 Élu de Dieu, du haut de ton éternité,  
 Bénis de nos sillons cette moisson féconde  
 Que d'un immense vœu déjà tu caressais !  
 Bénis nos fils ! bénis nos filles ! et seconde  
 Le rêve que par toi nous vivons en ce monde !  
 Bénis ton Canada français !

GUSTAVE ZIDLER

## LEÇONS D'ANGLAIS

(D'après “La classe en Anglais” des Frères de l'Instruction  
 chrétienne)

(Pour *L'Enseignement Primaire*)

### THE MERRY COASTERS

It is a cold and clear day.  
 See Charles and Jane coast down the hill.  
 Their warm clothes keep them from the cold.  
 They are fond of rides.  
 This hill is high, so they can go fast.  
 Jane holds Jip and her doll in her lap.  
 Jip is afraid, he likes better to run down.  
 Who sits behind ? It is Charles.  
 He can steer the sled with his left foot.  
 His sled is fast.  
 Charles and Jane will get off at the foot of the hill.  
 I see Tom draw his sled up the hill.  
 Two boys are ready to ride down  
 They will not pass our friends, no one can beat them.  
 All say this is good fun.  
 To-day is Saturday, so they have time to play.  
 To-morrow is Sunday, they will go to mass together.

*Conversation on the picture*

Read the title of the lesson.—*The Merry Coasters.*  
 What scene does the picture represent ?—The picture represents a *coasting scene.*  
 Does that scene take place in Summer ?—No, that scene does not take place in Summer.  
 In what season does it take place ?—It takes place in Winter.  
 What do you need to coast ?—To coast we need a sled and some snow.



What does "coasting" mean?—*Coasting* means to slide down hill on snow.

What are the children represented in the picture doing?—The children represented in the picture are *coasting*.

Express "coasting" in another way.—The children represented in the picture are *sliding down the hill*.

Where do the children coast? The children coast down the hill,

How many children do you see in the picture?—I see six children in the picture.

How many boys do you see?—We see five boys.

And how many girls?—We see only one girl.

Do you know any of the boys?—Yes, we know two of the boys.

Who are those boys?—Those boys are Charles and Tom.

Where is Charles?—Charles is on the sled.

Where is Tom?—Tom walks up the hill.

Is Charles alone on the sled?—No, Charles is not alone on the sled.

Who is with him?—Jane is with him.

Tell me who is on the sled?—Charles and Jane are on the sled.

Who walks up the hill?—Tom walks up the hill.

Has he got a sled?—Yes, Tom has a sled.

Is Tom on the sled?—No, Tom is not on the sled.

Where is his sled?—His sled is behind him.

What does Tom do with his sled?—Tom draws his sled up the hill.

Who draw his sled up the hill?—Tom does.

How does he draw his sled up the hill?—Tom draws his sled up the hill by means of a rope.

Does Charles also draw his sled up the hill?—No, Charles does not draw his sled up the hill.

How does the sled go down the hill?—The sled goes down the hill by itself.

How does it go down the hill?—It *glides* down the hill.

Do you know the name of the sled's parts that glide down the hill?—No, we do not know.

Listen: these parts are called *runners*.

What do you call runners?—We call runners the parts of the sled that make it glide down the hill.

How many runners has a sled?—A sled has two runners.

Can a sled glide on the ground?—No, a sled cannot glide on the ground.

On what does a sled glide?—A sled glides on snow or ice.

What are the runners made of?—The runners are made of steel.

How many sleds do you see in the picture?—We see five sleds in the picture.

Are they all alike?—No, they are not all alike.

How do they differ?—They differ by their colors.

What is the color of Charles's sled?—Charles's sled is red.

And Tom's?—Tom's sled is yellow brown.

What is the color of the other three?—Two of them are red, and the third one is yellow.

Where did you say is Charles?—Charles is on the sled.

What is he wearing?—Charles is wearing a blue cap, a grey sweater, a pair of blue pants, grey stockings, a pair of winter shoes, and a pair of yellow kid gloves.

Who is with him on the sled?—Jane is with him on the sled.

What does she wear?—She wears a red tuque, a pink muffler, a blue overcoat, yellow leggings and a pair of warm winter shoes.

Does she wear anything in her hand?—Yes, she wears gloves.

Of what color are the gloves?—The gloves seem to be white.

What do you remark about Charles's left foot?—Charles's left foot is dragging in the snow.

What does he do with that foot?—With that foot he guides or directs the sled.

What does Jane hold in her lap?—Jane holds Jip and her doll in her lap.

Who is Jip?—Jip is the dog.

What is Tom doing?—Tom is drawing his sled up the hill.

Where does he look?—He looks at Charles and Jane going down the hill.

Say something about each of the other boys.—There are three more boys further up the hill.

The boy to the left of the picture is dressed in grey; he has a red sled and is about to coast down the hill. The boy to the right of the picture is dressed in white; he also has a red sled; he seems to be resting after drawing his sled up the hill. The third boy is dressed in green; his sled is yellow and he is about to start coasting down the hill. The three boys are looking at Charles and Jane going down the hill.

Is the scene taking place in the village?—No, the scene is not taking place in the village; it takes place in a field near the village.

Is that field flat?—No, that field is not flat.

How is it?—It is hilly.

What do you see to the left of Tom?—To the left of Tom, I see a fence.

What is that fence made of?—That fence is made of poles.

What do you see on the other side of the fence?—On the other side of the fence, there is another field. In that field we see a few trees, and a cluster of trees.

How are the trees?—The trees are bare.

What does that mean?—It means that they have no leaves.

When have the trees their leaves?—The trees have their leaves in Summer.

When do the leaves begin to grow?—The leaves begin to grow in spring.

When do they fall?—They fall in Autumn.

What other name is given to Autumn?—Autumn is sometimes called Fall.

Is the village far away?—No, the village does not seem to be far away.

What do you see of it?—Of the village we see the church, three houses and a few trees.

What do you remark on the church and on the houses?—The church and the houses are covered with snow.

What is the color of the snow?—The color of the snow is white.

How is the day?—The day is very clear.

It is cold?—It must be cold.

What makes you say it is cold?—I think it is a cold day because the children are wearing warm clothes.

Do you like coasting?—Yes, we like coasting very much.

(à suivre)

Fr. A. L., de l'I. C.

## UNE BELLE INITIATIVE DE LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS

### Corrigeons-nous

La Société du Parler Français de Québec vient de reprendre une heureuse tradition, celle de distribuer des circulaires qui traitent de la langue française au point de vue canadien. Sous forme de dissertations faciles elle définit et explique certains mots en les groupant sous une rubrique commune. Ainsi la première circulaire traite des "Divisions territoriales", et des mots *division, comté, canton, domaine, paroisse, municipalité, rang* et *arrondissement*.

Nous reproduirons cette circulaire ainsi que celles qui suivront.

On nous autorise à annoncer que la Société du Parler français enverra ses feuillets *gratuitement* aux institutions qui en feront la demande pour leurs élèves les plus avancés (7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> années du cours complémentaire, et 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> années des écoles primaires supérieures). On voudra bien s'adresser, en *indiquant* le nombre de feuillets requis, à La Société du Parler français, Université Laval, Québec.



---

**COMMENTAIRES**


---

Cette chanson est toute gracieuse, tout comme le cœur des petits enfants. Le texte, bien analysé, donne lieu à une excellente leçon de morale et éloigne du cœur enfantin cette fâcheuse tendance qu'est l'égoïsme. Apprenons aux enfants, tout en chantant, que le cœur et ses bontés sont la source de la charité.

Le chœur est d'un mouvement "allegretto", c'est-à-dire lesté, vif: les désirs de l'enfant sont vifs, souvent tumultueux, donnons-en l'illusion par une belle légèreté d'expression et de rythme. Ralentissons la fin du chœur, afin de peindre l'attente si désirable de Noël pour les petits enfants: le terme "raddolcendo" demande l'adoucissement des sons et "rallentato" un mouvement bien ralenti. On ne peut trop insister sur l'importance du vocabulaire des termes musicaux.

Trois élèves chantent le solo, dont le style est doux, gracieux: la voix à demi-teinte sera de mise avec une légère augmentation de sonorité au "crescendo", nuance de sonorité progressivement plus forte. Au point-d'orgue, la voix reste soutenue, puis le chœur, au signal donné, attaque fortement le chœur.

J.-E. PAQUIN.

---

**ENSEIGNEMENT PRATIQUE**


---

**INSTRUCTION RELIGIEUSE**


---

**Le Jour de Noël**


---

**NE CRAIGNEZ POINT**

Dès que le Messie eut pris naissance à Bethléem, un ange du Seigneur apparut à des bergers qui étaient dans le voisinage, et une clarté céleste les environna, ce qui les remplit d'une grande frayeur. Mais l'ange leur dit: "*Ne craignez point; car je viens vous apprendre une grande nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. Aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ*". (S. Luc, ch. II, v. 9, 10, 11.)

Jésus est né pauvre, et c'est à des pauvres qu'il se révèle d'abord. c'est à des bergers qui s'empressent d'aller se prosterner devant son berceau. Pourquoi, en effet, se serait-il manifesté aux riches et aux puissants? Au lieu de croire en lui, ils l'auraient méprisé, ou, par jalousie comme Hérode, ils auraient essayé de le faire périr. Pourquoi cette préférence encore? Parce que le pauvre, ne s'appuyant que sur le secours de Dieu, le sert et le prie dans toute l'ardeur et la simplicité de son âme, tandis que le riche le néglige, ne croyant pas avoir besoin de son secours. *Maudit est l'homme qui met sa confiance en l'homme; qui se fait un bras de chair et dont le cœur se retire du Seigneur. Voilà le riche. Heureux l'homme qui met sa confiance au Seigneur, et dont le Seigneur est l'espérance.* (Jérém. ch. XVII, v. 5, 7.) Voilà le pauvre.

"O mon divin Jésus, que n'ai-je pu, comme ces heureux bergers, recueillir les premières larmes tombées de vos yeux, les premiers vagissements sortis de votre bouche sacrée! Donnez-moi du moins leur foi, leur simplicité, leur amour. Éclairez-moi, comme vous les éclairâtes, de votre lumière divine, et que ce jour soit pour moi, comme il le fut pour eux, une source de bonheur, de joie et de sainteté." Priez-le ainsi.

**GLOIRE A DIEU**

Au même instant, il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant: "*Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!*"

En effet, les deux fruits du mystère de l'Incarnation sont *la gloire* qui en est revenue à Dieu, et *la paix* qu'elle a donnée aux hommes, en les réconciliant avec Dieu. Aussi l'Église redit-elle aujourd'hui ce cantique des anges avec une allégresse toute particulière. Associez-

vous à ce cri de jubilation qui retentit dans nos temples; mais n'oubliez pas que, si l'Incarnation donne la paix aux hommes, c'est *aux hommes de bonne volonté*, c'est-à-dire à ceux qui ont un vrai désir de se sauver, en profitant des grâces que cette incarnation du Sauveur a répandues parmi nous avec tant d'abondance.

C'est donc la paix de la vertu. Quand vous l'aurez obtenue, vous jouirez du seul bien véritable, auprès duquel les autres ne sont rien. *Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, garde vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ.* (Philip. iv, v. 7). Oui, paix aux hommes de bonne volonté! Or, cette bonne volonté consiste, non dans des projets, de vagues désirs, mais dans un changement radical de mœurs, d'habitudes, de conduite. Quand un adolescent, à bonne volonté, il demande à son directeur les conseils qui peuvent lui être utiles, et il se met à l'œuvre tout de suite, sans se laisser arrêter par la crainte des obstacles qu'il rencontrera, parce qu'il ne voit pas d'autre moyen d'avoir la paix de la conscience et le bonheur. Etes-vous un homme de bonne volonté? Demandez souvent à Jésus cette grâce.

*Résolution.*—Je tâcherai d'avoir toujours la volonté de bien faire et je m'appliquerai à rendre cette volonté efficace.

E. P.

## LANGUE FRANÇAISE

### École primaire élémentaire

#### PROGRAMME GÉNÉRAL

##### COURS INFÉRIEUR

###### EXERCICES DE PENSÉE ET DE LANGAGE

I. VOCAPULAIRE.—Avec le nom souligné formez un autre nom terminé par *eau* et désignant un animal ou une chose plus petite.—Mettez ces noms au pluriel.

Les petits de la *chèvre* se nomment des chevreaux.—Les petits *orme*s sont des ormeaux.—Les jeunes *dindons* sont des... —De petites *tonnes* ne sont autre chose que des... —Des *prunes* séchées au four portent le nom de... —Les petites *caves* sont des... —De petites *barres* aux fenêtres sont des...

II. Trouver trois noms qui conviennent à l'adjectif:

Dangereux. — Rapide. — Doux. — Rond. — Plat. — Maigre. — Gros. — Agile. — Féroce. — Gluant. — Résineux. — Bleu. — Profond. — Transparent.

Exemples de phrases à obtenir: Le loup est un animal *dangereux*.—La glissade est un jeu *dangereux*.—Il y a des lectures *dangereuses*.

##### DICTÉES

###### I

###### LA SOURIS

La souris trotta sur le plateau et grignota le gâteau.—Elle y trouva un cheveu et reculant vers le couteau se coupa le museau.—Elle poussa un cri et sauta dans le feu.—Ainsi périt la pauvre souris.

EXERCICE.—I. Relever les noms du texte, les écrire au singulier et au pluriel.

Quel est celui qui suit la règle générale?—Quel est celui qui ne change pas?—Quelle lettre écrivez-vous à la fin des autres?—Pourquoi?

###### II

###### LA GENTILLE PETITE MARIE

Marie est une gentille petite fille de sept ans. Elle a des joues roses, des yeux bleus et une longue chevelure blonde toute bouclée. Quiconque la voit la trouve jolie. Elle n'est pas richement vêtue; mais elle est propre. Il n'y a ni trou, ni tache à sa robe. C'est une ravissante enfant!

QUESTIONS.—Dites l'âge de Marie.—Faites brièvement son portrait.—Comment est-elle vêtue?—Quelle leçon vous donne la petite Marie?

###### III

###### NOËL!

Dans quelques jours arrivera la belle fête de Noël. Combien j'ai hâte à ce grand jour pour dire au Petit Jésus que je l'aime beaucoup. Je veux être bien sage afin de mériter d'aller à la Messe de Minuit avec papa et maman.

EXERCICE.—1. Soulignez les noms de la dictée et dire le *genre* et le *nombre* de chacun d'eux. 2. Dire ce que nous rappelle le fête de Noël.

##### RÉCITATIONS

###### I

###### NOUVELLE AGRÉABLE

Nouvelle agréable!  
Un Sauveur enfant nous est né,  
C'est dans une étable  
Qu'il nous est donné.

Dans cette nuit le Christ est né,  
C'est pour nous qu'il s'est incarné.

Venez, pasteurs, offrir vos cœurs,  
Aimez cet enfant tout aimable.

(*Nouveau recueil de Cantiques*, Québec,  
1819, approuvé par Mgr J.-A. Plessis.)

## II

## NOËL

Salut, petit Jésus, endormi dans la crèche,  
Né pour souffrir,  
Qui n'avez dans l'hiver qu'un peu de paille sèche  
Pour vous couvrir.  
Salut, petit Jésus, tout petit, tout aimable,  
Aux yeux si doux,  
Souriant aux bergers, à genoux dans l'étable  
Autour de vous.  
Salut, petit Jésus, enveloppé de langes,  
Enfant si beau,  
Adoré par les rois et servi par les anges,  
Dans le berceau,  
Salut, petit Jésus, dans les bras d'une mère  
Silencieux.  
Enfant dominateur qui lance le tonnerre  
Du haut des Cieux.  
Salut, petit Jésus, mon âme vous adore,  
Roi triomphant !  
Mais vous me paraissez bien plus aimable encore  
Petit enfant !

François COPPÉE.

## RÉDACTION

## SUJET A TRAITER

*Compliment à grand-père le jour de sa fête*

CONSEILS.—Un enfant doit un grand respect à son grand-père, de même qu'une affection vive et dévouée. Il devra donc, dans son compliment, exprimer des sentiments d'affection, de respect et de reconnaissance.

## SUJET TRAITÉ

Mon bon grand-père,

Je suis bien heureux de savoir écrire, puisque je peux ainsi vous exprimer, moi-même, les vœux que je forme pour vous à l'occasion de votre fête.

Je voudrais vous prouver ma tendresse et mon respect en étant toujours bien sage.

C'est un peu difficile, mais je vous promets, cher grand-père, que j'essayerai de le faire, de tout mon pouvoir.

Je veux ainsi vous faire honneur; j'espère donc que mon travail vous donnera toute satisfaction.

Soyez assuré, cher grand-père, que je prie le bon Dieu de tout mon cœur pour qu'Il vous donne la santé et le bonheur, et qu'Il vous conserve longtemps à notre affection.

Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur, mon bon grand-père, en vous renouvelant mes souhaits et l'expression de ma respectueuse tendresse.

JEAN.

## COURS MOYEN

## EXERCICES DE PENSÉE ET DE LANGAGE

I. INVENTION.—*Les Couleurs*.—1° Quelles couleurs connaissez-vous le mieux.—2° Quelles choses de ces couleurs connaissez-vous?—3° Quelles choses blanches connaissez-vous?—4° Quelles choses noires? 5° Nommez une fleur rouge.—6° Des choses vertes.

## DÉVELOPPEMENT

1° Les couleurs que je connais le mieux sont le blanc, le noir, le bleu, le vert, le rouge, le gris, le jaune, le violet.

2° Je connais des choses blanches comme la craie, la neige, la farine, le plâtre.—3° Je connais des choses noires comme la suie, le cirage, le charbon.—4° Le coquelicot est rouge.—5° Les feuilles des arbres sont vertes.

## DICTÉES

## I

## L'IMPRUDENT

Georges monte sur le fournil pour jouer à la cachette. C'est un imprudent. C'est bien dangereux ce qu'il fait là. Le voilà qui tombe, il s'est fait une bosse au front, il s'est foulé le poignet. C'est un hasard s'il ne s'est pas blessé davantage. C'est bien de sa faute s'il s'est fait mal, Il ne peut jamais se tenir tranquille.

QUESTIONS.—Pourquoi Georges est-il imprudent?—A quoi s'expose-t-il?—Georges n'a-t-il pas tort de grimper malgré ses parents?—Qu'arrive-t-il à Georges?—Qu'est-ce que *se fouler le poignet*? (Se donner une entorse, forcer le poignet.)

GRAMMAIRE.—Analyser les mots: *fournil, dangereux*.—Conjuguer à l'ind. prés. le verbe *se faire une bosse*.

## II

## AYONS DE L'ORDRE

L'ordre conserve les choses et ménage le temps; il soulage la mémoire et facilite le travail de l'intelligence. Mais c'est surtout sur le bonheur qu'il a une grande influence: grâce à l'esprit d'ordre, nos dépenses sont réglées d'après nos revenus. En observant

les règles d'une sage économie, notre avenir est assuré et bien des déboires sont évités.

EXERCICES.—1. Souligner les *verbes* que renferme la dictée.—2. Indiquer le *sujet* de chacun de ces verbes.—3. Qu'entend-on par *l'esprit d'ordre*. Expliquer ce que signifie "régler nos dépenses d'après nos revenus."

### III

#### LE COTON

La culture du coton ne réussit pas partout; il faut à cette plante un climat chaud avec un peu d'humidité. Le plus grand pays producteur a été pendant longtemps les Indes anglaises; aujourd'hui, ce sont les États-Unis qui produisent la plus grande quantité de ce textile indispensable, plus de la moitié de la récolte mondiale.

QUESTIONS.—Qu'est-ce que le *coton*? (C'est une bourre qui enveloppe les graines du cotonnier. Avec cette bourre on fabrique les tissus de coton qui sont bien préférables aux tissus de lin et de chanvre pour la préservation du froid.)—Dans quels pays pousse le cotonnier?—A l'aide de la sphère ou de la mappe-monde faire trouver où sont situées les Indes anglaises et les États-Unis.—Quelles sont les matières textiles animales? (La soie et la laine.)—Les matières textiles végétales? (Le coton, le lin et le chanvre.)

GRAMMAIRE.—Quels sont les verbes qui correspondent aux mots: *culture, plante, climat*. (Cultiver, planter, acclimater.)—A l'aide de ces trois mots construire trois petites phrases. (La culture la plus importante est celle du blé. La pomme de terre est une plante précieuse pour la nourriture de l'homme et des animaux. Le climat d'un pays dépend surtout de sa situation géographique et de son élévation au-dessus du niveau de la mer.)

### RÉCITATION

#### LECTURE ET RÉCITATION

##### *La nuit de Noël* (sonnet)

A l'heure de minuit le Rédempteur du monde,  
Plus pur que le soleil sortant du sein de l'onde,  
Naît d'une chaste Vierge, et plein de majesté  
Répand sur l'univers sa sereine clarté.

Des ombres de la mort l'obscurité profonde  
Cède au flambeau divin qui ranime et féconde;  
Satan frémit de voir son règne dévasté,  
Et l'Homme arracher l'homme à son joug détesté,

Messagères d'amour, les célestes phalanges  
Entonnent aux pasteurs un hymne de louanges:  
"Gloire à Dieu dans les cieus, paix sur terre aux  
mortels!"

Volons à l'humble crèche; unis aux chœurs des  
anges,  
Adorons dans l'Enfant vêtu de pauvres langes,  
Le Maître souverain des siècles éternels.

### RÉDACTION

#### SUJET A TRAITER

EXERCICES D'INVENTION.—1° Avec quoi peuvent être faites une statue, une clochette, une médaille.

2° Quels sont les principaux meubles d'une classe? d'une chambre à coucher? d'un salon?

3° Comment faut-il travailler? écouter une leçon? obéir à son maître?

#### SUJET TRAITÉ

1° Une statue peut être faite d'argile, de pierre, de marbre, de plâtre, de bronze, d'argent; une clochette peut être faite d'airain, de bronze, de cuivre, d'argent; une médaille peut être faite de bronze, de vermeil, d'argent, d'or.

2° Il y a dans une classe un crucifix, des tableaux, des bancs, des bureaux, une pendule, des cartes de géographie, etc.; il y a dans une chambre à coucher un lit, des chaises, des fauteuils, des rideaux, une glace, des tableaux, etc.; il y a dans un salon des fauteuils, des tapis, des glaces, des objets d'art, un piano, etc.

3° Il faut travailler avec attention et persévérance; écouter une leçon avec intérêt et le désir de s'instruire; obéir à son maître avec promptitude et sans murmurer.

### COURS SUPÉRIEUR

#### DICTÉES

##### I

#### FORMATION DES MOTS

Le *pas* est le mouvement que l'on fait en mettant un pied devant l'autre.—*Passer*, c'est aller d'un lieu à un autre; *repasser*, c'est passer de nouveau; *outrepasser*, c'est dépasser le but.—La *puissance* est le pouvoir de commander; elle n'appartient qu'à Dieu.—L'*impuissance* est le propre de la créature qui ne peut rien que par Dieu.—Celui qui soustrait quelque chose illicitement, opère un *détournement*.—Ce *tour* d'adresse est habile mais condamnable.—La *grandeur* d'âme consiste dans la noblesse ou l'élévation des sentiments.—Une *entreprise* quelconque est sujette à la *contradiction*.—Entre amis, on est heureux de pouvoir *correspondre*.—Faites viser votre billet de *retour*, sinon vous serez arrêté au *passage*, à la sortie de la gare d'arrivée.

QUESTIONS GRAMMATICALES.—*Que peut-on distinguer dans les mots?* On peut y distinguer le radical, les préfixes et les suffixes.—*Qu'est-ce que le radical dans les mots?* C'est la partie du mot qui en exprime le sens principal, qui en renferme l'idée essentielle.—*Dites ce qu'on entend par préfixes.* Ce sont des particules placées avant le radical et qui ajoutent à ce radical une idée secondaire.—*Et par suffixes que faut-il entendre?* Le mot suffixes désigne des syllabes placées après le radical, pour en modifier la signification.—*L'emploi de préfixes ou de suffixes ne donne-t-il pas lieu à d'autres remarques?* On peut encore remarquer que les mots dans lesquels le radical est précédé d'un préfixe s'appellent mots composés et que les mots dans lesquels le radical est accompagné d'un suffixe sont appelés mots dérivés.—*Tous les mots ont-ils le même radical?* Evidemment non, puisque chaque mot a une signification particulière et que le radical renferme la partie essentielle du mot; mais plusieurs mots peuvent avoir le même radical, qui, modifié par un préfixe ou un suffixe distinct, expriment chacun une idée secondaire qui leur est propre.—*Que forment les mots qui ont un radical commun.* Ils forment un ensemble qu'on appelle famille de mots.

ANALYSE LOGIQUE.—Une proposition est elliptique quand les termes qui la composent ne sont pas tous exprimés. Ex.: *Va demander la permission.*—*Reviens à midi.*

## II

## LA LECTURE

La lecture est une telle source de plaisirs, surtout dans le premier âge, qu'une fois que l'écolier en aura goûté la douceur, les stimulants et les encouragements seront superflus. Ne voyons-nous pas des enfants de deux ans feuilleter avec délices leurs livres d'images et se répéter à eux-mêmes les histoires qu'on leur a contées? Il ne s'agit donc que de procurer des livres aux jeunes esprits. Il ne faut pas seulement songer aux enfants pauvres, mais encore à ceux dont les parents aisés, ne sentant pas le bienfait de l'instruction, négligent d'en procurer. Lectures faites en commun, bibliothèques scolaires ou paroissiales, livres donnés en prix, tous ces moyens sont bons, pourvu que tous ces livres soient choisis avec soin, tant pour le fond que pour la forme. Il faut surtout que tous ces livres élèvent l'esprit, l'enrichissent et améliorent le cœur.

ANNOTATIONS.—*Lecture:* Art de lire, c'est-à-dire de parcourir des yeux ce qui est écrit ou imprimé, soit en silence, soit en articulant les mots; *lecture* se dit aussi de l'ensemble de connaissances acquises par la lecture: *cet homme a beaucoup de lecture.*—*Stimulant:* Adjectif de sa nature, ce mot qualifie tout ce qui excite, éveille, pousse à accomplir davantage ou plus vite; ici le mot *stimulant* est pris substantivement pour désigner ce qui éveille ou excite: *prendre des stimulants.*—*Délices:* Ce mot qui convient à tout ce qui cause un plaisir très agréable, est des deux genres; mais plus souvent du féminin pluriel.—*Jeunes esprits:* Par métonymie qui désigne ici la partie pour le tout, jeunes esprits

désigne ici les jeunes enfants qui s'adonnent à la lecture.—*Songer:* Au sens propre c'est faire un songe, un rêve; ici il a le sens de penser, de prendre garde ou réfléchir sérieusement.—*Bibliothèque:* Se dit du meuble où sont étalés et rangés en ordre les volumes d'un bibliophile; on le dit aussi du lieu où sont réunis les volumes d'un établissement public, d'une ville ou d'un État.—*Élever l'esprit:* C'est le porter au bien, l'enrichir de connaissances et le porter à la vertu. D'après La Bruyère, un tel livre est fait de main de maître.

## III

## L'AMOUR ET LA PATRIE

Un instinct admirable dans l'homme c'est l'amour de la Patrie. Si cette loi n'était soutenue par un miracle toujours subsistant, et auquel, comme à tant d'autres, nous ne faisons aucune attention, les hommes se précipiteraient tous dans les zones tempérées, en laissant le reste du globe désert. On peut se figurer quelles calamités résulteraient de cette réunion du genre humain sur un seul point de la terre.

Afin d'éviter ces malheurs, la Providence a, pour ainsi dire, attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invincible. Les glaces de l'Islande et les sables embrasés de l'Afrique ne manqueront point d'habitants. Il est même digne de remarque que, plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, plus il a de charme pour nous...

Tout confirme la vérité de cette remarque. Un sauvage tient plus à sa hutte qu'un prince à son palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger écossais s'il voudrait changer son sort contre celui du premier potentat de la terre. Loin de sa tribu chérie, il en garde partout le souvenir; partout il redemande ses troupeaux, ses torrents, ses nuages.

CHATEAUBRIAND.

## LECTURE ET RÉCITATION

## LES MAGES

Donc, Balthazar, Melchior et Gaspard, les Rois Mages,  
Chargés de neufs d'argent, de vermeil et d'émaux,  
Et suivis d'un très long cortège de chameaux,  
S'avancent, tels qu'ils sont dans les vieilles images

De l'Orient lointain, ils portent leurs hommages  
Aux pieds du Fils de Dieu, né pour guérir les maux  
Dont souffrent ici-bas l'homme et les animaux;  
Un page noir soutient leurs robes à ramages.

Sur le seuil de l'étable où veille saint Joseph,  
Ils ôtent humblement la couronne du chef,  
Pour saluer l'Enfant qui rit et les admire.

C'est ainsi qu'autrefois, sous Auguste César,  
Sont venus, présentant l'or, l'encens et la myrrhe—  
Les Rois Mages Gaspard, Melchior et Balthazar.  
JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA,  
de l'Académie française.

## COMPOSITION

## SUJET A TRAITER

*Un pour tous, tous pour un*

L'élève dira: 1° Quel est le beau sens de cette maxime.

2° Comment, nous autres chrétiens, nous devons l'entendre.

3° Il étudiera comment cette maxime peut s'appliquer au patriotisme et à la famille.

## SUJET TRAITÉ

Belle maxime que celle-ci: "Un pour tous, tous pour un." Malgré nous, elle nous fait lever les yeux vers Celui qui est justement pour nous tous, qui s'est donné pour chacun de nous en particulier, et pour la généralité des êtres, et elle nous aide à comprendre qu'Il

est "Un" pour nous tous. Il est Celui qu'on honore, Celui qu'on adore, Celui qui est notre fin suprême.

Pour bien comprendre cette maxime, il faut l'entendre au sens chrétien du mot. Là, pas de jalousie, pas d'égoïsme. Nous comprenons que Dieu soit à nous tous et à chacun de nous, de même que chacun de nous doit être à lui.

Cette maxime peut être aussi celle des ardents patriotes; ils n'ont qu'à remplacer un par une; ce pronom représentera, à nos yeux, la patrie, celle qui est à tous, à tous ses enfants, et celle qui est unique pour chacun de nous.

Ne comprennent-ils pas cette belle maxime, ceux qui quittent le foyer et pays pour aller au loin porter le nom de Jésus-Christ, le faire connaître, le faire aimer et respecter?

Ceux aussi qui restent fidèles à leurs parents, en prennent soin et consolent leur vieillesse, comprennent cette maxime. Admirables aussi ceux et celles qui renoncent au monde pour prendre soin des malades et des vieillards.

## École primaire élémentaire

## PROGRAMME RURAL

## EXERCICE DE PENSÉE ET DE LANGAGE

*Vocabulaire.*—Noms relatifs aux fruits.—Pelure, — pulpe ou chair, — jus, — pépin, — noyau, — brou, — coquille, — pédoncule, — grappe, — râfle, — zeste, — amande.

Donner à ces noms comme correspondant, un nom de fruit.

Pelure d'orange, — pulpe de pomme, — jus de cerise, — pépin de poire, — noyau de prune, — brou de noix, — coquille d'amande, — pédoncule de coing, — grappe de groseille, — râfle de raisin, — zeste de citron, — de bananes, — amande de pêche.

## DICTÉES

## I

## UNE JOURNÉE A LA VILLE

Pour la première fois, où a emmené Jacques à la ville: il a été étourdi par le bruit que font les voitures en roulant sur le pavé; il a vu les belles boutiques et il a admiré les étalages si tentants. Mais le soir il était bien fatigué, il avait mal à la tête, et c'est avec plaisir qu'il retrouva son village et ses rues silencieuses.

QUESTIONS ET EXPLICATIONS.—La ville exerce un vif attrait sur les jeunes gens des campagnes, mais en quittant pour elle leur village et leurs champs, ils se préparent souvent de cruelles désillusions; ces désillusions sont déjà sensibles pour le petit Jacques.—*Emmené.* Le son *en* s'écrit *em* devant *m*: *emmancher, emménager, emmêler, etc.*—*Les étalages.* De quel verbe ce nom est-il dérivé? Pourquoi étale-t-on les marchandises?

EXERCICES.—Conjuguez au passé indéfini: *J'ai vu les belles boutiques; j'ai admiré les étalages.*

## II

## LE PETIT LABOUREUR

Un enfant de six à sept ans, les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant et faisaient grincer les jougs et les courroies liées à leur front en imprimant au timon de violentes secousses.

G. SAND.

EXERCICES.—I. Trouver les adjectifs qualificatifs et dire à quels noms ces adjectifs se rapportent.—Dire aussi comment chacun de ces adjectifs s'écrit au féminin.

II. Trouver les verbes.—Indiquer le groupe de ces verbes.

III. Conjuguer oralement à tous les temps composés de l'indicatif le verbe *marcher*.

## III

## PRÉVOYANCE DE LA FOURMI

Ce petit animal est averti que l'hiver est long, et que le blé mûr n'est pas longtemps exposé dans les champs. Aussi, durant la moisson, la fourmi ne dort plus. Elle traîne, avec de petites serres qu'elle a à la tête, des grains qui pèsent trois fois plus qu'elle et elle avance comme elle peut.

Quelquefois elle trouve en chemin quelque amie qui lui prête secours.

Le grenier où tout doit être porté est public et aucune ne pense à faire sa provision à part. Ce grenier est composé de plusieurs chambres qui communiquent entre elles par des galeries souterraines. Lorsque les greniers sont pleins et que l'hiver approche, on commence à mettre en sûreté le grain en le rongéant aux deux bouts.

Voilà le fonds d'industrie que Dieu a mis dans ce petit animal.

DUGUET.

EXERCICES.—Analyse de la phrase: "Lorsque les greniers sont pleins et que l'hiver approche, on commence à mettre en sûreté le grain en le rongéant aux deux bouts."

## RÉCITATION

## SOIR DU RÉVEILLON

Pauvre homme, approche-toi de l'âtre et chauffe-toi,  
Notre maison, ce soir, va devenir la tienne;  
Elle n'a, sois-en sûr, rien qui ne t'appartienne  
Et te fait un accueil plein d'un tranquille émoi.

Puisqu'une bonne étoile a guidé ton destin  
Vers nous, dans le chemin de neige et la nuit noire,  
Bois, mange, écoute aussi la merveilleuse histoire,  
Que la tradition transmet du temps lointain.

Des effluves d'amour, des hymnes et des chœurs  
Ont passé sur le monde en souffle de mystère.  
Les pauvres, aujourd'hui sont les rois de la terre;  
Un espoir d'être heureux envahit tous les cœurs.

Il semble que l'on vit, ce soir, dans l'irréel;  
Un enfant pauvre est né sur de la paille fraîche,  
Et la terre fleurit la gloire de sa crèche.  
De gui, de houx, de buis, de roses de Noël.

O miracle du rêve, ô miracle d'amour,  
Quelque chose de doux tombe sur nos pensées;  
Il entre un réconfort dans les âmes blessées:  
Chacun de nous aura le pain de chaque jour.

[vœu:  
Et, pauvre homme, avec nous, fais de tout cœur ce  
Que l'homme soit enfin sans envie et sans haine;  
Qu'il soit bon et qu'il n'ait aucun sujet de peine;  
Que ce soir le plus pauvre ait du pain et du feu.

CHARLES POISSON.

## École primaire complémentaire

## DICTÉES

## I

## UNE TEMPÊTE

L'horizon se chargeait au loin de vapeurs ardentes et sombres; le soleil commençait à pâlir; la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvrait de couleurs lugubres dont les teintes variaient sans cesse. Déjà le ciel, tendu et fermé de toutes parts, n'offrait à nos yeux qu'une voûte ténébreuse que la flamme pénétrait, et qui s'appesantissait sur la terre.

Toute la nature était dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquait jusqu'au fond de nos âmes. Nous cherchâmes un asile dans le vestibule du temple, et bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feux suspendue sur nos têtes, des nuages épais rouler par masses dans les airs et tomber en torrents sur la terre, les vents déchaînés fondre sur la mer et la bouleverser dans ses abîmes.

Tout grondait, le tonnerre, les flots, les vents, les antres, les montagnes, et de tous ces bruits réunis, il se formait un bruit épouvantable qui semblait annoncer la dissolution de l'univers.

L'aiglon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlants de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux, nous l'entendîmes mugir dans le lointain, le ciel brilla d'une clarté plus pure, et cette mer, dont les vagues écumantes s'étaient élevées jusqu'aux cieux, traînait à peine ses flots jusque sur le rivage. A l'aspect de tant de changements inopinés et rapides, nous restâmes quelque temps immobiles et muets.

BARTHÉLEMY.

QUESTIONS.—1. Expliquer les mots: *vestibule*, *antre*, *aiglon*.

2. Que veut dire: *changements inopinés*?

3. Que veut dire: *tendu et fermé de toutes parts*?

4. Analyser logiquement la phrase: *Toute la nature... jusqu'à nos âmes*.

5. Analyser *que* (dans *que la flamme*), *l'* devant *entendîmes*.

## II

## CHARITÉ

Je me dis: "Tu es tranquille et au chaud dans ta maison avec ton chien et tes chevreux. Il y a pour toi du pain sur la planche, il y a de l'herbe dans la montagne ou dans le râtelier pour eux; ton toit, quoiqu'il soit de genêt, est bien réparé contre la pluie et la neige. Tu n'as pas de souci pour ta femme et pour tes enfants; mais voilà un tel qui a son plafond écroulé et les berceaux de ses enfants exposés à tous les vents: voilà cette pauvre veuve dont la maison a brûlé la semaine dernière et qui n'a pas un liard pour se rebâtir un abri; voilà ce vieillard qui n'a plus son fils pour lui piocher son morceau de terre; voilà ces trois orphelins qui n'ont ni père ni mère pour leur moissonner leur seigle ou pour battre leur châtaignier. Que vont-ils faire dans la mauvaise saison qui s'avance? Qui est-ce qui ira à leur secours pour l'amour de Dieu? Allons, c'est moi! Donnons-nous de la peine pour leur en enlever un peu; tirons de la pierre pour celle-ci, rajustons les marches de l'escalier pour l'un, replaçons les solives et les tuiles pour l'autre, bêchons la vigne de ce voisin malade, prêtons notre chèvre à cette pauvre nourrice dont la vache est tombée dans le ravin et qui n'a plus de lait pour ses petits. Le peu que je puis pour eux leur soulagera le cœur; ils auront moins de chagrin dans la maison; ils dormiront cette nuit; ils mangeront ce soir; ils coucheront à l'abri avant l'hiver." Et le soir, quand je remonte ici à la nuit close et que je me dis: "Claude, qu'as-tu gagné aujourd'hui?" je me répons: "J'ai gagné une bonne journée, car les pauvres me la payent en amitié, mon cœur me la paye en contentement, et le bon Dieu me la payera en miséricorde."

LAMARTINE.

EXPLICATIONS.—*Sens général*: Lamartine ne définit pas la charité, il la montre en action. Il nous fait voir cette charité du pauvre qui, à défaut d'argent, donne sans compter tous les trésors du cœur. Nul artifice dans le langage qu'il lui prête. Il savait que la vraie bonté agit et parle simplement. Remarquer l'extraordinaire facilité de l'expression, l'abondance des idées, qui s'accumulent sans la moindre lourdeur. Ce poète, qui chantait "comme l'homme respire", ne s'est jamais donné la peine de limer, de polir ses phrases, mainte négligence lui échappe; il ne marque pas toujours d'un trait assez ferme, assez net, la forme de ses pensées. Peu d'écrivains, cependant, ont su aussi bien que lui traduire et provoquer de généreuses émotions.

*Mots et expressions Charité*: proprement, ce mot signifie amour. La charité envers le prochain, envers nos frères, éclôt naturellement dans un

cœur qui aime Dieu, le Père commun. Rapprocher *cher* et *chérir*.—*Chevreau*: remarquer le diminutif *eau* (*louvezeau, serpenteau, etc.*). Ce même suffixe est parfois augmentatif (ex.: *manteau*, qui désigne, en général, un ample vêtement).—*Quoiqu'il soit de genêt*: dans quel cas écrit-on *quoi que*, en deux mots?—*Ravin*: ce substantif est de la famille des mots *ravir, ravisseur, rapine, rapt*, qui impliquent l'idée d'enlever avec violence. Un *ravin* (rapprocher *ravine, raviner*), est une sorte de fossé naturel creusé par un torrent qui a enlevé et entraîné les terres.—*Écroulé* (qui est tombé en produisant un amas de débris). A distinguer de *éboulé* (se dit surtout des terres, des rocs désagrégés, dont les morceaux, en tombant, roulent à la façon d'une boule).

GRAMMAIRE.—I. Tous les verbes de la première partie du texte, jusque: Allons! c'est moi (excepté quoiqu'il soit), indiquent une action sans condition, sans commandement, sans doute ni dépendance, ils sont au mode indicatif. Je dis,—tu es.—Il y a.—Tu n'as pas été.

Ceux qui n'ont pas de sujet, ne marquant pas la personne, sont à l'infinitif quand ils sont simplement le nom du verbe, *rebâtir, piocher, etc.*, au participe quand ils ont une autre terminaison que l'infinitif: *écroulé, exposés, etc.*

II. Si nous disions: *Si tu n'avais pas de soucis pour ta femme et tes enfants, mais que tu verrais un tel qui aurait son plafond écroulé, tu verrais cette pauvre veuve dont la maison aurait brûlé...*, et qui n'aurait plus un liard, etc...

Les formes *verrais, aurait* seraient le verbe au mode conditionnel, parce que l'action dépendrait de la condition *si*.

(Continuer à mettre les verbes au conditionnel jusque: allons).

III. Depuis: *donnons-nous, jusqu'à ses petits*, les verbes *donnons, tirons, rajustons, etc.*, sont au mode impératif, parce que le paysan se commande à lui-même toutes ces actions.

(Mettre tous ces verbes à l'impératif, à la 2<sup>e</sup> personne du singulier.)

## III

## LE VRAI PATRIOTISME

L'amour de la Patrie est un sentiment qui sommeille dans un grand nombre d'âmes absorbées par la famille et les affaires. On aime les biens dont on jouit constamment avec sécurité et sans même songer qu'on puisse les perdre; mais on les aime d'un amour qui s'ignore. Ce sentiment même, pour la plupart de ceux qui n'ont ni étudié, ni pensé, ne s'attache qu'à un horizon étroit, au sol de la commune, aux lieux où ils ont travaillé, où ils ont été heureux, où ils ont souffert; et s'il s'étend plus loin, c'est dans les moments de crise, quand une guerre nationale arrache tous les citoyens à leur apathie. Quant à ce patriotisme éclairé qui nous fait aimer la gloire et la prospérité intérieure de notre pays, c'est un sentiment qui n'a de force, de persévérance et d'efficacité que chez les âmes d'élite. Ceux même qui parmi nous comprennent la grandeur

des droits de citoyen, confondent souvent la passion politique avec le patriotisme. La passion politique n'est légitime que quand elle a le patriotisme pour foyer; mais trop souvent, dans les luttes de parti, l'intérêt du pays est la chose à laquelle on pense le moins. C'est d'abord la haine qui nous pousse, sentiment mauvais en soi, dégradant, et d'autant plus redoutable qu'il s'accroît presque fatalement dans la lutte, et finit par dominer; puis vient cette espèce d'obstination, cet acharnement aveugle qui, au bout d'un certain temps, concentre sur la nécessité de vaincre nos idées, nos sentiments, nos efforts; puis l'ambition et l'intérêt personnel, cette éternelle préoccupation de l'homme. Nous connaissons la pureté de nos intentions si nous nous sentons incapables de changer de sentiment et de conduite avec la fortune, si nous sommes prêts à servir, n'importe à quel rang, sans ambitionner le premier, et si nous aimons tout ce qui est favorable à la patrie, lors même que ce bien ne lui vient pas par nos mains ou par celles de nos amis.

JULES SIMON.

### RÉCITATION

#### VOIX DE NOËL

Le lourd battant de fer bondit dans l'air sonore,  
Et le bronze en rumeur ébranle ses essieux...  
Volez, cloches! grondez, clamez, tonnez encore!  
Chantez paix sur la terre et gloire dans les cieux!

Sous les dômes ronflants des vastes basiliques,  
L'orgue répand le flot de ses accords puissants.  
Montez vers l'Éternel, beaux hymnes symboliques!  
Montez avec l'amour, la prière et l'encens!

Enfants, le doux Jésus vous sourit dans ses langes;  
A vos accents joyeux laissez prendre l'essor;  
Lancez vos clairs Noël: là-haut les petits anges  
Pour vous accompagner penchent leurs harpes d'or.

Blonds chérubins chantant à la lueur des cierges,  
Voix d'airain, bruits sacrés que le ciel même entend,  
Sainte musique, au moins, gardez chastes et vierges  
Pour ceux qui ne croient plus, les légendes d'antan!

LOUIS FRÉCHETTE.

### COMPOSITION

SUJET.—Expliquez et commentez cette pensée:  
"L'oreille du méchant est pleine d'épines."

Sommaire.—La paix intérieure ne peut venir que d'une bonne conscience.—Le méchant a passé le jour à faire le mal.—La nuit le remords le trouble.—C'est un juste châtement; puisse-t-il le conduire au repentir et à la conversion.

#### DÉVELOPPEMENT

On demandait à Ozanam, ce grand chrétien, quel est le plus grand bien.—"C'est la paix du cœur", répondit-il.

Rien ne vaut, en effet, la paix d'une bonne conscience.

Lorsque l'on a fidèlement rempli son devoir, évité le mal et fait le bien.

*Le sommeil est plus doux, la nuit est une fête.*

Les sombres fantômes, produits par une imagination surexcitée, ne viennent point alors troubler le repos acquis par une journée de sages labeurs; le jour a préparé la nuit: la justice et la charité, conduites par la main des anges, s'assièrent au chevet de l'homme droit et sincère; elles lui sourient, et, de ses bonnes actions, lui font un doux oreiller.

Bien différent est le sommeil du méchant. Il n'a pas fait le bien, lui. Trop lâche pour lutter contre ses passions, pour affronter la chaleur du jour, il s'est assis à l'angle du chemin, avec le plaisir, son compagnon de route. Il a fermé l'oreille aux appels de sa conscience; égoïste, il n'a vécu que pour contenter tous ses désirs; il a foulé aux pieds le droit de ses frères, il a insulté à leur vertu; il a joui, il s'est couronné de roses... Audessus de sa tête, le soleil luisait si brillant qu'il lui semblait que le jour ne dût jamais finir.

Mais voilà que l'ombre s'est faite sur la terre. Tout rentre dans le calme et le repos, tout s'endort. Eh bien! il dormira, lui aussi, et ce sera une nouvelle satisfaction: le souvenir de ses joies, hantant ses rêves, les prolongera par-delà le réel. Hélas! une à une, les roses se sont effeuillées au vent du soir: l'oreiller du méchant n'a plus que des épines. Triste, inquiet, il s'agite, se tourne, se retourne sur sa couche, appelant à grands cris le sommeil et l'oubli. Mais le sommeil fuit sa paupière, car "Il n'est point de repos pour le méchant!" Le remords, comme un ver rongeur, dévore son âme; la pensée de ses fautes, semblable à une vague toujours montante, revient sans cesse, avec son uniformité douloureuse, troubler son esprit fatigué; ses yeux fixent dans la nuit des spectres sans nom qui lui reprochent ses crimes. Haletant, épuisé, il se demande avec angoisse quand paraîtra l'aurore pour dissiper en lui cette obscurité vengeresse, plus profonde cent fois que les ténèbres qui l'entourent.

Oh! oui, il est bien vrai que l'oreiller du méchant est plein d'épines. Et cela est juste. Il est bon que, dans la nuit dont les passions enveloppent notre âme, se lève comme un flambeau divin, la lumière de la conscience; il est bon que la paix soit le fruit des victoires remportées sur le mal par l'homme vertueux, et que le méchant trouve en lui-même,

dans le trouble et le remords, la punition de ses fautes. Heureux s'il entend ce que lui dit au cœur la voix céleste qui le rappelle dans les sentiers de la vertu, et si l'épine qui le meurtrit sur sa couche, est l'aiguillon salutaire qui le conduit au repentir.

## SECTION AGRICOLE

## DICTÉES

## LE MOUTON

Voilà un animal si doux qu'on lui compare les personnes d'un naturel paisible. La brebis mérite mieux encore peut-être cette réputation. Et le petit agneau donc! Entendez-le bêler d'une voix plaintive pendant que sa mère broute loin de la bergerie. Mais qu'il la voie revenir: aussitôt il se précipite vers cette bonne mère qui vient à sa rencontre, qui lui présente le pis et le regarde d'un œil aimant. Sans défense et sans armes, la timide brebis n'attaque personne, n'est hostile à personne; elle aime mieux, comme l'a dit un poète, souffrir le mal que de le faire.

Voyez, d'ailleurs, de quelle utilité est pour nous cet animal inoffensif. Son fumier est un des meilleurs engrais; sa chair donne une nourriture succulente, notamment dans le gigot, qui est la cuisse de la bête; sa laine sert à confectionner le drap dont nous faisons nos chauds vêtements d'hiver, et sa peau tannée constitue la basane, sorte de cuir très souple. De celle du petit agneau on fait le parchemin, dont les anciens manuscrits et les chartes du moyen âge nous offrent de beaux échantillons.

EXPLICATIONS.—*Naturel*: caractère; rapprocher *nature*.—*Bêler*: mot imitatif, pris du cri du mouton: bêê.—*Bergerie*: rapprocher *berger*: l'étable destinée aux troupeaux et que garde le berger. *Berger* et *brebis* sont deux mots de même origine: remarquer que, dans certaine province de France comme au Canada français, on dit *berbis*, ce qui indique mieux l'analogie.—*Mais qu'il la voie*: le subjonctif et non l'indicatif; c'est comme si l'on disait: mais supposez qu'il la voie revenir.—*Pis* nom, et *pis* adverbe.—*D'un œil aimant*: d'un œil, d'un regard qui indique l'amour, l'affection maternelle.—*Hostile*: de *hostis*, qui, en latin, veut dire *ennemi*.—*Un poète*: un auteur qui écrit en vers.—*Souffrir*: dans un rôle actif, avec le sens de *supporter*.

*Inoffensif*: qui n'est pas de nature à nuire, qui ne peut nuire: *in-offensif*: préfixe négatif; suffixe indiquant la possibilité de faire une chose, la disposition à faire une chose.—*Basane*: rapprocher *basané*: qui est noirci, hâlé, en parlant de la peau, par allusion à la couleur de la basane.—*Parchemin*: mot d'origine curieuse: c'est une forme corrompue

du latin *pergamena* ou *pergamina*, voulant dire *Pergame*, ville d'Asie où on fabrique ce produit; le papyrus, dont on se servait pour écrire, y étant devenu rare à la suite d'une guerre entre l'Égypte, pays producteur du papyrus, et le royaume de Pergame. De *papyrus*, papier.—*Manuscrit*: chose écrite à la main.—*Charte*: d'un mot latin qui veut dire *papier*: les chartes sont des actes publics ou privés dont l'origine est ancienne.

## II

## MATIN D'ÉTÉ

La préoccupation d'achever mon travail me réveilla vers trois heures du matin. C'était en juillet, par un temps splendide. Doucement, je me lève et j'ouvre la fenêtre de ma chambre qui donnait sur plusieurs jolis jardins. J'essayai de lire à la douteuse clarté de l'aube; mais j'étais à chaque instant obligé d'interrompre ma lecture pour regarder ce qui se passait autour de moi. Les coqs s'étaient mis à chanter et à battre des ailes; les hirondelles gazouillaient sur les toits voisins; les pigeons s'élançaient à grand bruit de toutes les maisons. Insensiblement chaque chose prenait une forme moins vaporeuse. Un haut belvédère à balcon de fer, surmonté d'une boule de cuivre, devenait peu à peu étincelant. Une étoile d'abord splendide se mit à pâlir et se fondit bientôt dans la clarté du ciel. Les arbres et les fleurs m'envoyaient leurs plus suaves parfums.

THEURIET.

QUESTIONS.—Pourquoi l'auteur se réveilla-t-il si matin?—Connaissez-vous le proverbe qui dit: *Ne remettez jamais au lendemain...*? N'est-il pas plus hygiénique, cependant, de se coucher tôt, et de se lever matin?—Que signifie: *qui donnait*. (Qui avait vue, qui permettait de voir)—*la douteuse clarté de l'aube*? (Le moment où le jour commence, où l'on ne voit pas encore les objets bien distinctement)—*insensiblement*? (petit à petit, tout doucement, sans presque s'en apercevoir)—*moins vaporeuse*? (Moins obscure, moins nuageuse.)—Qu'est-ce qu'un *belvédère*? (C'est une terrasse, un pavillon construit dans un lieu élevé et d'où l'on voit au loin.)—Pourquoi ce belvédère devenait-il étincelant? (Parce que les rayons du soleil levant se reflétaient dans la boule de cuivre.)

GRAMMAIRE.—Quelle est la formation de *doucement*? (3e phrase.)—Analyser logiquement la phrase commençant par le mot *doucement*.—Analyser grammaticalement: *ce qui se passait autour de moi*.—Quel est le sujet de *devenait* (devenait peu à peu étincelant)?

## L'AVENT

C'est décembre. Voici le saint temps de l'Avent. Vêtus de violet, ses austères dimanches  
Cheminant dans le gel, la froidure et le vent.

Tels que des pénitents que la prière penche,  
Au déclin de l'année ils marchent à pas lents,  
Le regard vers la terre, et les mains dans leurs man-  
[ches.

Ils sont quatre, et chacun représente mille ans,  
Mille ans de longs désirs et de prière ardente,  
Avant que le salut ne luise aux fils d'Adam.

C'est pourquoi tour à tour, pour exprimer l'attente  
Et les gémissements des Justes d'Israël,  
Vêtus de violet, d'une voix grave, ils chantent :

—Versez votre rosée, ô nuages du ciel,  
Laissez pleuvoir Celui que le Seigneur envoie!  
—Racine de Jessé, Rameau surnaturel.

Que l'arbre du salut par vous croisse et verdoie!  
—O merveilleuse clef du Paradis ancien,  
Rouvrez-nous le Jardin de l'éternelle joie!

—O céleste Orient d'où le soleil nous vient,  
L'univers vous attend; faites luire l'aurore  
Aux peuples que la Mort en ses ténèbres tient!

...Puisque la sainte Église, en ces jours, vous implo-  
Nous unissons, Seigneur, notre voix à ses voix, [re,  
Et nous vous supplions aussi de faire éclore.

Le grand jour qu'espéraient les Justes d'autrefois:  
Puis, lorsque finira l'avent de notre vie,  
Faites qu'ayant vécu selon vos saintes lois,

Dans un Noël sans fin nous chantions le Messie!

LOUIS MERCIER.

(Les Pierres Sacrées.)

## COMPOSITION

### SUJET A TRAITER

Indiquer les principaux modes de reproduction  
des plantes.

### SUJET TRAITÉ

Les plantes se reproduisent de diverses ma-  
nières qui varient avec leur nature. Pour la  
reproduction proprement dite on emploie: le  
*semis*, les *bulbes* et *tubercules*, les *boutures* et  
*marcottés*. Pour l'amélioration des espèces  
on a recours à la *sélection* ou choix des semen-  
ces, ou à la *greffe*.

Le *semis* demande que l'on confie les grains  
à une terre meuble et légère, ni trop sèche, ni  
trop humide. Certaines plantes ont d'ailleurs  
besoin d'être transplantées après le semis,  
pour se développer dans de bonnes condi-  
tions.

La plupart des plantes de la famille des  
légumineuses, tels que les oignons, ails, cibou-  
les, etc., se reproduisent par bulbes. Le  
*bulbe* est un développement particulier de la  
racine dont l'oignon est le type. Placé en  
terre l'oignon ou le bulbe s'y multiplie et  
donne une multitude d'autres bulbes.

Le *tubercule* naît, comme le bulbe, de la

racine. Confé au sol, il produit une nouvelle  
plante. L'emploi du tubercule est préférable  
au semis, car il évite la transplantation du  
végétal.

Quelques arbres, tels que les saules, les  
osiers, les peupliers, se reproduisent facile-  
ment par la *bouture*, qui consiste à couper  
une branche de la plante et à la piquer en  
terre, dans un sol humide et profond. Ce  
procédé ne convient pas aux arbres dont le  
bois est dur et les éléments liquides peu abon-  
dants.

Le *marco'tage* consiste à entourer une  
petite branche d'un peu de terreau humide  
que l'on maintient tel au moyen d'une enve-  
loppe solide. Au bout de quelque temps des  
racines se développent. Quand on les juge  
assez fortes on coupe le rameau au-dessous  
de l'enveloppe de terre, ce qui donne un nou-  
veau sujet que l'on peut mettre en terre.

La *sélection* est surtout employée avec les  
céréales: un grain de blé choisi donnera nais-  
sance à un épi fort et vigoureux et produira  
de nombreux rejetons, tandis que d'un grain  
maigre ne naîtront qu'une plante et des reje-  
tons chétifs.

Pour multiplier les espèces de fruits et les  
substituer les unes aux autres on a recours à  
la *greffe*. Mais on ne peut greffer sur un arbre  
donné que des rameaux empruntés à un arbre  
de son espèce: on ne saurait, par exemple,  
greffer un poirier sur un pommier.

On distingue trois sortes de greffe: en fente,  
par approche et par écusson.

## SECTION MÉNAGÈRE

### DICTÉES

#### UNE PETITE SERVANTE DE HUIT ANS

Notre père était trop pauvre pour donner  
une servante à ma mère et j'étais trop petite  
pour faire toute seule le ménage. Les voi-  
sins venaient de bien bon cœur, quand je les  
priais, tirer pour nous le seau du puits, met-  
tre la grosse bûche au feu et prendre la mar-  
mite à la crémaillère; mais ma mère et moi  
nous faisons le reste. Aussitôt que j'avais  
pu marcher seule dans la chambre, j'avais  
été la servante *née* de la maison, les pieds de  
ma mère, qui n'en avait plus d'autres que les  
miens. Ayant sans cesse besoin de quelque  
chose, qu'elle ne pouvait aller chercher au  
jardin, dans la chambre, au feu, sur l'évier,  
sur la table, sur un meuble, elle s'était *accou-*

tumée à se servir de moi, avant l'âge, comme elle se serait servie d'une troisième main, et moi j'étais fière, toute petite que j'étais, de me sentir nécessaire, comme une grande personne, à la maison. Cela m'avait rendue attentive, mûre, sérieuse, raisonnable avant l'âge de huit ans.

LAMARTINE.

EXPLICATIONS. — *Idées.* — Soyez complaisants avec vos parents; rendez-leur tous les petits services dont vous êtes capables, de manière à alléger leur tâche, toujours si lourde. Au besoin, prévenez leurs désirs et n'attendez pas qu'ils vous commandent.

*Vocabulaire.* — La servante née: la servante tout indiquée, par droit de naissance. — L'évier. Ne dites pas un lévier, ni un lavier. — Cela m'avait rendue mûre. Les mots suivants expliquent cette expression. — *Lamartine.* Un des plus grands poètes français du dix-neuvième siècle (1790-1869); fut membre du gouvernement provisoire de 1848.

*Grammaire.* — Justifiez l'orthographe du participe adjectif née. — Trouvez le complément direct du participe accoutumée: elle avait accoutumé qui? — Même exercice pour servie et rendue. — Énoncez les règles d'accord. — *Venaient:* conjuguez le verbe venir au présent, au passé défini et au futur simple de l'indicatif, au présent du conditionnel, au présent de l'impératif, au présent et à l'imparfait du subjonctif. — Analyse logique de la phrase suivante: *Aussitôt que j'avais pu marcher seule dans la chambre* (subordonnée circonstancielle), *j'avais été la servante née de la maison* (principale). — Analyser grammaticalement: *Elle s'était accoutumée à se servir de moi.*

## II

### LE RESPECT ET LA RECONNAISSANCE DANS LA FAMILLE

Le respect est un sentiment de vénération, de déférence qu'on a pour quelqu'un à cause de son caractère, de sa qualité ou de son âge. Ce sentiment est très souvent aussi accompagné d'un autre, celui de notre propre infériorité morale ou intellectuelle, quand nous nous comparons à la personne que nous respectons. Or, l'enfant, tant qu'il est tel, est inférieur à ses parents en sagesse et en expérience. Devenu grand à son tour, quand la loi humaine l'a affranchi de l'obligation de leur obéir en toutes choses, ni cette loi, ni à plus forte raison, la loi divine ne l'affranchit jamais de leur témoigner le plus profond respect.

Mais, à côté du respect, vient se placer la reconnaissance. La reconnaissance est si naturelle à un cœur aimant... la gratitude pour des bienfaits reçus est si douce! Mais comment la montrerons-nous? Par nos actes, par toute notre conduite, en conservant précieusement comme un trésor le souvenir de l'amour dont nous ont comblés

notre père et notre mère. La gratitude! la brute même nous en montre. Voyez le chien: nous le caressons, sous une forme ou sous une autre nous lui procurons un certain bien-être: il le ressent, s'attache à nous, devient fidèle, nous le prouve en nous défendant contre toute attaque. Il est même reconnaissant quelquefois jusqu'à la mort; et, dans la vie ordinaire, il nous témoigne de son mieux sa reconnaissance en nous léchant les mains, en gambadant autour de nous, en se couchant à nos pieds, en nous regardant dans les yeux comme pour deviner notre pensée. Il ne lui manque vraiment que la parole. Aussi quelqu'un l'a-t-il appelé notre demi-frère.

Voilà donc un animal qui nous donne l'exemple. Et nous, hommes, doués d'une intelligence supérieure et de la parole, nous n'en ferions pas autant pour nos parents? Non jamais. Dans chacune de nos actions, nos sentiments, notre raison et surtout notre conscience se confondront pour leur montrer pleinement notre gratitude. Jamais, quand nous serons grands, nous ne leur marchanderons les preuves réitérées de notre amour; jamais nous ne dirons: Mon père ou ma mère ont fait ceci, ont fait cela, je vais en faire juste autant pour eux: nous serons quittes. Fi! c'est d'un cœur misérable, d'une âme qui ignore jusqu'aux premiers éléments de la reconnaissance.

### RÉCITATION

#### LA DERNIÈRE HEURE DE L'ANNÉE

A toutes les heures qu'affronte  
L'orgueilleux oubli du trépas,  
Et qui, sur l'airain qui les compte,  
En fuyant, impriment leurs pas,  
Aucune, à l'oreille insensible,  
Ne sonne d'un glas plus terrible  
Que ce dernier coup de minuit,  
Qui, comme une borne fatale,  
Marque d'un suprême intervalle  
Le temps qui commence et qui fuit.

Les autres s'éloignent et glissent  
Comme des pieds sur les gazons,  
Sans que leurs bruits nous avertissent  
Des pas nombreux que nous faisons;  
Mais cette minute accomplie,  
Jusqu'au cœur léger qui l'oublie  
Porte le murmure et l'effroi;  
Elle frémit à notre oreille,  
Et loin de l'homme qu'elle éveille,  
S'envole et lui dit: "Compte-moi!"

Compte-moi! car Dieu m'a comptée  
 Pour sa gloire et pour ton bonheur.  
 Compte-moi—Je te fus prêtée,  
 Et tu me devras au Seigneur.  
 Compte-moi, car l'heure sonnée  
 Emporte avec elle une année,  
 En amène une autre demain.  
 Compte-moi! car le temps me presse!  
 Compte-moi! car je fuis sans cesse  
 Et ne reviens jamais en vain!

LAMARTINE.

## COMPOSITION

### L'ÉCONOMIE DOMESTIQUE

*Texte.*—Quelles sont les notions très diverses que fournit l'économie domestique? Expliquez comment et pourquoi chacune d'elles est importante.

#### DÉVELOPPEMENT

L'économie domestique embrassant dans son ensemble tout ce qui a rapport à la vie matérielle d'une famille, doit, par conséquent, se composer de notions aussi variées que nombreuses.

Ce qui concerne la tenue et le bon ordre d'une maison, ce qui se rapporte à l'alimentation, ce qui intéresse la santé des êtres petits et grands de la famille; tout cela, en effet, est considérable. Il n'est pas étonnant qu'on ait pu écrire des volumes entiers de conseils ou de renseignements sur ces multiples sujets.

Toutefois lorsqu'on veut s'en tenir aux notions générales les plus indispensables, on divise l'économie domestique en quatre parties: le ménage, les travaux manuels, parmi lesquels la couture, l'entretien du linge et des vêtements tiennent la plus grande place, la cuisine, l'hygiène.

Sous le nom de science ménagère, l'économie domestique nous renseigne sur tout ce qui se rapporte à l'installation et au bon entretien d'un ménage. Là nous apprenons comment on balaie, comment on époussette, comment on nettoie à fond les diverses pièces d'un appartement, les meubles, les glaces, l'argenterie, etc. . .

Les travaux manuels les plus impérieux pour une maîtresse de maison sont la couture, le raccommodage des vêtements et du linge de la famille. Comme cela est encore utile à savoir et à bien savoir! Que d'économies une femme adroite et active peut réaliser avec son aiguille! Parfois des objets que l'on croyait à jamais usés, bons à faire seule-

ment du chiffon, retrouvent un nouvel aspect, une fraîcheur et une solidité nouvelles sous les doigts habiles d'une bonne maîtresse de maison. Et par là, on retarde encore l'achat de telle quantité de linge, de tel vêtement, et l'argent qu'on y aurait employé va grossir la réserve des économies.

Que l'on ait besoin d'apprendre à faire la cuisine, voilà encore une chose qu'on ne saurait contester. L'intelligence et la bonne volonté ne suffisent pas à deviner ce qu'il faut savoir en cet art minutieux de la cuisine. Il y a des recettes ingénieuses, des préparations économiques, plus ou moins nourrissantes, que l'expérience a enseignées à de nombreuses générations de femmes, et qui rendent les plus grands services à celles qui, aujourd'hui, les connaissent. La partie de l'Économie Domestique qui enseigne ces recettes et ces préparations est donc fort utile à la maîtresse de maison, qui a souci de la santé et du bien-être des membres de la famille.

Enfin, savoir soigner les malades, prévenir même les maladies, est le complément indispensable de l'éducation ménagère d'une jeune fille. Par nature, la femme est disposée à soulager ceux qui souffrent, et c'est là un des plus nobles traits de son caractère. Mais encore faut-il qu'elle puisse accomplir ce rôle avec savoir et habileté. La bonne volonté de la ménagère ne suffit pas; elle peut même être, pour celui qui souffre, un danger, à cause de l'inexpérience ou de l'ignorance de la garde-malade.

Chacune des parties qui composent l'Économie Domestique est donc très importante, et ce serait une faute que de ne pas s'appliquer à les étudier toutes les quatre avec le même soin.

## ENSEIGNEMENT ANTIALCOOLIQUE

### LECTURE

#### L'ALCOOLISME

L'alcoolisme n'est pas l'ivrognerie. De tout temps il y a eu des ivrognes, à qui des libations immodérées infligeaient pour un moment la crise que l'on sait. Mais l'alcoolisme peut aller sans ces crises répétées, voire sans une seule de ces crises. Il n'en est pas moins pire que l'ivresse. C'est l'imbibition continue de nos organes et de nos tissus par l'alcool, qui y produit à la longue les désor-

dres les plus divers et les plus graves. Ils s'étendent, hélas! jusqu'à la vie morale, et, conséquence douloureuse! cette tare du sang passe aux enfants par hérédité, leur transmettant l'épilepsie, la scrofule, l'idiotie; les

prédisposant à toutes sortes d'infirmités ou de maladies.

Ah! si l'on réfléchissait aux conséquences terribles de l'intempérance, comme on mépriseraient les liqueurs enivrantes!

## MATHÉMATIQUES

### ARITHMÉTIQUE, ALGÈBRE ET MESURAGE

AVERTISSEMENT.— Afin de donner à cette partie de la revue un caractère vraiment pratique, nous avons cru devoir nous enfermer strictement, pour le choix des problèmes, dans le cadre tracé par la "Répartition mensuelle du programme" préparée par MM. Miller et Brionne et recommandée par le Surintendant de l'Instruction publique pour toutes les écoles primaires de la province. Les exercices proposés dans chaque livraison ont un double but:

1. Fournir régulièrement aux instituteurs et aux institutrices, pour la récapitulation qu'ils ne doivent pas manquer de faire à la fin de chaque mois, quelques problèmes qui les aideront à s'assurer si leurs élèves progressent normalement;

2. Guider les aspirants et les aspirantes aux deux brevets du Bureau central, en leur faisant étudier chaque mois quelques-uns des problèmes les plus importants du programme de chacune des sections du cours complémentaire (7<sup>e</sup> année pour les aspirantes au brevet élémentaire et 8<sup>e</sup> année pour les aspirantes au brevet supérieur ainsi que pour les aspirants à l'un ou à l'autre brevet).

#### COURS INFÉRIEUR

(1<sup>ère</sup> ANNÉE)

Exercices sur les nombres de 20 à 30.

1. Combien font:

$$20+1 - 20+2 - 20+3 - 20+4 \dots\dots\dots 20+9?$$

2. Combien font:

$$19+1 - 19+2 - 19+3 - 19+4 \dots\dots\dots 19+9?$$

3. Combien font:

$$18+2 - 18+3 - 18+4 - 18+5 \dots\dots\dots 18+9?$$

4. Combien font:

$$30-1 - 30-2 - 30-3 - 30-4 \dots\dots\dots 30-9?$$

5. Soustractions:

28	27	24	24	25	23
-6	-5	-4	-5	-6	-5
—	—	—	—	—	—

6. Comptez par 2 de 0 à 30 et revenez de 30 à 0.

7. Le Petit Pierre a récolté dans son jardinet 12 choux, 13 betteraves et 5 citrouilles; combien de légumes a-t-il récoltés en tout?

(2<sup>e</sup> ANNÉE)

1. Écrivez en chiffres les nombres de 500 à 520 et de 570 à 590.

2. Dites combien de centaines, de dizaines et d'unités dans chacun des nombres suivants: 524, 570, 599, 505, 600.

Exemple: 524 = 5 centaines, 2 dizaines et 4 unités.

570 = .....

3. Soustractions:

524	518	545	560	507
-215	-337	-149	-145	-248
———	———	———	———	———

4. Multiplications:

44	8	56	49	86	67
×5	×6	×7	8	×3	×8
———	———	———	———	———	———

5. Un fermier vend au marché 14 agneaux à \$8. chacun et achète deux vaches à \$45. chacune. Combien d'argent lui reste-t-il?

(3<sup>e</sup> ANNÉE)

1. Il a fallu 64 voitures pour transporter 145,920 livres de blé. Combien de minots a-t-on mis par charge en moyenne?

*Solution* : Nombre de livres par charge:  $145,920 \div 64 = 2,280$ .

“ “ minots:  $2,280 \div 60 = 38$ . *Rép.*

2. Si 38 minots de patates ont été vendus \$36.10, que recevrait-on, au même prix, pour 275 minots?

*Solution* : 38 minots rapportent \$36.10

1 minot rapporte  $\frac{36.10}{38} = \$0.95$ .

275 minots rapportent  $\$0.95 \times 275 = \$261.25$ .

3. Un cultivateur a besoin de \$240. Il vend 85 minots de blé à \$1.60 et une quantité suffisante de pommes à \$3.25 le baril pour former la somme désirée. Combien de minots de pommes a-t-il vendus, si un baril en contient  $3\frac{1}{2}$  minots.?

*Solution* :  $\$1.60 \times 85 = \$136$ . Valeur du blé.

$\$240 - \$136 = \$104$ . Valeur des pommes.

$\$104 \div \$3.25 = 32$  barils.

$32 \times 3\frac{1}{2} = 112$  minots. *Rép.*

(4<sup>e</sup> ANNÉE)

1. Trouvez la valeur de:

a)  $3\frac{1}{2} + 3\frac{4}{7} + 6\frac{5}{8} - 3\frac{2}{3} - \frac{5}{7} - 5\frac{5}{16}$ ;

b)  $7\frac{3}{4} + 5\frac{3}{8} - 9\frac{7}{12} + 8\frac{1}{5} - \frac{14}{15} + 5\frac{3}{10}$ ;

c)  $(3\frac{2}{3} - 1\frac{1}{4}) \div 1\frac{2}{5} + (2\frac{1}{2} - 1\frac{1}{4}) \times 6\frac{1}{2} - 5$ .

*Solution de (a):*  $3+3+6-3-5=4$  pour les entiers.

Réduisant les fractions au même dénominateur, on a :

$$\frac{168+192+210-224-240-105}{336} = \frac{1}{336}$$

*Rép.*  $4\frac{1}{336}$ .

Autres réponses: b)  $16\frac{227}{80}$ ; c)  $4\frac{143}{168}$ .

2. Divisez  $\frac{3}{5}$  de  $\frac{5}{7}$  de  $\frac{14}{15}$  de  $4\frac{1}{2}$  par  $\frac{3}{8}$  de  $\frac{8}{9}$  de  $\frac{6}{11}$  de  $\frac{10}{15}$

*Solution :*  $\frac{3}{5}$  de  $\frac{5}{7}$  de  $\frac{14}{15}$  de  $\frac{9}{2} = \frac{9}{5}$

$$\frac{3}{8} \text{ de } \frac{8}{9} \text{ de } \frac{6}{11} \text{ de } \frac{10}{15} = \frac{20}{165}$$

$$\frac{9}{5} \div \frac{20}{165} = \frac{9}{5} \times \frac{165}{20} = \frac{297}{20} = 14\frac{17}{20}. \text{ Rép.}$$

3. Un homme bien portant fait en moyenne 16 inspirations par minute; à chaque inspiration, il introduit dans ses poumons 0.45 d'une pinte d'air. Combien consomme-t-il de pieds cubes d'air 1<sup>c</sup> par heure; 2<sup>c</sup> par jour, si un pied cube égale 6.25 gallons ?

*Solution :* Dans 1 m. il consomme:  $0.45 \times 16 = 7.2$  pintes.

Dans 1 heure il consomme  $7.2 \times 60 = 432$  pintes ou 108 gallons.

$108 \div 6.25 = 17.28$  pieds cubes. *Rép.*

Dans 1 jour:  $17.28 \times 24 = 414.72$ . *Rép.*

### COURS SUPÉRIEUR

1. Le tiers des abeilles d'une ruche s'est échappé pour former un nouvel essaim; de celles qui restaient  $\frac{3}{7}$  sont mortes. S'il y en a encore 12,000, combien y en avait-il d'abord ?

*Solution :*  $\frac{3}{3} - \frac{1}{3} = \frac{2}{3}$  ce qui restait d'abord.

$\frac{3}{7}$  de  $\frac{2}{3} = \frac{2}{7}$  celles qui meurt.

$$\frac{2}{3} - \frac{2}{7} = \frac{14-6}{21} = \frac{8}{21} = 12000 \text{ abeilles.}$$

$$\frac{1}{21} = \frac{12000}{8}$$

$$\frac{21}{21} = \frac{12000 \times 21}{8} = 31,500. \text{ Rép.}$$

2. Un cultivateur qui possède un verger vend  $\frac{2}{5}$  de ses pommes à \$3.40 le baril,  $\frac{3}{8}$  du reste à \$4.00 le baril,  $\frac{5}{6}$  du reste à \$4.50 et enfin les 5 barils qui lui restaient à \$5.00 le baril.

Combien de barils a-t-il récoltés en tout et quel est le montant total de ses ventes ?

*Solution :*  $\frac{5}{5} - \frac{2}{5} = \frac{3}{5}$  1er reste.

$\frac{3}{8}$  de  $\frac{3}{5} = \frac{9}{40}$  2e vente.

$$\frac{3}{5} - \frac{9}{40} = \frac{24-9}{40} = \frac{15}{40} = \frac{3}{8} \text{ 2e reste.}$$

$\frac{5}{6}$  de  $\frac{3}{8} = \frac{5}{16}$  3e vente.

$\frac{3}{8} - \frac{5}{16} = \frac{1}{16}$  3e reste.

$$\frac{1}{16} = 5; \text{ alors } \frac{1}{16} = 5 \times 16 = 80 \text{ barils récoltés. Rép.}$$



2. Dans une classe de 18 élèves, l'assistance pour chacun des 23 jours de classe du mois d'octobre a été comme suit: 18, 18, 16, 16, 17, 17, 17, 15, 16, 16, 18, 18, 14, 15, 18, 14, 17, 18, 18, 15, 14, 17, 18. Trouvez la présence moyenne de chaque jour et la présence moyenne pour cent.

*Solution* :  $18+18+16+16+17+17+17+15+16+16+18+18+14+15+$   
 $+18+14+17+18+18+15+14+17+18=380.$

$380 \div 23 = 16.52$  élèves. Présence moyenne.

Sur 18 élèves, il y en a eu 16.52 de présents en moy.

“ 100 “ “ “ ?

$\frac{16.52 \times 100}{18} = 91.77.$  Rép.: 91.77%.

On peut aussi employer le procédé suivant, lequel servira en même temps à vérifier l'exactitude du premier:

Il y a eu 8 jours de 18 élèves = 144

5 “ “ 17 “ = 85

4 “ “ 16 “ = 64

3 “ “ 15 “ = 45

3 “ “ 14 “ = 43

23 jours ont donné 380

1 jour donne:  $\frac{380}{23} = 16.52.$  Rép.

3. Dans une petite école, il y a 13 élèves inscrits. Pendant le mois de novembre, 3 élèves ont été présents 20 jours, 4 ont été présents 18 jours, 5 ont été présents 15 jours et 1 n'a été présent que 10 jours. Quelle a été la présence moyenne et la présence moyenne pour cent, si le nombre de jours de classe en novembre était de 20 jours?

*Solution* : 3 élèves à 20 jours = 60 jours

4 élèves à 18 jours = 72 jours

5 élèves à 15 jours = 75 jours

1 élève à 10 jours = 10 jours

217 jours

$217 \div 20 = 10.85$  élèves présents en moyenne. Rép.

$\frac{10.85 \times 100}{13} = 83.46\%$  Rép.

MESURAGE (Voir section industrielle)

(8<sup>e</sup> ANNÉE)

Arithmétique

1. Un billet à 6 mois, daté du 1er sept. 1929, a été escompté à la banque le 9 octobre 1929, au taux de 5%. Le produit du billet a été de \$499.80. Quel aurait été le produit du billet si l'on avait retenu l'escompte en dedans?

*Solution* : Date de l'échéance: 4 mars 1930.

Du 9 oct. 1929 au 4 mars 1930, il y a 146 jours.

Le taux pour 146 jours =  $\frac{5\% \times 146}{365} = 2\%$ .

Le banquier a retenu 2% du billet et remis 98%.

98% du billet = 499.80

100% du billet =  $\frac{499.80 \times 100}{98} = \$510$ . *Rép.*

2° Quand on retient l'esc. en dedans, on remet la valeur actuelle \$102. dues dans 2 mois valent \$100. aujourd'hui.

510. " " " " ?

$\frac{\$100 \times 510}{102} = \$500$ . *Rép.*

2. L'escompte d'une somme de \$1200 au taux de 7% pour 100 jours a été de \$22.58. Vérifiez si c'est l'escompte en dedans ou l'escompte en dehors.

*Solution* : Le taux pour 100 jr. =  $\frac{7\% \times 100}{365} = 1.9178\%$ .

L'esc.-en dehors =  $\frac{\$1200 \times 1.9178}{100} = \$23.0136$

L'esc. en dedans =  $\frac{1200 \times 1.9178}{101.9178} = \$22.58$

*Rép.* Esc. en dedans.

## MESURAGE (Voir section industrielle)

### SECTION INDUSTRIELLE

(7<sup>e</sup> ANNÉE)

#### Mesurage

1. Combien faudra-t-il de tuiles pour faire un parquet de 18 pieds par 24, si ces tuiles ont la forme d'un losange dont le côté est de 6 pouces et la petite diagonale est de 4 pouces.

*Solution* : La moitié de la gr. diag. =  $\sqrt{6^2 - 2^2} = 5.65$

Superf. d'une tuile =  $5.65 \times 4 = 22.6$  po.

Nombre de tuiles =  $\frac{18 \times 24 \times 144}{22.6 \times 6} = 2681$ . *Rép.*

2. Pour la construction d'une grange, un cultivateur achète le bois suivant:

40 pièces de 30 pieds sur 8 po. par 3 po. à \$30 par m.

60 " " 36 " " 6 " " 4 " à \$27 par m.

120 madriers de 12 pieds sur 8 po. par 3 po. à \$35 par m.

500 planches de 12 pieds sur 8 po. à \$38 par m.

Quelle est sa dépense ?

*Solution* :  $\frac{40 \times 30 \times 8 \times 3 \times 30}{12 \times 1000} = \$72$ .

$\frac{60 \times 36 \times 6 \times 4 \times 27}{12 \times 1000} = \$116.64$

$\frac{120 \times 8 \times 3 \times 35}{1000} = \$100.80$

$\frac{500 \times 8 \times 38}{1000} = 152.00$

$\frac{1000}{2}$

$\$441.44$ . *Rép.*

3. Le carré d'une grange a 40 pieds par 120 pieds. Le toit excède le carré de 2 pieds à chaque bout et de 3 pieds sur chaque côté, et le sommet s'élève à 30 pieds au-dessus du carré. Combien paiera-t-on pour le bardeau nécessaire à la couverture, si 1000 bardeaux couvrent 100 pieds et se vendent \$6.50.

*Solution* :  $\sqrt{20^2 + 30^2} = 36$ . + largeur d'un côté du toit, s'il n'excédait pas.  
 $36 + 3 = 39$  largeur de chaque côté.  
 $120 + 2 + 2 = 124$  longueur de chaque côté.  
 $39 \times 124 \times 2$  Superf. du toit.  
 $\frac{39 \times 124 \times 2 \times \$6.50}{1000} = \$628.68.$

## ALGÈBRE

1. Jules peut labourer un champ en 5 jours, Charles peut le labourer en 6 jours, et Robert en 7 jours. Combien de temps prendraient-ils ensemble ?

Soit  $x$  le nombre de jours.

Le 1er en 1 j. fait  $\frac{1}{5}$  et en  $x$  jours il fait  $\frac{x}{5}$

Le 2e en 1 j. fait  $\frac{1}{6}$  et en  $x$  jours et fait  $\frac{x}{6}$

Le 3e en 1 j. fait  $\frac{1}{7}$  et en  $x$  jours il fait  $\frac{x}{7}$

On a comme équation :

$$\frac{x}{5} + \frac{x}{6} + \frac{x}{7} = 1 \text{ c.-à-d l'ouvrage complet.}$$

$$42x + 35x + 30x = 210$$

$$107x = 210$$

$$x = \frac{210}{107} = 1\frac{103}{107} \text{ jours. } \textit{Rép.}$$

2. Quel nombre faut-il ajouter aux deux termes de la fraction  $\frac{5}{18}$  pour qu'elle devienne égale à  $\frac{1}{2}$  ?

*Solution* : Soit  $x$  le nombre.

$$\text{Alors on aura : } \frac{5+x}{18+x} = \frac{1}{2}$$

$$10 + 2x = 18 + x$$

$$2x - x = 18 - 10$$

$$x = 8. \textit{ Rép.}$$

8<sup>e</sup> ANNÉE

## MESURAGE

1. Un fermier désirant intéresser ses deux jeunes fils à la culture leur offrit, pour exploiter à leur propre bénéfice, la plus grande surface de terrain qu'il pourrait entourer avec une corde de 88 pieds. Le 1er choisit une parcelle de forme carrée et le second un lopin de forme circulaire. Lequel des deux fit le meilleur choix ( $\text{Pi} = 3\frac{1}{7}$ ).

*Solution* : Un carré de 88 pi. de périmètre a pour côté :  $88 \div 4 = 22$

$$22 \times 22 = 484. \text{ superficie.}$$

Un cercle de 88 pi. de circ. a pour dia. :  $88 \div 3\frac{1}{7} = 28.$

$$\left(\frac{28}{2}\right)^2 \times 3\frac{1}{7} = \frac{196 \times 22}{7} = 616. \text{ Superficie.}$$

$$616 - 484 = 132 \text{ pi. car.}$$

*Rép.* le second reçut 132 pi. car. de plus.

2. Combien de livres de ciment faudra-t-il pour la confection d'une fosse à fumier ayant 16 pi. de longueur, 10 pi. de largeur et 8 pi. de profondeur (mesures intérieures) si l'on donne aux quatre côtés et au fond 9 pouces d'épaisseur et si le ciment entre pour  $\frac{1}{5}$  dans la préparation du béton. Le poids spécifique du ciment est de 3.

*Solution* : On a deux côtés de:  $17\frac{1}{2} \times 8 \times \frac{3}{4} = 210$  pi. cu.

et deux bouts de:  $10 \times 8 \times \frac{3}{4} = 120$  pi. cu.

Le fond égale:  $17\frac{1}{2} \times 11\frac{1}{2} \times \frac{3}{4} = 150\frac{1}{8}$  pi. cu.

Volume total.....  $480\frac{1}{8}$  pi. cu.

Volume du ciment  $480\frac{1}{8} \times \frac{1}{5} = 96\frac{3}{8}$  pi. cu.

Le poids spécifique du ciment est de 3.0 c'est-à-dire qu'il pèse 3 fois plus que l'eau ou 3 fois  $62\frac{1}{2}$  lb. au pied cube.

$96\frac{3}{8} \times 62\frac{1}{2} \times 3 = 18035\frac{5}{8}$ . *Rép.*

### ALGÈBRE

1. Trouvez une fraction telle que, si l'on ajoute 2 à son dénominateur, elle devienne  $\frac{1}{2}$ , et si l'on retranche 3 de son numérateur, elle devienne  $\frac{1}{3}$ .

*Solution* : Soit  $x$  le num. et  $y$  le dén.

On a:  $\frac{x}{y+2} = \frac{1}{2}$  ou  $2x = y + 2$  ou  $2x - y = 2$ .

et  $\frac{x-3}{y} = \frac{1}{3}$  ou  $3x - 9 = y$  ou  $3x - y = 9$

Soustrayant la 1ère de la 2e, on a:  $x = 7$

Portant cette valeur dans la 1ère:  $14 - y = 2$

D'où  $y = 12$

*Rép.*  $\frac{7}{12}$ .

2. Trouvez un nombre formé de deux chiffres tels que, si on le divise par la somme de ses chiffres, le quotient est 4; et si on lui ajoute 36, on obtient le nombre renversé.

*Solution* : Soit  $x$  le chiffre des dizaines et  $y$  celui des unités.

On a:  $\frac{10x+y}{x+y} = 4$  ou  $10x + y = 4x + 4y$  ou  $6x - 3y = 0$  (1)

(2)  $10x + y + 36 = 10y + x$

ou (2)  $10x - x + y - 10y = -36$

ou (2)  $9x - 9y = -36$

Multiplions (1) par 3 et soustrayons-en (2)

$18x - 9y = 0$

$9x - 9y = -36$

$9x \dots \dots \dots = 36$

$x \dots \dots \dots = \frac{36}{9} = 4$

Portons dans (1):  $24 - 3y = 0$

ou  $24 = 3y$ .

D'où  $y = \frac{24}{3} = 8$ .

*Rép.* 48.

---

## LE CABINET DE L'INSTITUTEUR

---

### FEU Mgr MATHIEU

---

S. G. Mgr Olivier-Elzéar Mathieu, archevêque de Régina, est décédé dans sa ville épiscopale, à l'âge de 75 ans, samedi le 26 octobre dernier. Né à Québec en 1853, fit son cours classique au Séminaire de Québec, dont il devint le supérieur en même temps que recteur de l'Université Laval, en 1889. Feu Mgr Mathieu consacra 40 années à l'enseignement. Il fut élu évêque de Régina en 1911 et archevêque du même diocèse en 1915.

Mgr Mathieu fut un grand évêque et un grand Canadien. Sa mort a causé des regrets universels.

La bienveillance et la charité faisaient le fond de son caractère.

---

### LE CHANOINE HUARD

---

C'est avec un profond regret que nous annonçons à nos lecteurs la mort de M. le chanoine Huard, directeur du *Naturaliste Canadien* et conservateur du Musée d'Histoire naturelle du Département de l'Instruction publique jusqu'à il y a une couple d'années. Le défunt s'est éteint à l'Hôtel-Dieu de Québec, le 15 octobre. Feu M. le chanoine Huard était aussi membre de la Société Royale du Canada, section scientifique. Il était sur son lit de mort quand une dépêche de Rome apprit à ses parents et amis que le Souverain Pontife l'avait élevé au rang de Prélat Domestique de Sa Sainteté.

Mgr Huard est l'auteur de plusieurs manuels de sciences très appréciés.

Nous recommandons ce fidèle ami de notre revue aux ferventes prières de nos lecteurs.

---

### M. ROCH PINARD REMPORTE LA PALME

---

Le jeune Roch Pinard (18 ans) qui, en mai dernier, se classait premier à Toronto dans le concours oratoire interprovincial, a remporté la palme finale à Washington, le 27 octobre dernier, dans le tournoi international d'éloquence ouvert aux maisons d'éducation secondaire du monde entier. Huit nations (États-Unis, France, Allemagne, Danemark, Mexique, Cuba, Pérou et Canada), prirent part à ce tournoi.

Et c'est la Province de Québec qui a remporté la victoire en la personne de M. Pinard, élève du collège de Joliette, et aussi d'une modeste école rurale qui jeta, la première, la semence que développa l'heureuse atmosphère du collège de Joliette.

Honneur au vainqueur et honneur aussi à l'enseignement secondaire du Canada français!

---

### LA LIGUE CATHOLIQUE FÉMININE

---

La Ligue Catholique Féminine, dont le siège est à Québec, voit son influence s'étendre de plus en plus. Qu'on lui fasse bon accueil dans les écoles et les couvents. Le but de cette ligue de pudeur et de modestie répond au désir de notre Saint-Père le Pape et des évêques de notre pays.

---

### UN CENTENAIRE

---

Samedi, 26 octobre, on a fêté avec éclat, à Ottawa le centenaire de Mère Thérèse de Jésus, des Sœurs Grises de la Croix, et fondatrice du Pensionnat Notre-Dame du Sacré-Cœur, rue Rideau, et le soixantenaire de fondation de cette importante maison d'éducation.

---

## LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

par le juge C.-E. Dorion

Bien que les communautés religieuses jouissent au Canada de l'estime de la plupart des nôtres, le nombre semble croître de ceux qui méconnaissent leur œuvre, et s'inquiètent de leurs développements. Ils ne voient pas quels services elles rendent à la cité. Aussi est-ce pour éclairer ceux-ci et affermir les autres dans leur jugement que l'École Sociale Populaire vient de publier en brochure la remarquable conférence faite à la Semaine sociale de Chicoutimi par l'honorable juge Dorion, de la Cour d'Appel. Le distingué magistrat expose en des pages fortement pensées la valeur morale des communautés religieuses. Ce travail a créé chez les auditeurs de la Semaine Sociale de Chicoutimi la plus favorable impression. Il mérite d'être répandu dans tous les milieux. Il se vend 15 sous l'exemplaire; \$10. le cent, port en plus, à l'Action Paroissiale, 4260, rue de Bordeaux, Montréal.

### "LE MANUEL DU FOYER CANADIEN"

Ce beau volume d'enseignement ménager, qui a pour auteur la révérende Sœur Marie-Vitaline, des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, est en vente à la Maison Mère de la même communauté, 1250, rue Atwater, Montréal, et, aussi à la Procure du Couvent de St-Roch, 228, rue Saint-Joseph, Québec.

Le texte est abondamment illustré de gravures du meilleur goût. La partie didactique est agrémentée de nombreuses belles pages empruntées à nos meilleurs auteurs canadiens.

*Le Manuel du Foyer Canadien* est l'un des plus beaux livres qui soient sortis des presses canadiennes. Il a été imprimé à L'Action Sociale, Limitée, Québec.

### "VISIONS FRANÇAISES ET CANADIENNES"

C'est le titre d'un joli volume que vient de publier M. J.-D. Dufour, professeur à l'École normale de Sherbrooke. Une préface de M. le Juge Lemay rend justice au talent de M. Dufour et à son amour du travail.

Dans une note aux lecteurs, M. Dufour dit: "Écrites sous le ciel d'Europe, ces pages visent à montrer aux nôtres la France telle que doit la voir le Canadien français non préjugé qui y séjourne quelques mois, puis à montrer au Français qui ne nous connaît pas, ou pas assez, le Canada tel qu'il figure présentement dans l'immense concert des nations."

M. Dufour se propose donc un double but, nous faire mieux connaître et mieux aimer la France et, également, mieux faire connaître notre pays aux Français et augmenter leur sympathie envers le Canada.

La lecture des "Visions françaises et canadiennes" est agréable et instructive, et nous offrons à son auteur nos meilleures félicitations.

### "LA PETITE ÉCOLE"

Cette revue mensuelle, dévouée "aux intérêts des instituteurs et des institutrices" vient de changer de direction. Désormais "La Petite École" aura pour directrice Madame M.-Aurore Létourneau (Véronique). Une nouvelle orientation est donnée à cette revue et nous souhaitons à sa directrice dévouée de la maintenir dans la voie d'une sage modération et de mériter la confiance des autorités religieuses et scolaires.

Adresse: *La Petite École*, casier postal 144, Station C, Montréal. Abonnement: \$1.00.

### CALENDRIER MISSIONNAIRE

Nous accusons réception du magnifique *Calendrier Missionnaire* que vient de publier le R. P. Côté, S.-J., en collaboration avec M. Armand Barbeau, artiste-lithographe. Le but de ce calendrier est des plus nobles et nous en souhaitons une ample diffusion: Sa valeur éducative et scientifique est incontestable, et son prix modique. Prix: 55 sous l'unité, franco, \$5.50 la douzaine, francs, \$40.00 le cent.

Adresse: "Mes Missions", l'Immaculée-Conception, 1855, rue Rachel-est, Montréal.

## M. C.-J. MILLER REÇU PAR LE CERCLE D'ÉTUDES DES INSTITUTEURS CATHOLIQUES DE QUÉBEC

A sa réunion mensuelle du 14 octobre dernier, tenue à l'École normale Laval, le Cercle d'Études des Instituteurs Catholiques de Québec avait l'honneur de recevoir M. C.-J. Miller, le nouvel Inspecteur général des écoles primaires catholiques de la Province de Québec, appelé à ce poste le 14 août 1929.

M. Gérard Jean, président actuel de cette active association, adressa un mot de bienvenue à l'hôte d'honneur du jour et sut exprimer en termes heureux, au nom de l'assemblée, des sentiments de respect, d'admiration et de confiance à l'égard du nouveau titulaire.

M. C.-J. Miller profita de la circonstance pour exprimer la joie qu'il ressentait en prenant contact avec les instituteurs de Québec, et il leur assura toute sa sympathie. Puis, M. Miller développa, sous formes d'exhortations, les directions générales données, à ceux qui se livrent aux travaux de l'esprit, dans l'intéressant ouvrage "*Conseils sur le Travail Intellectuel*" par L. Riboulet. Les judicieuses remarques du distingué conférencier seront d'un précieux concours aux nombreux membres du Cercle qui eurent le plaisir de les entendre.

En plus de l'instructif entretien de M. l'Inspecteur général des écoles primaires, il y eut lecture de travaux scolaires par MM. J.-W. Beaumont, E. Tremblay et L. Lemay. L'hymne national "*O Canada*" termina cette profitable assemblée.

Comme l'on peut le constater, le programme de cette séance était substantiel. Il en est ainsi à chaque réunion mensuelle de ce Cercle: preuve que les instituteurs de Québec ne sont pas inactifs, et que leur perfectionnement professionnel ne leur est pas indifférent. C'est une excellente note pour eux et nous les en félicitons sincèrement.

PIERRE-PAUL MAGNAN.

## L'ASSOCIATION D'ÉDUCATION CANADIENNE

Les 5, 6 et 7 novembre dernier a eu lieu à Montréal, la 14e réunion de l'Association d'Éducation Canadienne (Canadian Education Association). Cette association, déjà ancienne, est composée des représentants des départements ou ministères d'Éducation des différentes provinces du Canada. La Province de Québec y est représentée par M. le Dr G.-W. Parmelee, secrétaire anglais du département de l'Instruction publique de Québec, et M. B.-O. Filteau, assistant-secrétaire du même département.

Toutes les provinces du Canada étaient représentées à cette convention, où seuls les problèmes d'ordre pédagogique furent étudiés, sans aucune préoccupation de centralisation. C'est ainsi que la question des écoles normales fut objectivement étudiée. Dans ces écoles, vaut-il mieux s'en tenir à la seule formation professionnelle ou pédagogique ou mener de front la culture générale (académique) en même temps que l'entraînement professionnel? voilà un des articles du programme qui a été le plus longuement étudié.

Sur invitation spéciale, l'Inspecteur général des Écoles normales de la Province de Québec, M. C.-J. Magnan, a donné une conférence sur les écoles normales catholiques de notre province: Origine—But—Organisation—Programme. Nous publierons ce travail dans une prochaine livraison.

L'honorable Cyrille-F. Delâge, Surintendant, et MM. Parmelee et Filteau ont aussi pris part aux délibérations de l'Association.

## JOURNÉE PÉDAGOGIQUE

Le Comité pédagogique de Québec, a inauguré, dans la semaine du 4 novembre, une série de conférences pédagogiques au bénéfice du personnel enseignant de la cité. La réunion eut lieu à l'École des Frères de Saint Roch et un grand nombre d'instituteurs et d'institutrices y assistaient, ainsi que plusieurs directeurs et directrices des écoles de la ville. Cette séance d'inauguration était réhaussée par la présence de M. C.-J. Miller, le nouvel Inspecteur général des écoles primaires, M. L.-P. Goulet, inspecteur local, M. Jos. Picard, président de la Commission scolaire de Québec.

Le révérend Frère Léo, des Écoles Chrétiennes, fut le conférencier du jour. Cet éminent éducateur fit un exposé clair et concis de ce que doit être l'enseignement de la langue maternelle. Il expliqua la méthode de son récent ouvrage, le manuel de "*Langue Française*", conforme au nouveau programme.

MM. les Inspecteurs Miller et Goulet, ainsi que M. Jos. Picard prirent aussi la parole pour remercier et féliciter le conférencier et exprimer le vœu que des conférences hebdomadaires soient données sous les auspices du Comité pédagogique.

## LA LAÏCITÉ

Toutes les fois que par laïcité on entend un sentiment ou une intention contraires à Dieu et à la religion, Nous réprouvons entièrement cette laïcité et Nous déclarons ouvertement qu'elle doit être réprouvée.

PIE XI.

## L'HISTOIRE DU CANADA A L'ÉCOLE PRIMAIRE

Lors de la Journée pédagogique de Joliette, en septembre dernier, M. l'inspecteur J.-A. Paquin a donné une intéressante et pratique conférence sur l'enseignement de l'histoire du Canada à l'école primaire. Nos lecteurs pourront lire cet intéressant travail dans une prochaine livraison.

## L'A. C. J. C. FÊTE SON 25ième

Dimanche, le 10 novembre, à Montréal, l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne, a célébré le 25ième anniversaire de sa fondation. Son Éminence le Cardinal Rouleau, Mgr l'archevêque-administrateur de Montréal, Mgr Deschamps, Mgr Langlois, Mgr Courchesne, M. Henri Bourassa etc, prirent part à la grande solennité organisée par l'A. C. J. C.

## ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Le projet depuis longtemps à l'étude, projet approuvé par le Comité catholique du Conseil de l'Instruction, de faire donner des cours de perfectionnement aux instituteurs et aux institutrice, de la ville de Québec, religieux et laïque, sous les auspices de l'École normale supérieure établie par l'Université Laval, vient enfin de se réaliser, grâce au concours simultané de l'Université Laval, du Gouvernement provincial et de la Commission scolaire de Québec.

Voici les cours qui sont donnés cette année:

Religion, M. l'abbé Christy Foy; Littérature, M. l'abbé Aimé Labrie; Psychologie pédagogique, M. l'abbé J.-J. Dubé; Grammaire, M. l'abbé Maurice Laliberté; Mathématiques, M. B.-O. Filteau; Anglais, M. Joseph Belleau.

Les inscriptions sont nombreuses et tout fait prévoir que les cours de perfectionnement seront très appréciés du personnel enseignant de la vieille capitale.

## "L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE AU CANADA"

Cette revue de haute valeur vient d'entrer dans sa quinzième année. Nous lui souhaitons de vivre et d'étendre de plus en plus le champ de sa lumineuse influence.

## LE DANGER DES INFECTIONS DU NEZ ET DE LA GORGE

Avec l'automne et aux approches de l'hiver, la saison des rhumes est arrivée. Nous conseillons donc aux maîtres et aux maîtresses, et, par leur entremise aux élèves, de veillez sur leur nez et leur gorge, gardiens des portes de notre organisme; chacun sait le danger qui menace celui-ci quand l'infection a réussi à forcer ces postes avancés. La désinfection du nez et de l'arrière-nez s'impose donc. Moyen pratique: pulvérisation nasale et rétronasale. Consulter le médecin.

## UN AUTRE CERCLE PÉDAGOGIQUE

Ml l'inspecteur Rochefort (Chicoutimi et Saguenay) vient de créer un Cercle pédagogique dans son district d'inspection, à Saint-Honoré. Nos félicitations et nos meilleurs vœux.

## LES NOMS DE FAMILLE LES PLUS RÉPANDUS EN FRANCE

Nos lecteurs aimeraient à connaître quels sont les noms de famille les plus répandus en France. A ce sujet, voici ce que nous trouvons dans une belle petite revue française, *L'Ami de la Famille* (Petites Lectures) publié par la Société de Saint-Vincent de Paul, à Paris:

"Le nom patronymique le plus répandu en France, ce n'est ni "Durand", ni "Dupont", comme on le croit généralement. Le nom le plus porté en France est "Martin"; les "Bernard" sont ensuite les plus nombreux, puis viennent les "Durand", les "Dupont"; enfin arrivent en cinquième rang les "Laurent".

A remarquer que tous ces noms sont bien canadiens aussi.

## UN CERCLE D'ÉTUDES PÉDAGOGIQUES A CHICOUTIMI

A l'instigation de M. D. Samson, directeur de l'École Saint-Joseph, un Cercle d'Études pédagogiques vient d'être fondé à Chicoutimi. La réunion de fondation fut nombreuse et enthousiaste. Présidée par Mgr Larouche, P. A., V. G., curé de la cathédrale de Chicoutimi, cette réunion comprenait cinquante instituteurs et institutrices de la ville et de la paroisse.

Mgr Larouche exposa le but de la réunion et laissa à M. Samson le soin de faire connaître le projet et la nécessité d'un Cercle pédagogique à Chicoutimi.

Nous souhaitons longue vie et succès au Cercle pédagogique de la reine du Nord.

## BLEUET OU BLUET

Le distingué Principal de l'École normale de Chicoutimi, publie chaque semaine dans le *Progrès du Saguenay* des "Questions de français" suivies de réponses intéressantes. Dans une de ces chroniques linguistiques, M. l'abbé Dégagné écrit:

"*Bluet* ou *bleuet*?—Les deux sont bons, mais ne désignent pas notre fruit sauvage, universellement connu et estimé... Les Français nomment ainsi une petite fleur. Il faudrait, paraît-il, appeler nos bleuets des *airelles* ou des *myrtilles*. Si c'est la même baie, ce serait à voir. Il serait bien vain d'ailleurs de débaptiser les *bleuets du Saguenay* pour les affubler d'un nom nouveau, plus ou moins savant. Si l'on pense que ça prendrait! Gardons donc tels quels nos délicieux bleuets, et insérons-en le vocable au glossaire canadien."

Le *Nouveau Larousse illustré* mentionne: "Bluet du Canada, nom d'une espèce d'airielle." L'airielle dont le synonyme est myrtille, désignerait, en France, nos bleuets.

La dernière édition du petit *Dictionnaire Larousse complet*, nouvelle édition canadienne, au mot *Bluet*, dit: "n. m. Centaurée à fleur bleue, commune dans les blés. On dit aussi *Bluet*."

Mais ce n'est pas là notre joli et savoureux petit fruit, le *bleuet*. Gardons ce beau mot de création canadienne, et insérons-le dans les dictionnaires en usage dans nos écoles. Nous sommes de l'avis de M. l'abbé Dégagné: il serait bien difficile de débaptiser nos *bleuets* du Canada, même ceux qui ne sont pas du Saguenay.

## GARDONS LE CARACTÈRE FRANÇAIS DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

Sur les routes nationales de notre province, où passent des milliers et des milliers d'Américains chaque été, les résidants devraient conserver avec fierté le caractère français de nos riantes campagnes. Parler correctement français, orner les affiches et les enseignes de beaux mots français, garder aux maisons leur architecture ancienne, voilà le meilleur moyen d'attirer les touristes chez nous, qui aiment à y retrouver un coin de France.

## LA SCIENCE ET DIEU

La géologie n'est encore arrivée de nos jours qu'à moderniser les preuves classiques de l'existence de Dieu. (*La Croix*.)

M. CH. BANAI, professeur de géologie.

C.-J. MAGNAN, directeur-propriétaire, 79, Chemin Sainte-Foy, Québec, Canada.